But et CLUB VOUS FAIT REVIVRE: LE TOUR

68 PAGES **100 FRANCS**



L'HISTOIRE DU TOUR 49 : UN NUMÉRO EXCEPTIONNEL


Tous les lundis réclamez
le grand hebdomadaire
National Sportif
But CLUB
16 PAGES
20 FRS

FAUSTO COPPI...



...S'EST EVEILLE LE 24 JUILLET A NANCY EN FUTUR VAINQUEUR DU TOUR DE FRANCE POUR AVOIR LA VEILLE COUPE LA LIGNE D'ARRIVEE DE L'ETAPE CONTRE LA MONTRE AVEC UNE AVANCE CONSIDERABLE SUR SES SUIVANTS IMMEDIATS.

Gaston Bénac est formel : " Je n'avais encore jamais vu un homme de la valeur de Coppi...

JE fouille en vain ma mémoire, je ne trouve pas de champion semblable à Fausto Coppi le grand, le surnaturel. A qui le comparer en effet, tant il est à la fois complet, régulier, tant il porte bien haut, sur sa carcasse étirée et anguleuse, le panache du super-champion ? Lorsqu'il s'élevait vers les sommets, délesté de tout voisinage, il ressemblait, avec son profil d'oiseau de proie, à l'aigle qui plonge son regard vers la vallée pour mesurer la petitesse des autres.

Et pourtant, Coppi n'agit pas par orgueil. Non, il semble poussé par une sorte de fièvre de la victoire. Monté si haut, il cherche à ne pas décevoir les autres, à ne pas se décevoir lui-même. Il est une sorte de condamné perpétuel au succès. Ce bagne entouré de lauriers qu'il semble accepter, qui nous dit qu'il ne le subit pas plutôt ?

Oui, je cherche dans mes souvenirs en faisant défiler devant ma pensée la galerie des grands hommes du Tour de France.

René Pottier peut-être...

Pour ceux que j'ai peu connus, je dois me référer à certains témoignages, à celui de Léopold Alibert, créateur des Lionceaux de Peugeot, le premier grand directeur sportif d'avant la guerre 1914-1918. Pour lui le sujet exceptionnel fut René Pottier, l'homme qui gagnait les étapes avec 30 ou 40 minutes d'avance.

— Coppi est le coureur qui se rapproche le plus de René Pottier, me disait-il il y a peu de temps.

Petit-Breton, bon grimpeur aussi et super-nerveux, ne peut être le devancier de Fausto, pas plus que Lapize, le rouleur, qui eut à mon sens un continuateur outre-Alpes en Constante Girardengo. Louis Trousselier, un rouleur de plat, François Faber, trop lourd pour des tâches aussi ardues que celles qui sont imposées à nos vedettes en montagne, Garrigou, routier régulier sans plus, Philippe Thys, modèle des coureurs d'avant 1914, avaient quelques-unes des qualités de Coppi, mais à un degré moindre.

Mieux que Henri Pélissier et Alfredo Binda

Des coureurs qui brillèrent depuis 1920, je crois que les deux seuls qui possédaient quelques-uns des traits que nous retrouvons chez Coppi sont Henri Pélissier et Alfredo Binda, qui est justement son directeur sportif. Henri Pélissier surtout. Ce dernier était svelte, sec, très sec, comme l'est Coppi. Il roulait et grimpait remarquablement, sprintait de même. Il était également aussi bien organisé, aussi intelligent en course que l'est Coppi. Evidemment, il manquait d'un directeur technique de la classe de Binda qui a été le véritable organisateur sportif de la victoire de l'équipe italienne l'an dernier et cette année, mais je ne crois pas que Henri Pélissier ait fait preuve d'une supériorité sur ses adversaires aussi écrasante que celle manifestée par Fausto.

Enfin, ce dernier est encore plus brillant en poursuite et contre la montre qu'il ne l'est dans les courses en ligne. L'épreuve athlétique, celle de l'effort solitaire, permet à Coppi de distancer les champions de tous les temps, Henri Pélissier comme Alfredo Binda.

Antonin Magne fut, lui aussi, un amoureux de l'effort solitaire et de l'escalade des grands cols, mais ce champion tenace et modeste ne possédait pas la maîtrise et le panache de cet être exceptionnel, sur piste surtout. Car, au fond, celui qui fut traité de grand spécialiste est, au contraire, un non-spécialiste, mais sa classe est telle que l'on suppose chaque fois qu'il dispute une épreuve que celle-ci est faite pour lui.

On me questionnait ces jours-ci sur Bottechia, le routier dont la vie et la fin tragique furent toujours entourées de mystère :

— Valait-il Coppi ?

J'ai hardiment répondu : Non ! Car Bottechia, s'il était un grimpeur extraordinaire qui semblait dans les cols enfanter dans la douleur tant son style était heurté, son masque barré de rides profondes, diaboliques, n'était qu'un rouleur moyen et un sprinter médiocre et, enfin, il s'avérait inexistant sur piste.

On a dit de Leducq, de Speicher, de Lapébie, qu'ils gagnaient leurs courses dans les descentes. Ce n'est exact qu'en partie. Mais comme Sylvère Maës, uniquement grimpeur, comme l'avaient été Scieur, Lambot, Dewaele aussi, comme Romain Maës, plus complet cependant, tous ces coureurs restent, à mon sens, malgré leur classe certaine, loin de la perfection que semble avoir atteint Fausto Coppi.

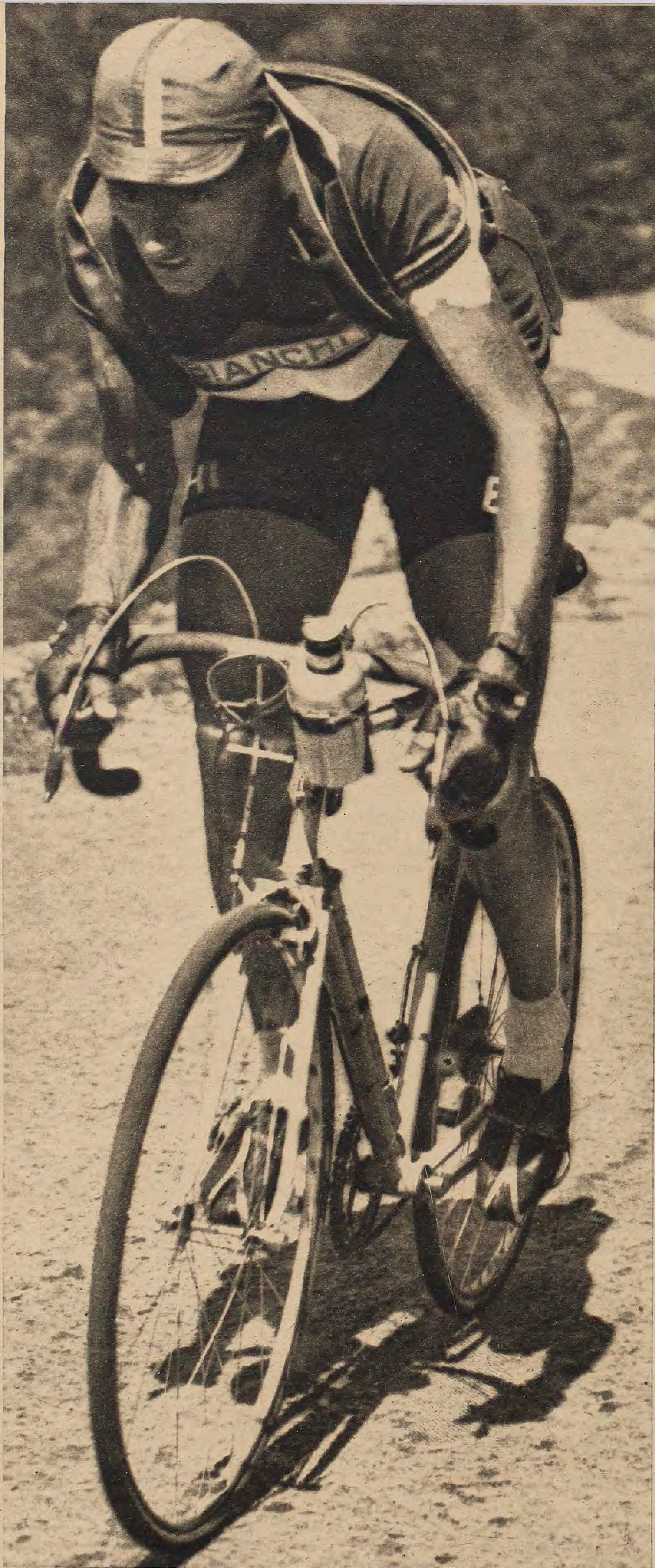
Avec des si...

Si Charles Pélissier avait été un grimpeur comme le fut son frère aîné, et si Bartali était un rouleur, un homme de poursuite comme l'est Coppi, on eût pu chercher en eux des précurseurs du grand Fausto...

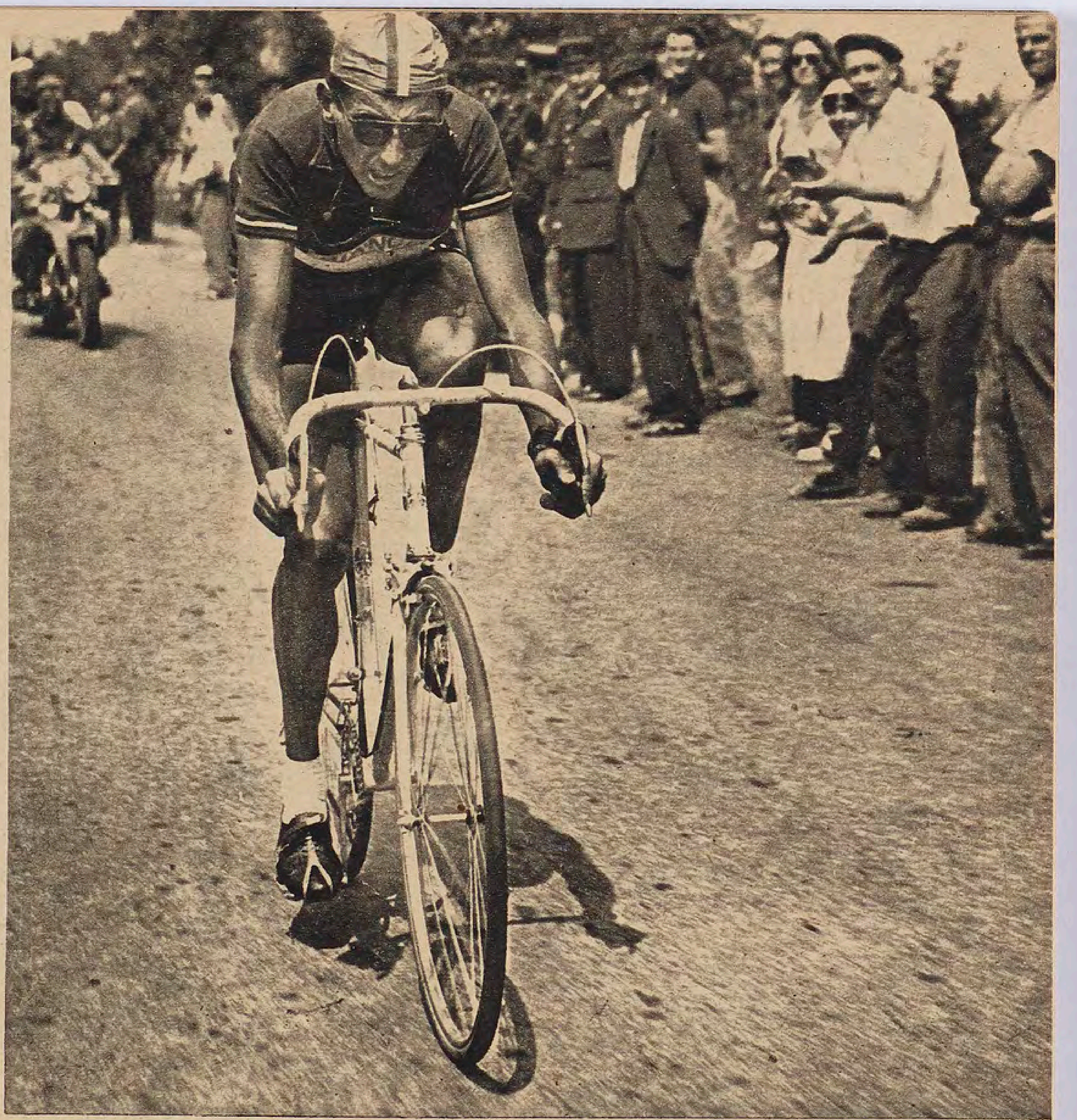
Mais ce n'est pas le cas, et même en accumulant les « si », on ne réussit pas à trouver l'image dans laquelle il eût pu intégrer sa personnalité sans perdre une de ses principales qualités.

Je ne crains donc pas de le dire, je viens de terminer mon vingt-cinquième Tour de France, après avoir assisté à l'épanouissement de la plus belle carrière de tous les champions du cyclisme. Ces minutes émouvantes, sublimes, celles du bond du champion vers les sommets, puis celles de ses escalades sans tenir le guidon, alors que Bartali et Apo peinaient sur sa roue, on ne peut les oublier et on se réjouit de les avoir vécues.

Gaston BENAC.



Le grimpeur Coppi a surclassé presque tous ses adversaires dans les cols. « Le grimpeur ailé » a mérité son surnom de « roi de la montagne » aussi bien dans les Alpes que dans les Pyrénées où il fut accidenté dans le col de Peyresourde.



Le rouleur Il est le meilleur rouleur du monde. Le « campionissimo » a remporté avec facilité les deux étapes contre la montre, prouvant une supériorité que personne ne met en doute. Coppi a justifié son titre de recordman du monde de l'heure.



Le gros mangeur Le Tour de France et toutes les courses cyclistes exigent une grosse dépense d'énergie, c'est pourquoi Fausto est gros mangeur. Il a beaucoup d'appétit et dévore tout... comme sur la route !

...à la fois grimpeur, rouleur et gros mangeur !"

Grâce à René de Latour (qui le connait bien)

COPPI N'A PLUS DE SECRETS...

Fausto Coppi, comme tous les grands champions, « appartient » à la foule qui aime à savoir quelle est son existence et qui veut être tenue au courant de ses moindres gestes. Toutefois, sa personnalité est encore assez mystérieuse et même en Italie où sa popularité est énorme, les journalistes n'ont pas réussi à percer le mur de la vie privée du « campionissimo ». René de La Tour, chef de la rubrique cycliste du « Parisien Libéré », qui connaît Fausto Coppi depuis de nombreuses années et qui a vécu à ses côtés pendant le Tour de France, l'a « confessé ». Il vous présente un condensé de la vie du phénomène italien. Quand vous l'aurez lu, Fausto Coppi n'aura plus de secrets pour vous...

MARIE, UN ENFANT (GARÇON, 18 MOIS)

Membre d'une famille de six enfants. Il a trois frères et deux sœurs. Aucun de ses frères ne courait à vélo lorsqu'il décida lui-même de s'essayer. Par la suite, l'un d'eux, Serse, de deux ans plus jeune que lui, l'imita. C'est le vainqueur officieux du dernier Paris-Roubaix. Coppi est marié depuis le 22 novembre 1945. Il est père d'un garçon de dix-huit mois. Maintenant, Mme Coppi voudrait bien une fille.

A 14 ANS, IL ETAIT MALINGRE

Il avait quatorze ans et était apprenti charcutier lorsque, sur ses économies, il se paya sa première monture. Fait assez curieux, ce fut avec l'assentiment de son père qui, sans avoir fait de sport lui-même, pensa qu'il était bon que Fausto, qui était malingre mais pas maladif, se dépensa physiquement. La maman Coppi voyait au contraire d'un mauvais œil ce danger auquel son fils allait s'exposer. Il est vrai qu'elle n'avait pour ainsi dire jamais vu de coureurs cyclistes dans le petit village de Castellani, dans le Piémont, où la famille Coppi était établie.

SA PREMIERE COURSE FUT UNE CATASTROPHE

Alors, âgé de quatorze ans, Fausto s'aligna un jour dans une épreuve de village réservée aux coureurs non licenciés. Incapable de faire autre chose que de suivre péniblement le train, il fut devancé par tant de concurrents qu'il ne se soucia même pas de savoir à quel rang il s'était classé. Un début aussi médiocre ne le découragea pourtant pas.

A 19 ANS ON PARLE DE LUI

C'est dans le Tour d'Italie 1940 que Fausto Coppi fit pour la première fois étalage de ses qualités de grand grimpeur. Il n'était âgé que de dix-neuf ans. Les compétences hésitèrent alors à croire en lui, car Coppi, maigre et efflanqué, ne donnait nullement l'impression d'un grand athlète du cyclisme. Coppi n'avait jamais enlevé d'épreuves contre la montre lorsqu'en 1942, le 7 novembre, il décida de s'attaquer sur la piste en bois du vélodrome Vigorelli, à Milan, au fameux record du monde de l'heure détenu par le Français Maurice Archambaud. Il parvint à couvrir 45 kilomètres 871, soit 41 mètres de plus que Maurice Archambaud. On se souvient quelles polémiques cette performance déclencha. Invité par notre directeur Gaston Bénac, créateur du Grand Prix des Nations, à venir disputer cette épreuve en 1946, il le gagna avec aisance, battant nettement sur la fin du parcours, son compatriote Fiorenzo Magni, ce même Magni qui devait par la suite enlever le Tour d'Italie 1948 et porter le maillot jaune dans le Tour de France 1949. Coppi récidiva l'année suivante, battant le second, Emile Idée, de plus de 8 minutes !

IL N'A JAMAIS BU DE VIN

Habitant une région où le bon vin ne manque cependant pas, Fausto Coppi n'en a jamais bu une gorgée de sa vie. Par goût, il préfère l'eau minérale et le lait. Il ne suit pas de régime bien particulier et aime tous les plats que lui cuisinent sa femme et sa belle-mère. Fait curieux pour un Italien : il ne veut pas entendre parler de pâtes Comme la plupart des routiers et parce qu'il brûle à l'entrainement et en course beaucoup de calories, Coppi est un gros mangeur.

IL COURT POUR L'ARGENT

Ceci peut paraitre invraisemblable et c'est pourtant la stricte vérité. Si Coppi court à vélo, c'est uniquement pour les satisfactions d'ordre matériel que le cyclisme lui procure. Lorsqu'il débuta, il n'osa espérer devenir un jour une grande vedette, car il se croyait peu doué. Il avoue que les efforts qu'il produit le font souffrir et que malgré les apparences, il ne fait rien avec facilité. Il rêve au jour encore lointain où il pourra se reposer, loin des courses, loin de la foule et de toute la fièvre qui l'entoure dès qu'il enfourche un vélo de compétition.

COPPI EST UN CRAINTIF

Le vainqueur du Tour est un craintif. Il estime que son métier est un des plus dangereux du monde et il assure qu'il tremble lorsqu'il descend un col et bien plus encore lorsque les « motards » de presse et les innombrables voitures suiveuses le frôlent. Pourtant Coppi n'a eu au cours de sa carrière que de rares et légères blessures. Fausto craint la moindre chute, car il est douillet et fragile comme un lévrier de course.

UN COUREUR MULTIMILLIONNAIRE

Naturellement, Fausto est assez discret sur le montant total de ses gains qui varient suivant les années et le nombre de ses victoires. On peut cependant s'en faire une idée assez précise en constatant que Coppi touche 200.000 lires chaque fois qu'il court sur piste (ce qui lui arrive environ 60 fois dans l'année) et que ses appointements annuels à la maison Bianchi s'élèvent à cinq millions de lires. Sans compter les sommes parfois énormes constituées par les prix des épreuves qu'il remporte et les primes en cas de victoire.

ENTRAINEMENT 3 FOIS PAR SEMAINE

Fausto Coppi est avant tout un calme. Il n'aime rien autant que la tranquillité, et les manifestations exagérées de sympathie du public italien le lassent et le fatiguent. Mais sa gentillesse naturelle et sa crainte de paraître prétentieux reprennent toujours le dessus et il est l'esclave de sa popularité, n'osant jamais repousser les innombrables quémandeurs d'autographes qui l'assaillent en toute occasion, venant même interrompre son sommeil en l'acclamant sous sa fenêtre.

Il vit simplement à Sestri, près de Gênes, dans un appartement de quatre pièces. Il ne le quitte qu'à regret pour aller dans tous les coins de la péninsule où l'appellent courses sur route et contrats. Il s'entraine généralement trois fois par semaine (sauf en ses rares périodes de repos) et il ne dédaigne pas la compagnie des petits amateurs gênois qui se font une gloire de rouler avec lui. Il aime recevoir ses amis... à condition que ces derniers consentent à partir tôt afin de ne pas nuire à son repos, car Fausto est un grand dormeur (12 heures par jour).

UN « ETAT DE GRACE » PERMANENT

Un coureur cycliste est routier ou pistard. Mais Fausto Coppi brille avec un rare bonheur dans les deux spécialités bien opposées que sont la poursuite et l'escalade des cols. Il est de plus le seul coureur au monde à ignorer la méforme et les périodes de dépression physique. Il ne sait pas lui-même à quoi attribuer cet « état de grâce » permanent dans lequel il se trouve du 1er janvier au 31 décembre. Il croit cependant que sa vie bien réglée et sa frugalité y sont pour quelque chose.

SUR LES TRACES DE BECCALI

Lorsqu'il était âgé de dix-sept ans, Coppi, qui courait depuis deux ans déjà, mais n'était pas encore parvenu à attirer l'attention sur lui, fut pris un jour d'une subite envie de s'essayer à la course à pied. Il s'engagea sans préparation aucune dans une épreuve dont il ne peut préciser la distance exacte (entre 3.000 et 4.000 mètres). Un tour de sa petite ville de Castellaria. Il y rencontra des garçons qui n'étaient sans doute pas la fine fleur de l'athlétisme italien, mais pour qui l'effort pédestre n'avait pas de secrets. La victoire revint au coureur cycliste... qui ne recommença jamais, tant il eut mal aux jambes !

Mais si Coppi s'était orienté vers la course à pied il est probable que sa classe physique et sa morphologie de coureur de demi-fond lui auraient permis de devenir un excellent spécialiste du 800 ou du 1.500 mètres. Un nouveau Beccali peut-être...

IL S'ARRETERA A TEMPS

Combien d'années encore Fausto Coppi courra-t-il ? Il ne veut pas faire à ce sujet de pronostics se contentant d'assurer qu'il aura la sagesse de s'arrêter à temps et en tout cas bien avant d'être usé par les efforts ou diminué par l'âge. Il est vrai qu'il aura (même s'il s'arrêtait demain) suffisamment d'argent devant lui pour voir l'avenir avec sérénité.

LE PUBLIC DE PARIS EST SON PREFERE

Malgré l'enthousiasme qu'il déchaîne partout où il passe en Italie, c'est encore le public de Paris que Coppi préfère. Il reconnaît sa compétence, son manque de chauvinisme et lui sait gré de l'accueil qu'il a rencontré à Grenelle où sur les routes de la banlieue parisienne lorsqu'il vint disputer le Grand Prix des Nations. Il ambitionne de toujours mériter son affection et goûte beaucoup sa discrétion qui le change de la frénésie de la foule italienne.

FAUSTO VEUT OUBLIER LE VELO

La plupart des grands champions italiens sont parvenus à faire fortune en s'introduisant dans l'industrie cycliste en qualité de constructeurs. C'est une ambition qu'ignore Fausto Coppi. Il assure que lorsqu'il ne courra plus il dira un adieu définitif au monde cycliste et vivra une vie calme et tranquille, loin des soucis et de la fièvre d'une usine de cycles, quand bien même celle-ci lui appartiendrait.



40.000 spectateurs ont applaudi le vainqueur du Tour au cours des 454 derniers mètres de sa randonnée.

L'arrivée du Tour de France à Paris, arrivée triomphale s'il en fut, connut un extraordinaire succès. Près de 40.000 spectateurs avaient envahi le Parc des Princes pour applaudir les « Géants de la Route ». Lors de son tour d'honneur, Fausto Coppi, grand vainqueur de l'épreuve, a fait les 454 derniers mètres de sa randonnée de 4.813 kilomètres avec des fleurs sur son guidon. Le sourire aux lèvres, le « campionissimo » a répondu aux ovations de la foule en agitant la main. Mais le plus applaudi de tous fut encore le jeune Jacques Marinelli, premier des Français, révélation de l'épreuve et nouvel enfant chéri du public.

Alfredo Binda directeur de l'équipe italienne révèle :

Mes deux vedettes m'ont toujours suivi aveuglément !



Il y a déjà près d'un an, la Fédération cycliste italienne m'avait demandé si j'étais prêt à accepter de nouveau la tâche délicate de prendre en mains les destinées d'une équipe italienne dans le Tour de France 1949.

L'expérience précédente ne m'avait pas trop mal réussi et j'avais encore en mémoire toutes les satisfactions que j'avais retirées de la victoire de Gino Bartali en 1948, victoire relativement aisée puisqu'à la sortie des Alpes, il n'était déjà plus menacé par qui que ce soit. J'avoue qu'à l'époque où la F. C. italienne me demanda mon accord, je ne savais pas encore que le problème que j'allais avoir à résoudre était totalement différent de celui de l'année précédente.

Puis un jour, j'appris la vérité : il s'agissait de constituer une équipe comprenant à la fois Fausto Coppi et Gino Bartali.

Il faut connaître dans tous ses détails l'antagonisme réel et profond existant entre ces deux grandes vedettes du cyclisme italien pour comprendre à quel point la tâche se révélait peu aisée.

C'était un peu comme si on m'avait demandé de mettre chien et chat dans un même sac en les adjurant de bien s'entendre.

S'il s'était agi d'une même équipe avec un seul des deux plus grands pédaleurs de chez nous, la chose eût été toute simple : j'en aurais réuni les membres trois ou quatre jours avant le départ, leur aurais donné quelques consignes et demandé de bien écouter mes conseils.

Mais avec Gino et Fausto...

Si j'avais jeté le manche après la cognée et décidé que la chose était impossible à réaliser, j'aurais trouvé quantité de gens pour me dire :

— Bien sûr, Alfredo, vous avez raison. Ce n'est même pas la peine d'essayer : jamais vous ne parviendrez à réaliser un accord parfait entre ces deux-là.

Je ne sais pas pourquoi, mais cependant, j'avais confiance

Et lorsque le Président de la F. C. I., M. Rodoni, et l'ancien routier Cinelli, président du Groupement professionnel, eurent insisté, je me mis en tête de réussir.

Ce mandat de directeur sportif que j'avais finalement accepté ne spécifiait pas que l'équipe que j'aurais à diriger serait composée de telle ou telle manière, je n'avais donc qu'à me mettre au travail.

Je me sentais dans une atmosphère de confiance, je savais que, quoi que je fasse, j'étais entièrement couvert par la Fédération italienne ; je savais aussi que j'avais carte blanche. Puis je connaissais très bien la mentalité de mes deux hommes, je n'ignorais rien de ce qui les opposait et quels arguments ils étaient, le cas échéant, prêts à jeter dans la balance pour refuser ce travail en commun que j'allais leur demander.

En Italie, la situation des vedettes du cyclisme, depuis toujours, n'a jamais été comparable à celle d'autres vedettes étrangères, si populaires soient-elles.

La vérité c'est que, s'il y a place en Italie pour deux supervedettes de la route dans le cœur de la foule sportive, toujours brûlante d'enthousiasme, l'importance du N° 1 est telle, les intérêts en jeu si grands, qu'il est impossible de demander à Coppi et Bartali d'être « des amis ».

Leur rivalité n'est pas une vaine attitude qu'ils se donnent : elle est réelle, constante, et si l'un d'eux avait des velléités de l'oublier, la cohorte des supporters et des amis plus ou moins sincères — et dont la majeure partie ne sont que des « mouches du coche » — se chargerait bien vite de la rendre plus effective que jamais.

Il me fallait donc opérer avec doigté, si je voulais réussir dans la tâche que je m'étais imposée et que j'avais acceptée sous peine de perdre la face. J'y réfléchis longuement et j'acquis la conviction que si je parvenais, en premier lieu, à ne pas laisser Coppi et Bartali entrer en de futiles discussions, la partie avait toute chance d'être gagnée. Pour cela, je devais me montrer assez persuasif pour les gagner à ma façon de voir les choses, de les sentir. Il fallait transformer ces deux hommes, habitués à commander, en des garçons obéissants !

Ce furent alors les fameux accords de Chiavari, dont la presse parla à l'époque mais dont nul ne connut le fin mot, car il était normal que tout ce qui y fut décidé resta un secret absolu.

Aujourd'hui, on peut les révéler.

Courir le Tour de France avec l'intention de le gagner n'est pas une mince affaire. Mon expérience toute fraîche de l'année précédente, et tout ce que je connaissais du Tour pour l'avoir disputé avant guerre, allait me servir et, pour ne rien oublier de tous les problèmes qui devaient être abordés et discutés, j'avais mis noir sur blanc ce qui, à mon sens, méritait d'être examiné avec attention.

C'est, je vous l'assure sans la moindre crainte et avec une tranquille assurance, que je me suis retrouvé en février à Chiavari, enfermé dans une pièce, sans autre témoins que quelques officiels de la Fédération, avec Coppi et Bartali venus là, ne sachant pas à l'avance quelle allait être leur attitude, mais visiblement déterminés à défendre pied à pied non seulement leurs intérêts, mais aussi leurs prérogatives.

Je leur demandai de m'écouter et de ne me poser de questions qu'une fois mon exposé terminé.

Puis, j'ai parlé...

Une heure, deux, trois... Lorsque j'ai enfin pu dire :

— Messieurs, j'en ai terminé. J'espère que vous avez compris maintenant comment et pourquoi une équipe italienne ne peut pas et ne doit pas être battue dans le Tour de France, il y avait exactement cinq heures et quinze minutes que je monologuais.

Coppi et Bartali se sont levés et sont venus me serrer la main.

Je venais de leur révéler, aussi clairement que possible, la tactique à suivre dans ses détails les plus infimes. J'avais examiné le problème sous ses angles les plus inattendus. Rien, absolument rien n'avait été laissé au hasard.

Je reçus plus tard, sans l'avoir sollicité, signée de Coppi et de Bartali, une promesse écrite de m'obéir aveuglément, quoi qu'il arrive, de se soumettre entièrement à mes ordres, de ne jamais les discuter ni en public, ni en privé. J'avais donc à mon entière disposition, presque pieds et poings liés, les deux plus grands champions routiers italiens.

Ils avaient admis l'un et l'autre de ne venir disputer le Tour de France qu'en associés, en équipiers intégraux et non en farouches adversaires, comme ils l'avaient été jusqu'à présent. Lorsque j'avais enregistré ce « oui » solennel qui les engageait l'un et l'autre et m'ouvrait toute grande la porte des plus beaux espoirs, je n'avais pas montré tout de suite ma satisfaction, acceptant comme une chose toute naturelle ce reniement de leur ancienne rivalité.

Si l'un d'eux avait fait la mauvaise tête, c'eût été la fin, l'écroulement de tous mes projets. Je serais parti dans le Tour avec un seul coureur de classe, l'un ou l'autre.

Coppi et Bartali avaient d'ailleurs si bien compris mon point de vue qu'ils m'avaient dit presque simultanément :

— Il n'y a vraiment qu'une seule solution : celle que vous venez de proposer. Nous l'acceptons.

Et pour donner bien plus de poids encore à leur promesse de ne la discuter à aucun moment, Coppi et Bartali me déclarèrent qu'ils accepteraient à l'avance toutes pénalités, même les plus sévères, qu'ils pourraient mériter.

Nombre de journalistes français se sont imaginés que le fait de désigner cinq équipiers « domestiques » pour chacune des deux vedettes italiennes signifiait que leur rivalité allait se poursuivre pendant le Tour. Nous avons laissé faire sans rien dire, car cette croyance que Coppi et Bartali allaient se regarder en chiens de faïence pendant un mois ne pouvait que nous servir. Nous savions bien, nous, qu'il n'en serait rien et que si les dix équipiers italiens avaient été divisés en deux clans distincts, c'était surtout pour des facilités matérielles, notamment le changement de roues en cas de crevaison. Comme Coppi et Bartali n'utilisaient pas le même dérailleur, il fallait bien qu'il puisse disposer chacun d'une aide égale. Mais ce que le public, et aussi tant de gens qui se croyaient bien informés, ignoraient, c'étaient les dispositions prises en cas d'accidents de l'un ou l'autre des leaders italiens.

Saviez-vous, par exemple, qu'en cas d'arrêt sur accident de Coppi ou de Bartali, neuf hommes, pas un de moins, étaient désignés pour l'attendre, le dixième devant rester aux côtés de l'autre, pour lui donner sa roue en cas de crevaison ? Tout était prévu et tout, je dois le reconnaître, tout fonctionna parfaitement, grâce à l'extrême compréhension de Coppi et de Bartali.

Nous partimes donc dans le Tour avec cet avantage sensationnel d'être certains d'une parfaite bonne entente que rien ne devait venir troubler.

D'ailleurs, il était absolument impossible que pour une raison ou l'autre l'un de mes champions se rebellât, car ils savaient tous deux que j'avais obtenu de la F. C. I. un pouvoir absolu allant jusqu'au droit de faire rentrer chez lui celui qui aurait désobéi à mes instructions.

Comment, dans ces conditions, n'aurais-je pas eu confiance lorsque nous nous alignâmes, le 30 juin à Livry-Gargan ?

Ai-je eu peur, à un moment quelconque ? A la vérité, j'ai pu douter, non pas du courage, mais de la constance de Fausto Coppi, lorsqu'il connut cette légère défaillance morale de l'étape Rouen-Saint-Malo. Lui, le pur sang, commença alors à montrer quelques signes de lassitude et le soir, à l'étape, il me dit :

— Je crois bien que c'est un travail trop pénible pour moi ; toutes ces attaques quotidiennes vont m'user. Je ferais mieux d'abandon[illegible]

Je parvins, heureusement, à lui faire entendre raison sans cris et sans menaces, avec le calme dont ceux qui me connaissent savent qu'il constitue ma nature.

— C'est demain, en repartant, lui affirmai-je, que vous allez gagner le Tour de France.

Je ne lui demandais que de me croire, lorsque je lui assurai que, comme toujours, ceux qui faisaient les petits fous s'écrouleraient invariablement dans les Alpes.

Car c'est là que nous avions décidé de porter le grand coup. Marinelli ne nous inquiétait pas autant que Robic, car nous n'avions pas été sans remarquer que ce dernier copiait fidèlement sa course sur celle de Coppi et de Bartali. En se montrant sage jusqu'aux Alpes, Robic pouvait fort bien déjouer nos plans. Ne l'avions-nous pas vu dans les Pyrénées se permettre de lâcher Bartali et de venir rejoindre Coppi ? C'était bien l'indice qu'il constituait à lui tout seul le plus formidable danger pour mes deux hommes.

On m'a souvent posé une question à laquelle j'évitais de répondre pendant la course, alors que le Tour n'était pas encore gagné. Tous voulaient savoir, et cette curiosité était bien normale, si j'allais jouer la carte Coppi jusqu'au bout sous prétexte que Coppi était un vainqueur certain de l'épreuve contre la montre.

Or, je peux bien l'affirmer maintenant que le danger est passé : à aucun moment je n'ai abandonné une de mes deux cartes. J'ai toujours manœuvré pour laisser à Coppi et Bartali leur chance la plus entière et tous deux le savent bien.

C'est de plein gré et avec mon accord que Coppi laissa Bartali enlever l'étape de Briançon et c'est encore avec mon assentiment et ma permission que dans l'étape Briançon-Aoste Coppi profita de la crevaison suivie d'une chute de Bartali pour s'envoler. Certains virent en ce geste ma volonté bien arrêtée de donner un avantage concret à Coppi sur Bartali. Là n'est pas la vérité. Si j'ai lâché la bride sur le cou de Coppi, c'est parce que j'ai estimé à ce moment qu'il était bien imprudent et inutile de faire cadeau à Marinelli et Robic de ces précieuses minutes qui s'offraient à nous. Bartali l'a bien compris et n'a pas élevé à Aoste le moindre murmure de protestation. Il savait que c'était jouer franc jeu et que si le cas contraire s'était produit, il aurait bénéficié lui-même de cette liberté.

Pourquoi Coppi et Bartali m'ont toujours suivi si aveuglément ? Je vais vous le dire. Ce n'est pas par la crainte de la sanction qui les menaçait en cas d'insubordination, ni parce qu'ils avaient soudainement fait table rase de leurs rivalités, mais uniquement parce que chaque fois que je leur ai montré les difficultés à surmonter pour vaincre, je leur ai toujours fourni des preuves concrètes de ce que j'avançais. Ce sont des garçons trop malins, trop sûrs de leur métier pour se payer de mots. Le « baratin », pour employer une expression chère à mon vieil ami André Leducq, n'aurait jamais pu suffire à les convaincre. Il ne m'ont fait confiance, ce dont je les remercie, que parce qu'ils ont bien compris que je ne basais ma tactique que sur des expériences anciennes ou récentes, sans doute, mais aux résultats indéniables.

La vie n'est qu'un perpétuel recommencement et les erreurs d'un Robic ou d'un Lazaridès devaient être mises à profit. Je vais d'ailleurs me permettre, et j'espère qu'ils accepteront de moi cette amicale intervention, de donner à Robic, à Marinelli et à Lazaridès un conseil, qu'ils n'oublient jamais que dans le Tour l'écroulement sera toujours inévitable pour celui qui se sera trop dépensé jusqu'aux Alpes.

On a dit de Coppi et de Bartali qu'ils couraient « au millimètre ». C'est exact... Mais quelle est la chose qui dans le Tour peut compter plus que la victoire ? Les minutes prises avant les Alpes se paient d'un prix bien trop élevé.

Et, à ce sujet, je vais vous faire part des craintes ressenties par Coppi et que Bartali, lui, ignorait lorsque Marinelli s'est permis de prendre son importante avance. Coppi ne comprenait plus, s'effrayait, parvenait difficilement à me croire lorsque je prétendais que loin de nous menacer Marinelli entrait sans le savoir dans notre jeu.

Aujourd'hui il a compris et je voudrais bien en toute sportivité que les routiers français, qui sont parfaitement capables d'enlever le Tour, tirent de l'expérience 1949 une salutaire leçon.

Le Tour est terminé, et ses résultats m'enchantent vous vous en doutez. Coppi et Bartali, alliés pendant vingt étapes et adversaires pendant une seule, ont repris chacun leur route différente.

L'aventure vécue en commun en a-t-elle enfin fait des amis ?

Non. Ils s'estiment, mais c'est tout. Leur rivalité va reprendre de plus belle. Mais ceci est une autre histoire et il ne m'appartient pas d'y mettre mon grain de sel. Mon rôle est terminé.

J'ai fait le Tour de France « une fleur à la boutonnière », comme nous disons chez nous. Comment pourrait-il en être autrement avec de tels champions ?



J'AI LONGTEMPS CRU AUX CHANCES DE FACHLEITNER

par

FÉLIX LÉVITAN
Directeur-adjoint du Tour

A LE voir si vaillant avant les Pyrénées, si prompt à passer à l'attaque, si merveilleusement à l'aise dans ses mouvements ; à le voir posséder un moral de gagnant ; à le voir enfin être animé du désir d'effacer brillamment son échec de l'année précédente et de prouver qu'il était de nouveau digne de l'équipe de France, nous a fait croire longtemps aux chances de Edouard Fachleitner.

Il n'était pas question d'une confiance aveugle, irraisonnée, mais théoriquement défendable. La position de Fachleitner, au classement général, était magnifique, à la veille de l'assaut pyrénéen, magnifique surtout pour un grimpeur de sa qualité. Le meilleur des Français, à n'en pas douter, avec Jean Robic et Apo Lazaridès. Il était troisième, à 10' 51" de Magni, dont il n'avait rien à redouter ; à 7' environ de Marinelli qu'il était en droit de supposer vulnérable, et il possédait sur Gino Bartali plus de 14' et sur Fausto Coppi, plus de 20'.

14 et 20 minutes ! pour bien d'autres, cette avance n'eût rien représenté, sinon la garantie de conserver un classement privilégié par rapport à des rivaux mieux doués pour l'effort en montagne.

Pour lui, elle signifiait la possibilité de disputer le maillot jaune à Gino Bartali et plus encore à Fausto Coppi, l'épouvantail. Et d'autant plus qu'en se tirant à son honneur également de la guerre des cols, « Fach » avait la certitude de ne perdre qu'un temps minime dans l'étape contre la montre Colmar-Nancy. Sa pédalée solitaire des Sables-d'Olonne à La Rochelle ayant compté parmi les meilleures.

Fachleitner avait comploté sa petite affaire avec Gianello, directeur technique de l'équipe du Sud-Est, ancien montagnard lui-même et parfait conseiller.

Tout était prévu : « Fach », dans le cas d'une mise en route plus ou moins facile dans les Pyrénées, avait reçu consigne de vivre sur son avance et en tout état de cause, de conserver des forces pour la bataille des Alpes. Là, sur son terrain, devant son public, dans les cols qu'il connaît bien pour les avoir souvent escaladés et toujours parfaitement, Fachleitner devait se « vider les tripes ».

On sait hélas ! comment ses beaux projets, qu'en dépit de la brillante démonstration de Coppi et Bartali, nous continuons à penser qu'ils étaient réalisables, on sait comment ils tombèrent à l'eau.

Une ancienne blessure, mal soignée, lui ayant provoqué une grosseur, Fachleitner crut à un kyste. Il découpa sa selle, en enleva un quart, puis la moitié et, continuant à souffrir le martyre, se décida à voir le chirurgien de Gianello, en arrivant à Cannes.

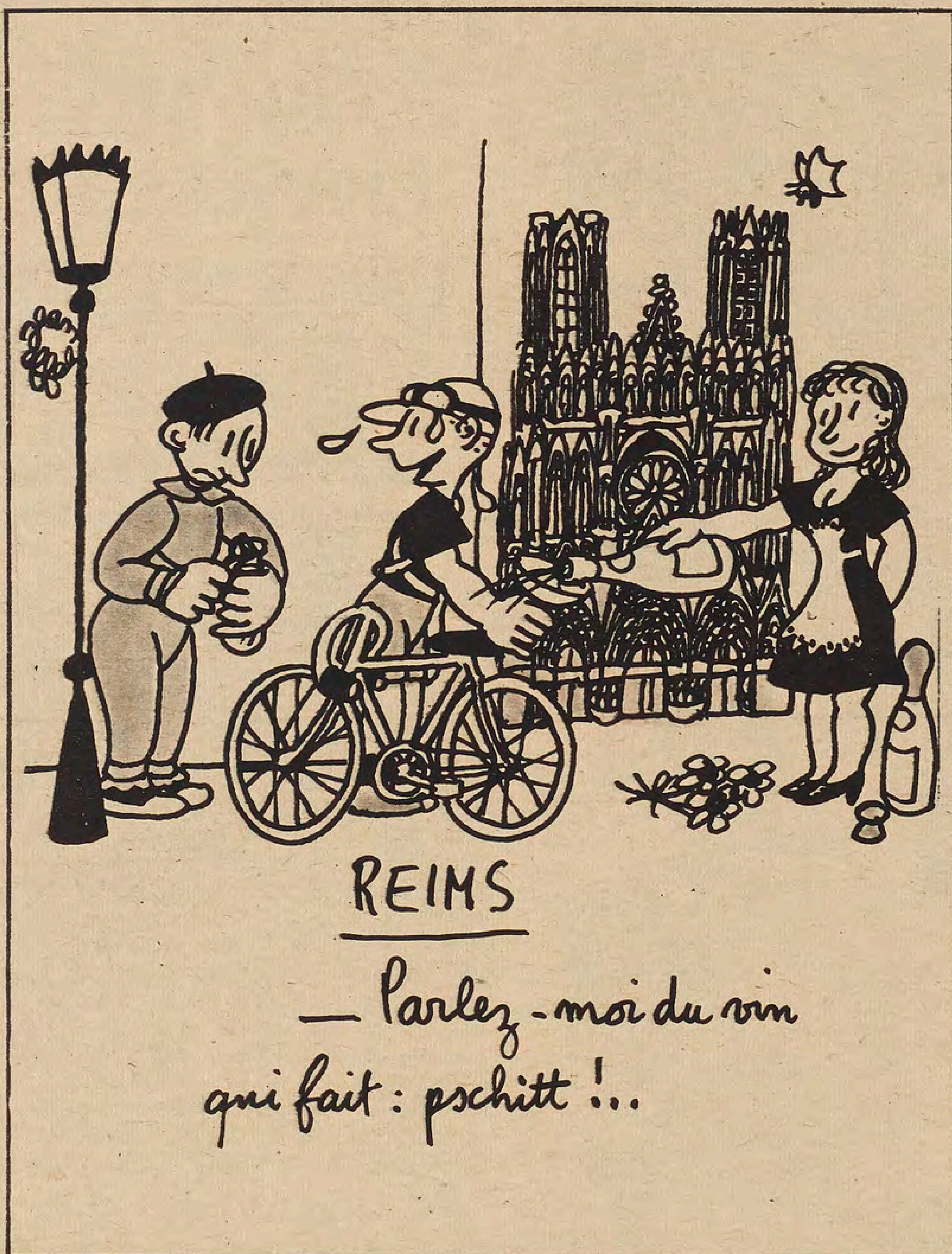
Le médecin fut formel : intervention. Ce n'était pas un kyste, mais un abcès poussant intérieurement, avec des pointes déjà profondes. Gianello, qui nous raconta l'opération, en frémissait encore deux heures après :

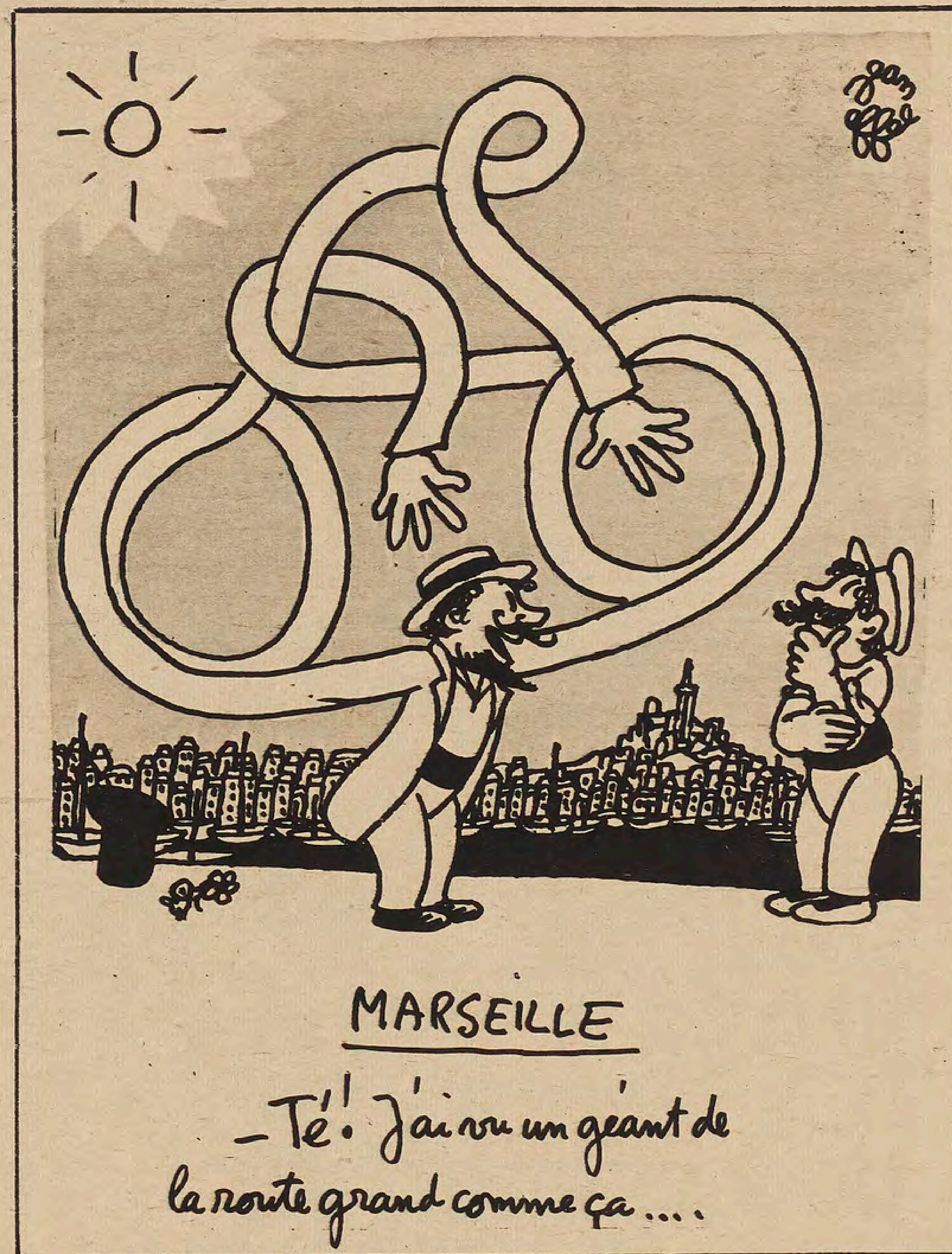
« J'ai vu jaillir un jet de pus à un mètre !... »

Le chirurgien fut catégorique : « Ne partez pas, conseilla-t-il à Fach... ou je ne réponds de rien. Vous êtes momentanément un infirme... »

Le compatriote de Giono tint à reprendre la route. Il ne devait pas aller loin...

Ainsi, sans lutter, disparut-il d'un Tour qu'il n'était pas certain de gagner — non, tout de même pas... — mais qu'il espérait disputer aux Italiens, jusqu'à la limite de ses forces !





JEAN EFFEL (avec son crayon) A SUIVI LE TOUR





DU 30 JUIN AU 24 JUILLET 21 ÉTAPES 4.813 KM. (20 JOURS DE COURSE ET 4 DE REPOS)

Ici commence l'histoire du



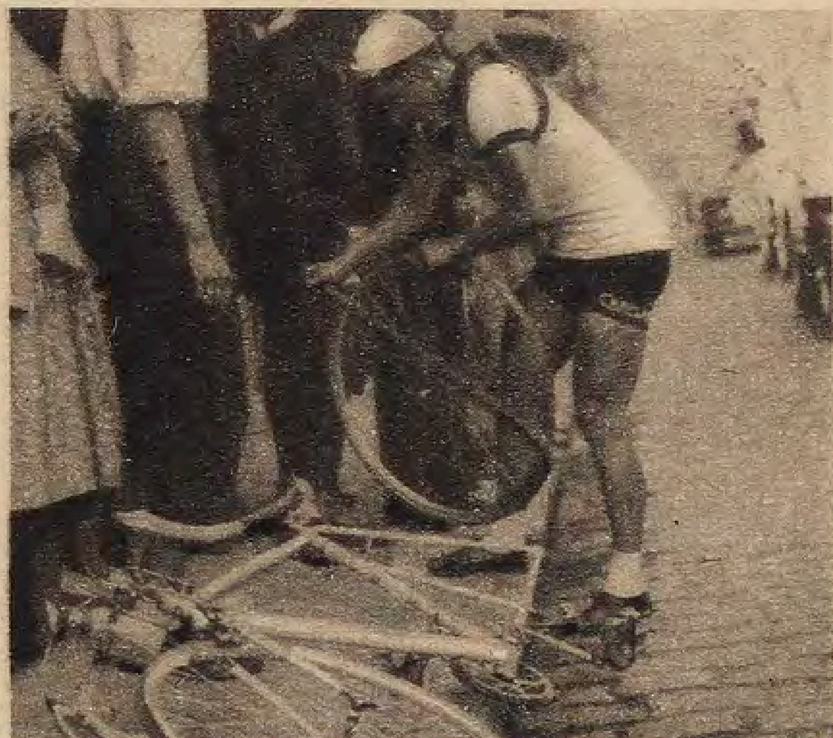
36e Tour de France, dont le premier, créé par Henri Desgrange, mort le 16 août 1940 à Beauvallon (Var), eut lieu en 1903.

Dédié à la mémoire du "Père" du Tour qui écrivit :

« Comme toi, j'ai aimé la vélocipédie. J'ai voulu connaître tous ses secrets et je lui ai consacré ma vie. Seul, le sport m'a donné des joies sans mélange, des bonheurs non falsifiés. Lui seul ne m'a pas trompé, lui seul m'a fait bon, lui seul m'a rendu fort et sans crainte et plus tard, quand je serai redevenu ingambe, j'imagine que je me ferai encore transporter au vélodrome, et là, penché sur la balustrade, mon cœur, déjà voisin du tombeau, battra encore au spectacle des luttes de tes enfants. » (Extrait du livre de Henri Desgrange : « La tête et les jambes », page 181 (Editions Richard.)



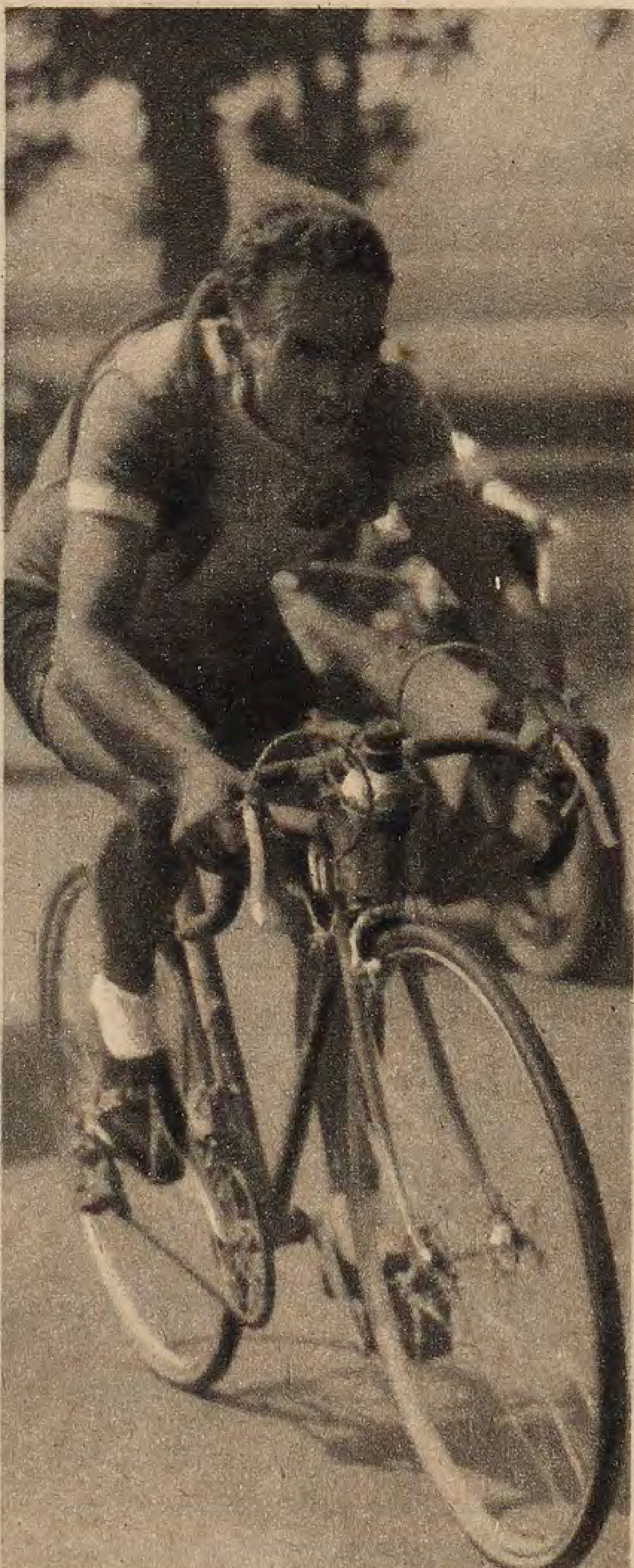
LA RIVALITE BARTALI-COPPI. A PARIS, AVANT LE DEPART, ASSIS COTE A COTE, LES « CAMPIONISSIMI » ONT FEINT DE S'IGNORER



LE NIZERHY VIENT DE CREVER, A MEAUX.



BUCHONNET MONTE HAUTVILLERS A PIED.



FACHLEITNER : LE PREMIER ECHAPPE DU TOUR 49.



GEMINIANI, A G ET TEISSEIRE, A DR., « RAMENENT » DANGUILLAUME.



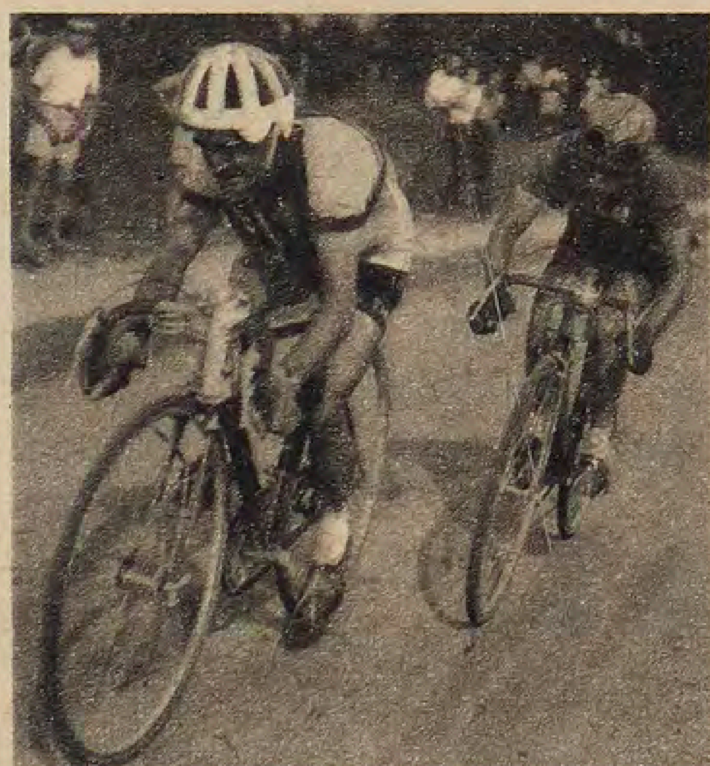
DANS LE « LAMINOIR » DE HAUTVILLERS, LE PELOTON S'ETIRE. ROBIC PORTE UN CASQUE BLANC.



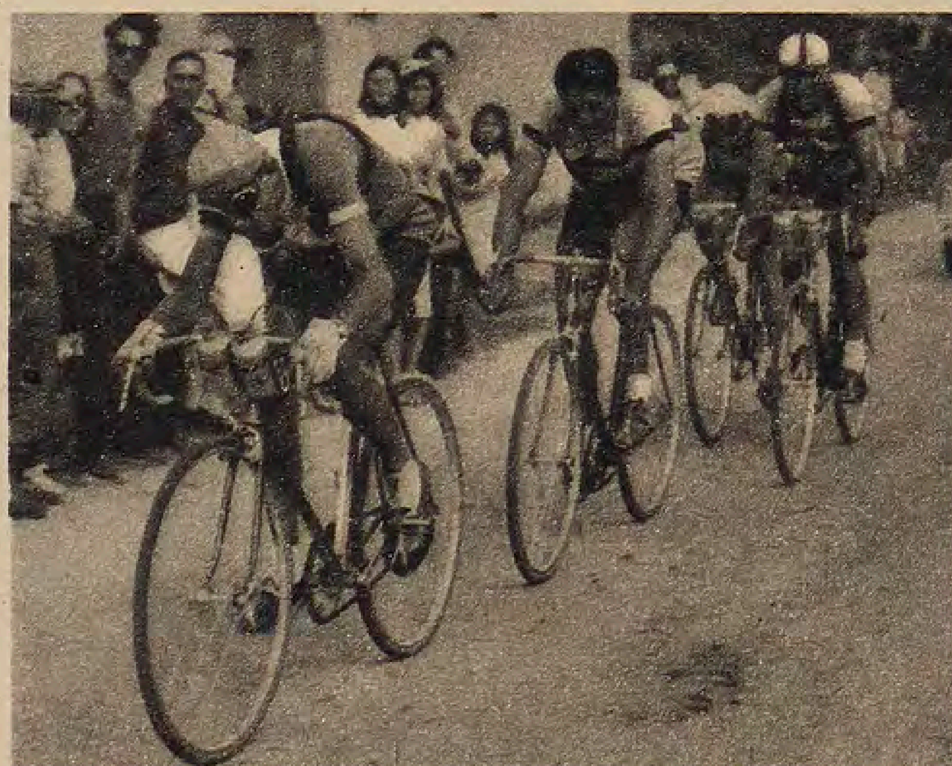
DUSSAULT EST TENACE. IL A « DECRAMPONNE » SES RIVAUX ET FONCE VERS REIMS.



J.-M. GOASMAT VA ETRE REJOINT.



ROBIC ET MARINELLI « REVIENNENT ».



DELEDDA DEVANT LES BELGES JOMAUX ET LAMBRECHT.



DUSSAULT REÇOIT LE MAILLOT JAUNE.

Marcel Dussault, vainqueur de la première étape Paris-Reims (182 km.) porta l'estocade dans la côte de Ville-en-Selve et ne fut pas rejoint...

LE 36e Tour de France a débuté par un exploit. Celui du jeune Dussault, un coureur de Châteauroux, jusqu'alors classé comme un bon régional, mais dont le Tour vient de faire une vedette.

Dussault a remporté la première étape Paris-Reims (182 km.) avec brio et panache. La victoire du petit routier du Centre-Sud-Ouest, aux joues rouges et aux cheveux en bataille, fut inattendue, mais très méritée. Dussault joua crânement sa chance en attaquant hardiment alors qu'il restait encore près de 40 km. de course et que la bataille était enfin déclenchée.

Il porta l'estocade dans la côte de Ville-en-Selve, se détacha irrésistiblement dans la montée et fila vers le maillot jaune sur le plat. Le Manosquin Fachleitner avait le premier secoué le peloton en s'échappant aux approches d'Epernay, mais il devait être rejoint par Bernard Gauthier et surtout par le Breton J.-M. Goasmat qui « s'envolait » dans l'ascension du fameux « Laminoir de Hautvillers ».

Goasmat parvint à se maintenir seul au commandement avec 1 minute d'avance sur le peloton emmené par Dussault, Robic, Marinelli, Bobet, Bartali, Coppi, Garonzi. Mais il faiblit et Dussault, puis Garonzi le rejoignirent. Alors Dussault attaqua avec audace, lâcha facilement Garonzi et fonça vers le but. La course était jouée...

Cette première étape a donc « sorti » un inédit, prouvé que les « domestiques » de Bartali et Coppi n'étaient pas de première force et, enfin, elle n'a pas forcé les Français, bien placés, à sortir de leur réserve. Une seule défaillance chez les tricolores : Danguillaume, attardé à 17 minutes. Mais le « Tour » ne s'est pas encore véritablement mis en route...

LE CLASSEMENT DE LA 1re ETAPE

(Paris-Reims, 182 km.)

1er **Marcel DUSSAULT** (sur bic. Stella, pneu Dunlop), les 182 km. en 5 h. 13' 59'' (temps avec bonification 5 h. 12' 59''), (moyenne, 34 km. 778) ; 2. Jomaux, 5 h. 14' 24'' (temps avec bonification, 5 h. 13' 54'') ; 3. Tassin, 5 h. 14' 24'' ; 4. Molineris ; 5. Lambrecht ; 6. Robic, 5 h. 15' 11'' ; 7. Marinelli, m. t. ; 8. Van Steenbergen, 5 h. 15' 24'' ; 9. Dolhats, 5 h. 15' 48'' ; 10. Caput ; 11. Idée ; 12. Muller, m. t. ; 13. ex-æquo : un peloton de 51 coureurs.



LA CITADELLE DE NAMUR...

Après 327 km. de course, le Tour 49 a pour la première fois cette année quitté le sol français...

Et Lambrecht Ier à Bruxelles s'est emparé du maillot jaune !

La seconde étape qui a conduit les routiers du Tour, de Reims à Bruxelles, a été vraiment passionnante, presque dramatique, et elle a effacé tout ce qui avait été fait la veille !

On s'y attendait un peu, le maillot jaune a changé d'épaules. Le jeune Dussault, héros de Paris-Reims, a dû passer la main... Et c'est le rude Belge Lambrecht, nouveau leader, qui a été l'homme du dernier quart d'heure d'une course longtemps monotone, mais dont la fin fut enthousiasmante !

Reims-Bruxelles n'a vraiment commencé qu'après trois heures d'une randonnée touristique, le peloton des « géants de la route » roulant au soleil, sans se presser...

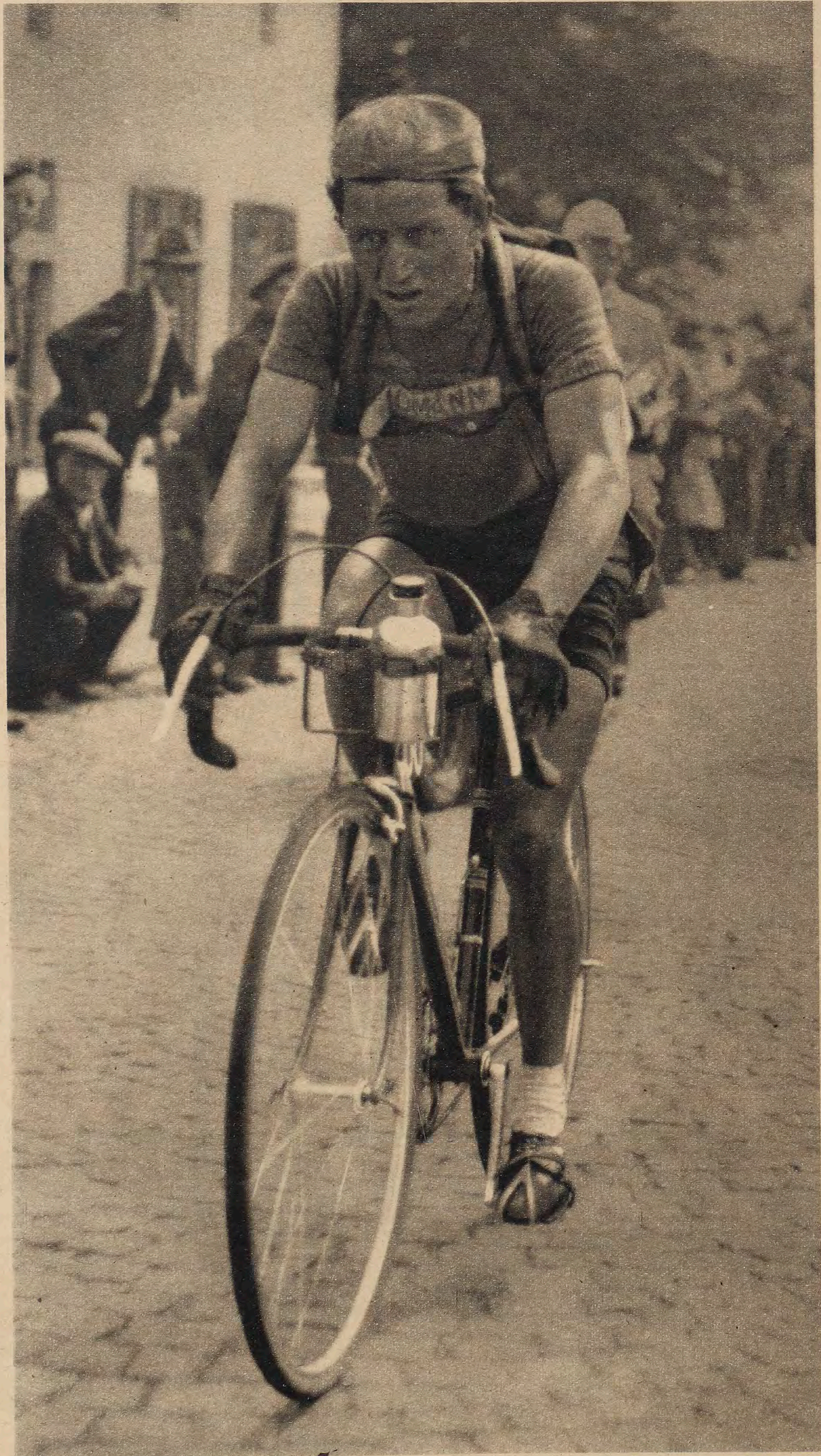
L'aiglon belge Demulder mit le feu aux poudres en démarrant sèchement, emmenant avec lui le « cadetti » Ausenda. Leur envolée devait échouer, mais ils avaient sonné le réveil et Caput, Brulé, les imitèrent. Jomaux et Marinelli tentèrent leur chance eux aussi.

La course était lancée... En haut de la citadelle de Namur (196 km.), Caput, Brulé, Ausenda, Marinelli, Jomaux, avaient trois minutes d'avance ! Ils croyaient déjà en la victoire, quand, du peloton, Lambrecht, Teisseire, Ricci, Ockers déclenchèrent une violente contre-attaque. Dussault, accidenté et en difficulté, n'avait déjà plus le maillot jaune !

Malgré tous leurs efforts, les meneurs de jeu ne purent résister à l'assaut des poursuivants. Caput, Ausenda, Brulé, Jomaux (victimes de crampes ou de défaillances) lâchèrent pied. Lambrecht, Ockers, Marinelli et Teisseire foncèrent vers Bruxelles. Toutefois, Teisseire, très brillant, creva et il ne put revenir. Marinelli dut alors tenir tête aux deux routiers belges qui se relayaient sans cesse !

Il y parvint, réussissant même à « écœurer » Ockers qui se releva abandonnant la partie, mais au sprint Lambrecht était le plus frais et il triompha facilement, s'emparant du maillot jaune !

Derrière, les as italiens Bartali et Coppi limitaient les dégâts, tandis que Teisseire, quatrième du classement général, passait leader des tricolores...



MARINELLI L'HOMME DU JOUR

Jacques Marinelli fut le grand homme de la seconde étape : Reims-Bruxelles. Merveilleux d'aisance et de facilité, le petit routier de l'équipe de l'Ile-de-France fit une course brillante. Seul contre deux Belges, Lambrecht et Ockers, il résista à leurs attaques et força même Ockers, épuisé, à lâcher pied. Marinelli ne put s'opposer sur la piste du Heysel au sprint victorieux de Lambrecht, mais il avait prouvé sa valeur et son courage. Il devient la première grande révélation du Tour 1949 et il vise le maillot jaune...

LE CLASSEMENT DE LA 2e ETAPE

(Reims-Bruxelles, 273 km.)

1er **LAMBRECHT,** sur bic. Stella, pn. Dunlop, les 273 km. en 8 h. 37′ 58″ (temps avec bonification, 8 h. 36′ 58″), (moyenne, 31 km. 623) ; 2. Marinelli, m. t. (temps avec bonification, 8 h. 37′ 28″) ; 3. Teisseire, 8 h. 39′ 14″ ; 4. Kint, 8 h. 39′ 17″ ; 5. Ricci m. t. ; 6. Ockers, 8 h. 39′ 31″ ; 7. Jomaux, 8 h. 40′ 40″ ; 8. Tassin, 8 h. 40′ 43″ ; 9. Kubler, 8 h. 41′ 15″ ; 10. Bartali ; 11. Coppi ; 12. Robic ; 13. Pedroni ; 14. Dupont, m. t. ; 15. Pontet, 8 h. 41′ 35″, etc...

LE CLASSEMENT GENERAL APRES LA 2e ETAPE

1er **LAMBRECHT,** 13 h. 51′ 22″ ; 2. Marinelli à 1′ 17″ ; 3. Jomaux à 3′ 12″ ; 4. Teisseire à 3′ 40″ ; 5. Dussault à 3′ 40″ ; 6. Ricci à 3′ 43″ ; 7. Tassin à 3′ 45″; 8. Ockers à 3′ 57″ ; 9. Robic à 5′ 4″ ; 10. Molineris à 5′ 5″ ; 11. Kubler à 5′ 41″ ; 12. Bartali à 5′ 41″ ; 13. Coppi à 5′ 41″ ; 14. Dupont à 5′ 41″ ; 15. Cogan à 6′ 1″ ; 16. Klabinski à 6′ 1″ ; 17. Camellini à 6′ 1″ ; 18. Pontet à 6′ 1″ ; 19. Geus à 6′ 9″ ; 20. Van Steenbergen à 6′ 20″.



JOMAUX, BRULE, MARINELLI, CAPUT, DE GAUCHE A DROITE, SE SONT ÉCHAPPÉS.

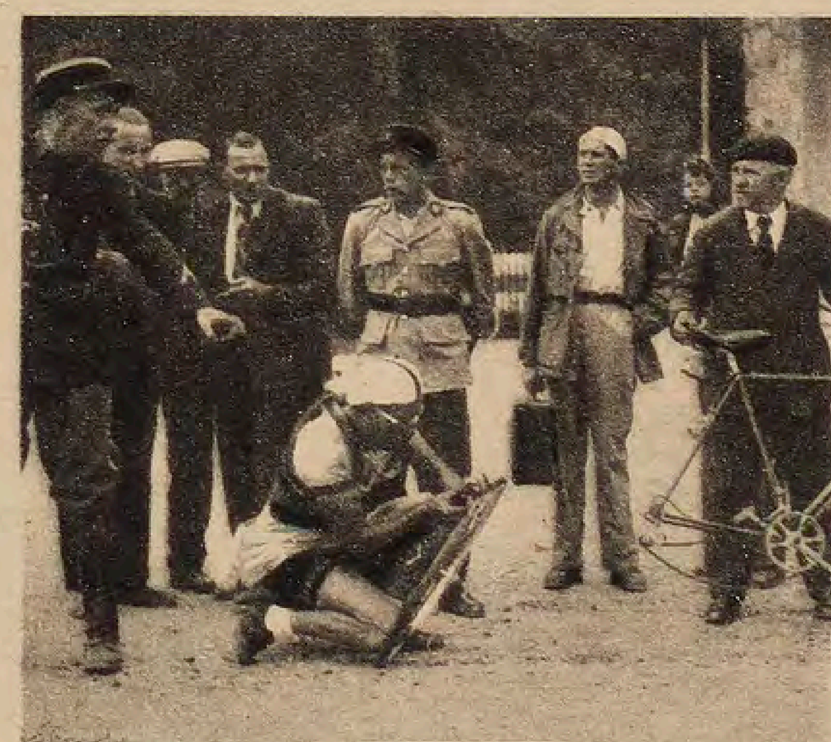
Ces quatre hommes brillèrent sur la route de Reims à Bruxelles...



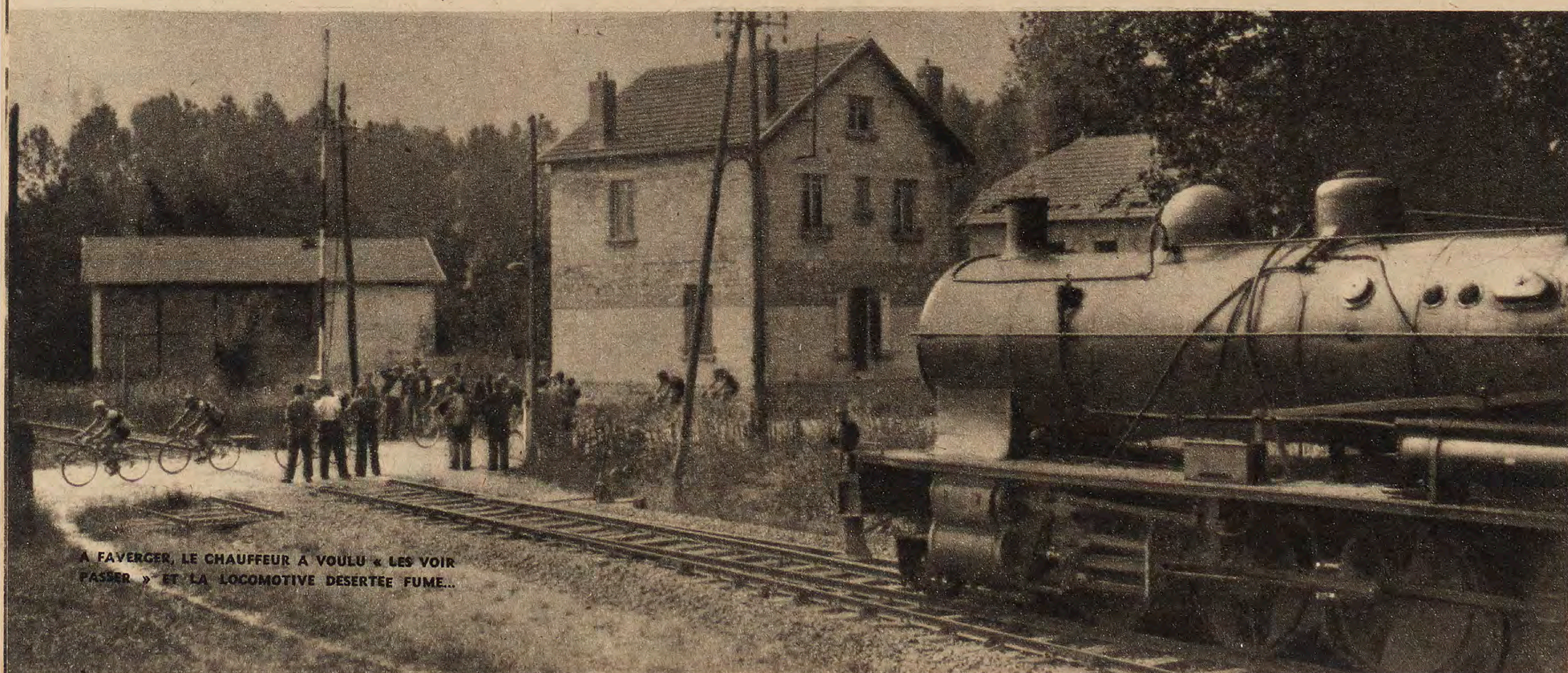
LE TOUR N'A RIEN A DECLARER ! APRES 327 KM., IL A QUITTE LE SOL FRANÇAIS. PASSAGE DE LA FRONTIERE BELGE A HEER-AGIMONT.



LE STRAT A CREVE : IL BOIT AVEC AVIDITE.



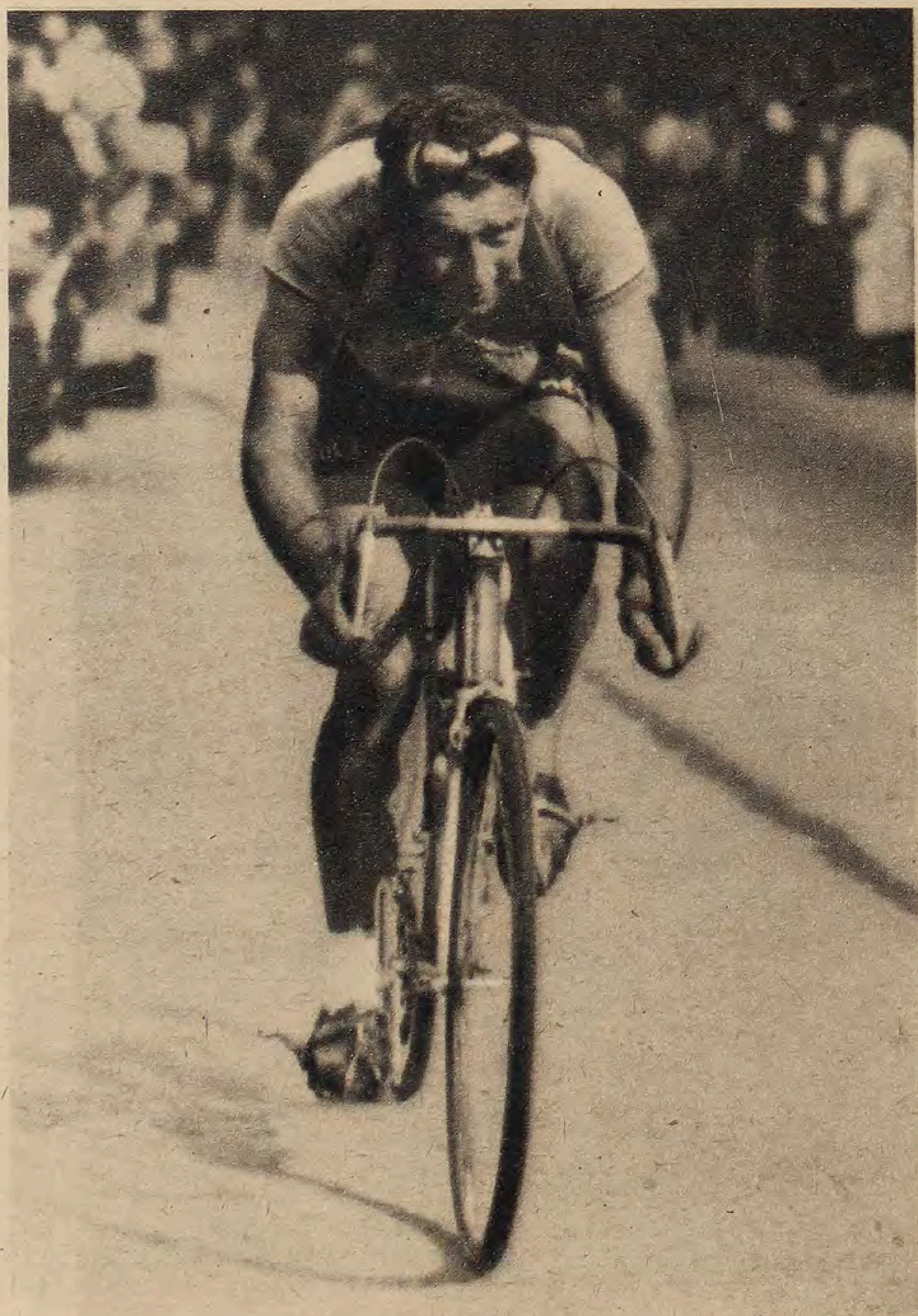
LAMBRECHT (QUI GAGNERA) CHANGE DE BOYAU.



A FAVERGER, LE CHAUFFEUR A VOULU « LES VOIR PASSER » ET LA LOCOMOTIVE DESERTEE FUME...



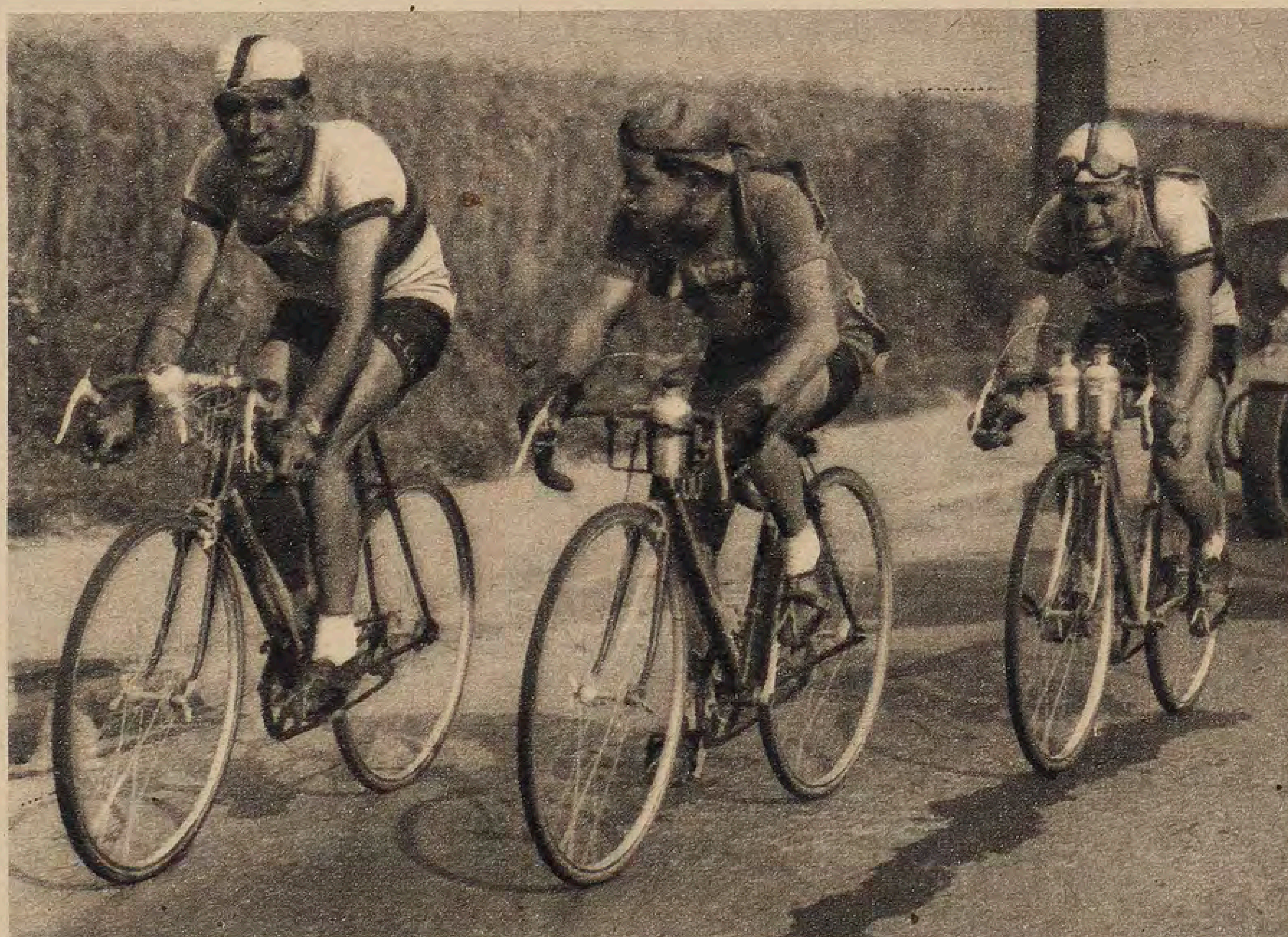
...mais un 5me, Lambrecht, gagna!



LUCIEN TEISSEIRE, SANS UNE CREVAISON, AURAIT PU GAGNER L'ETAPE !



L'ITALIEN RICCI ET LE BELGE KINT, SOUFFRENT SUR LES PAVES DE WAVRE, QUI BRISENT LEUR RYTHME.



LAMBRECHT DEVANT MARINELLI FILE VERS BRUXELLES. OCKERS QUI GRIMACE SERA BIENTOT LACHE.



« En les attendant » à Bruxelles... Sept vainqueurs du Tour de France furent présentés aux 50.000 spectateurs bruxellois du stade du Heysel. De g. à d. : Dewaele (vainqueur 1929), L. Buysse (v. 1926), Defraye (v. 1912), M. Schoeter, président de la L. V. B., Van Houwaert, Ph. Thys (v. 1913-14-20), Lambot (v. 1919-22), Scieur (v. 1921), R. Maes (v. 1935) et M. Stroobants, secrétaire de la L. V. B.



L'EX-CHAMPION DE FRANCE MARCELAK A ETE LE PREMIER A LANCER LA FAMEUSE ECHAPPEE DE LA 3e ETAPE. A ARMENTIERES, IL ROULE SEUL.

Enfui à 190 km. César Marcelak Norbert Callens a sur les bords

LAMBRECHT n'aura pas conservé longtemps son maillot jaune. Les leaders ont la vie courte dans ce 36e Tour de France... La 3e étape, Bruxelles-Boulogne a été fatale au Belge de Brest qui s'est retrouvé à la seconde place.

Et tout ça parce que trois hommes, qu'on prit un moment pour des fous, eurent la malheureuse idée de s'enfuir après 20 kilomètres d'une course qui en comportait 211 !

Ces trois audacieux, les Belges Callens et Mathieu et l'ex-champion de France César Marcelak, ont été les héros d'une chevauchée fantastique, bondissant sur les trottoirs cyclables, se relayant, menant un train d'enfer, ils ne furent jamais rejoints.

Il est vrai qu'ils bénéficièrent de l'apathie du peloton qui les laissa partir, ne prenant pas, tout d'abord, leur fugue au sérieux. Mais à la frontière belge, les trois échappés comptaient huit minutes d'avance et Callens avait déjà le titre de leader du classement général !

Quand le peloton se décida à réagir, il était trop tard. Van Steenbergen et Géminiani se lancèrent à leur poursuite, mais ils ne devaient jamais les rejoindre. Et Callens, Marcelak et Mathieu arrivèrent à Boulogne avec quatre minutes d'avance...



L'EQUIPE DE FRANCE A RIPOSTE SUR LA FIN : CHAPATTE, B. GAUTHIER, G. LAPEBIE, BOBET.



GEMINIANI, EN TETE, ET VAN STEENBERGEN FURENT LES SEULS A REAGIR AVEC ARDEUR

de Boulogne avec et Florent Mathieu, détrôné Lambrecht de la Manche

Tout au long des 211 kilomètres, sur les pavés du Nord qui secouent les coureurs et les font tressauter en roulant, à aucun moment, Lambrecht n'a voulu tenter de rattraper son coéquipier ni de ramener le peloton sur lui. Il savait pourtant qu'il était en train de perdre son trophée...

LE CLASSEMENT DE LA 3e ETAPE

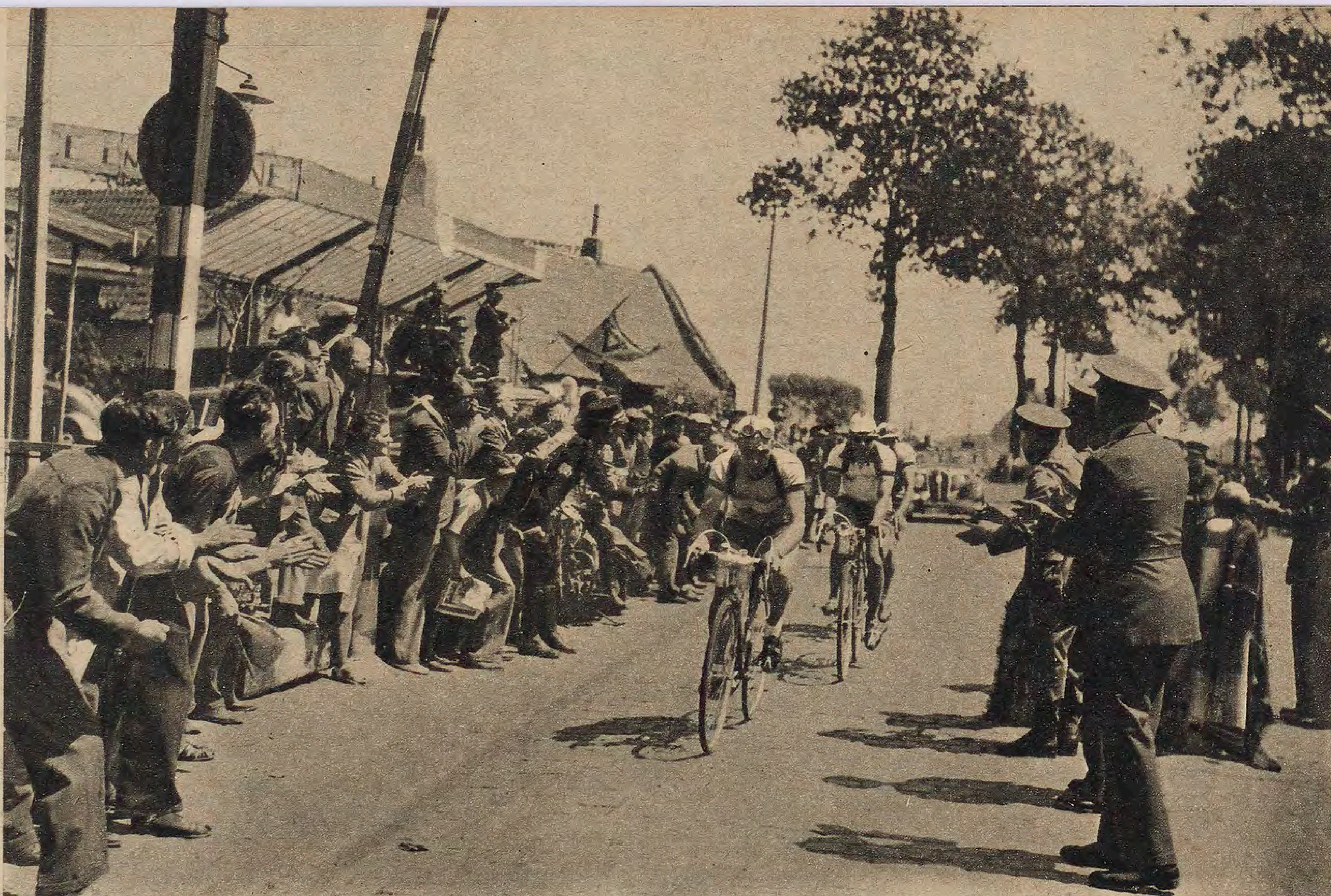
Bruxelles-Boulogne (211 km.)

1er **CALLENS,** les 211 km. en 6h. 5'50'', sur bic. Mercier, pneus Hutchinson (moyenne, 34 km. 606), (temps avec bonification, 6 h. 4' 50'') ; 2. Marcelak, m. t. (temps avec bonification, 6 h. 5' 20'') ; 3. Mathieu, 6 h. 5' 50'' ; 4. Van Steenbergen, 6 h. 9' 13'' ; 5. Géminiani, m. t. ; 6. Kubler, 6 h. 11' 10'' ; 7. Martini ; 8. Ockers, m. t. ; 9. Deprez, 6 h. 11' 41'' ; 10. Dupont, m. t.

•

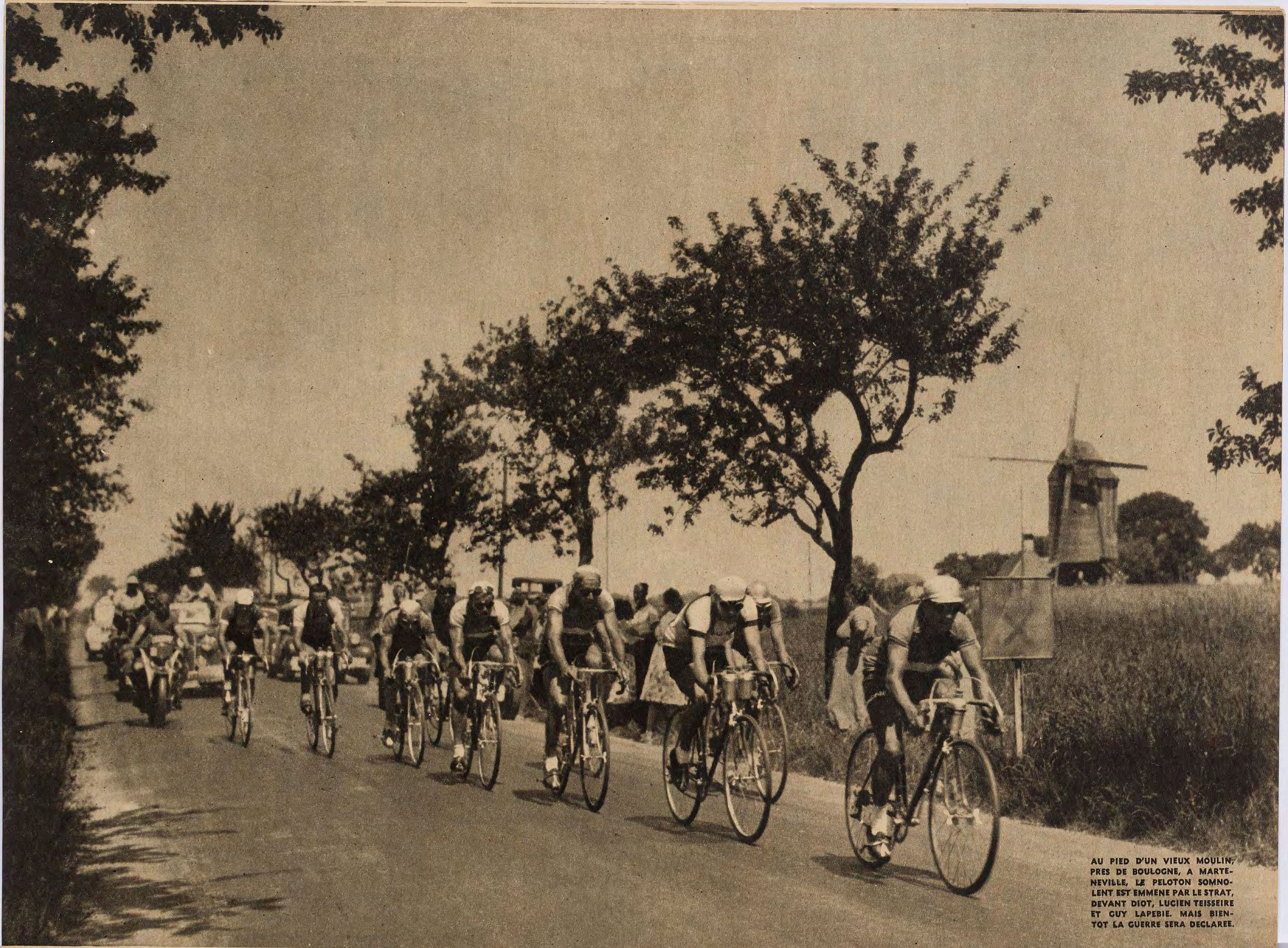
LE CLASSEMENT GENERAL APRES LA 3e ETAPE

1er **CALLENS,** 20 h. 2' 41'' ; 2. Lambrecht, à 1' 41'' ; 3. Marinelli, à 2' 58'' ; 4. Ockers, à 3' 48'' ; 5. Van Steenbergen, à 4' 14'' ; 6. Jomaux, à 4' 53'' ; 7. Dussault, à 5' 21'' ; 8. Teisseire, à 5' 21'' ; 9. Ricci, à 5'24'' ; 10. Kubler, à 5' 32''.



LE « TOUR » EST RENTRE EN FRANCE PAR BAISIEUX. LES « 3 » : CALLENS, MARCELAK ET MATHIEU PASSENT LA FRONTIERE AVEC 8' D'AVANCE.

LA VICTOIRE EST PROCHE POUR LES TROIS EVADES DU 20e KILOMETRE. IL FAIT CHAUD. CALLENS (BELGE) SE RETOURNE ET DEMANDE A BOIRE A MARCELAK (FRANÇAIS) QUI PARTAGERA.

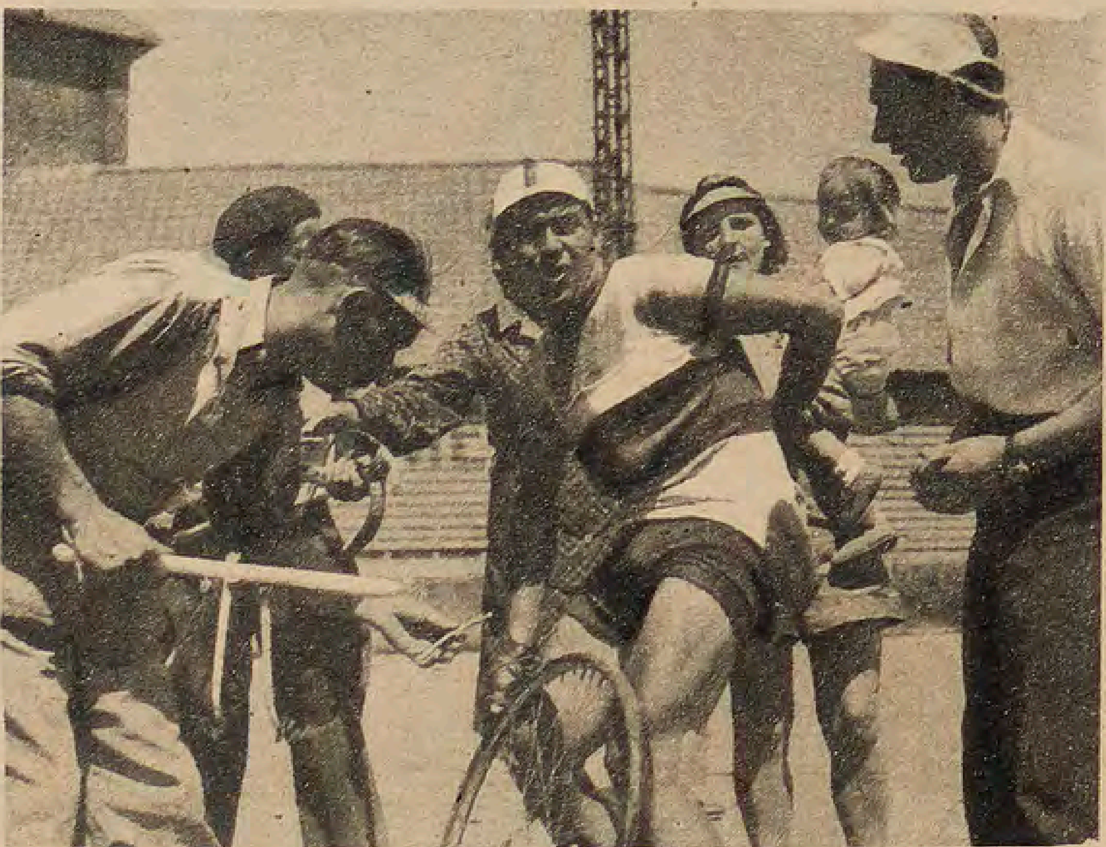


AU PIED D'UN VIEUX MOULIN, PRES DE BOULOGNE, A MARTE-NEVILLE, LE PELOTON SOMNOLENT EST EMMENE PAR LE STRAT, DEVANT DIOT, LUCIEN TEISSEIRE ET GUY LAPEBIE. MAIS BIENTOT LA GUERRE SERA DECLAREE.

LES « GEANTS » SE RAVITAILLENT DANS LES RUINES D'ABBEVILLE, MEURTRIE PAR LES BOMBARDEMENTS, MAIS DONT LA CATHEDRALE EST RESTEE DEBOUT. TEISSEIRE EST DEVANT IDEE



GUILLIER (A G.) EST TOMBE AVEC LAMBRICHS. IL ABANDONNERA.



LE BELGE IMPANIS A CREVE. DESOLE, IL RECLAME DE L'AIDE.

Teisseire a gagné à Rouen, mais Marinelli est devenu le nº 1

LE Tour 49 « use » un leader à chaque étape. Le pauvre belge Norbert Callens n'aura pas même eu la consolation de porter durant 182 kilomètres le maillot jaune, puisque ses soigneurs avaient omis d'aller en chercher un au magasin ambulant de la caravane !... En effet, aussitôt sacré, Callens a été dépossédé de son bien.

La quatrième étape a consacré la révélation du début de l'épreuve : Marinelli, qui a réussi à se hisser à la première place du classement général, grâce à son audace et sa puissance.

Marinelli, nouveau Nº 1 du « Tour », a été excessivement brillant de Boulogne à Rouen. Il fut de toutes les échappées, il s'avéra excellent tacticien et sut imposer sa forme au moment décisif.

Dès le départ, des hommes comme Apo Lazaridès, Guy Lapébie, Chapatte, Le Strat, Mahé, Diot, Fachleitner, Teisseire, Lambrecht, ne négligèrent jamais une occasion d'attaquer, mais Marinelli était là, lui aussi.

A 90 kilomètres de l'arrivée, ils étaient encore presque tous ensemble, mais Marinelli, profitant d'une crevaison de Lambrecht, s'échappa en compagnie de Teisseire et de Diot. Il fut battu au sprint par le Cagnois.

L'équipe « tricolore » a brillé, au cours de cette 4e étape ; son réveil était certain, mais une ombre l'a empêché d'être total : l'incompréhension de Georges Cuvelier à l'égard de Chapatte qui aurait été certainement l'une des vedettes du jour si on lui avait laissé la bride sur le cou...

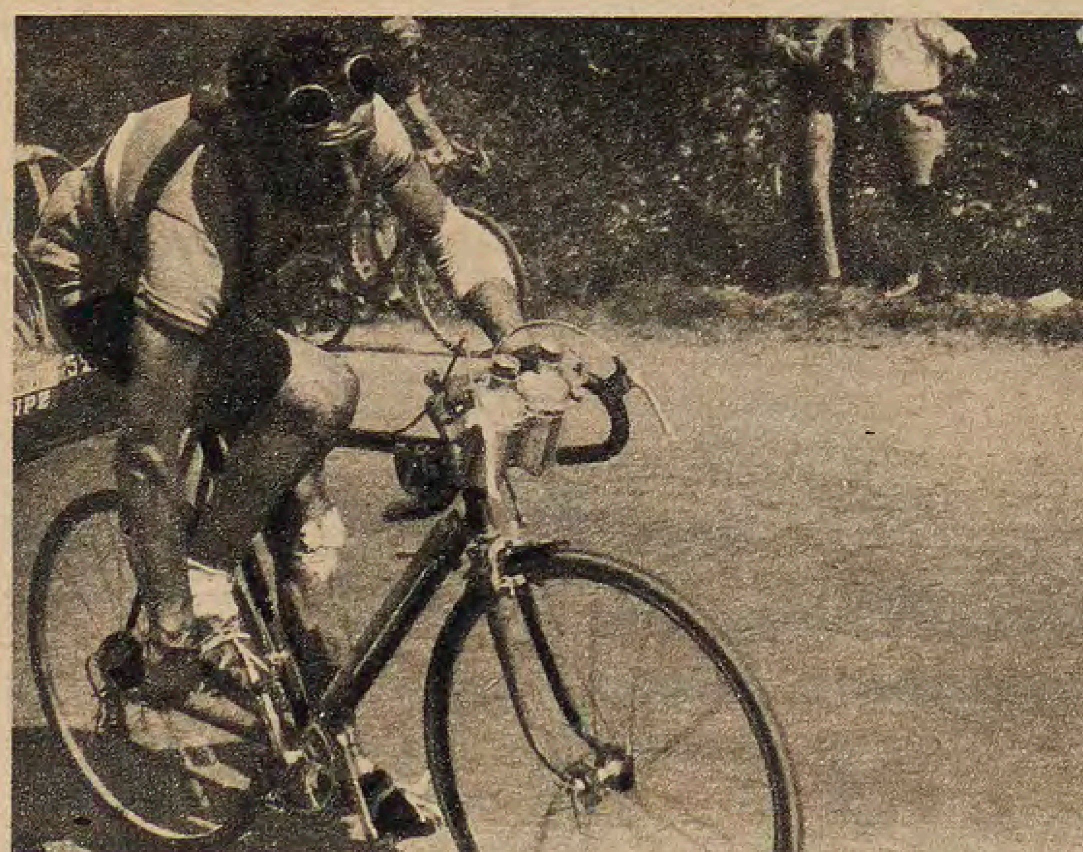
LE CLASSEMENT DE LA 4e ETAPE

(Boulogne-Rouen 185 km.)

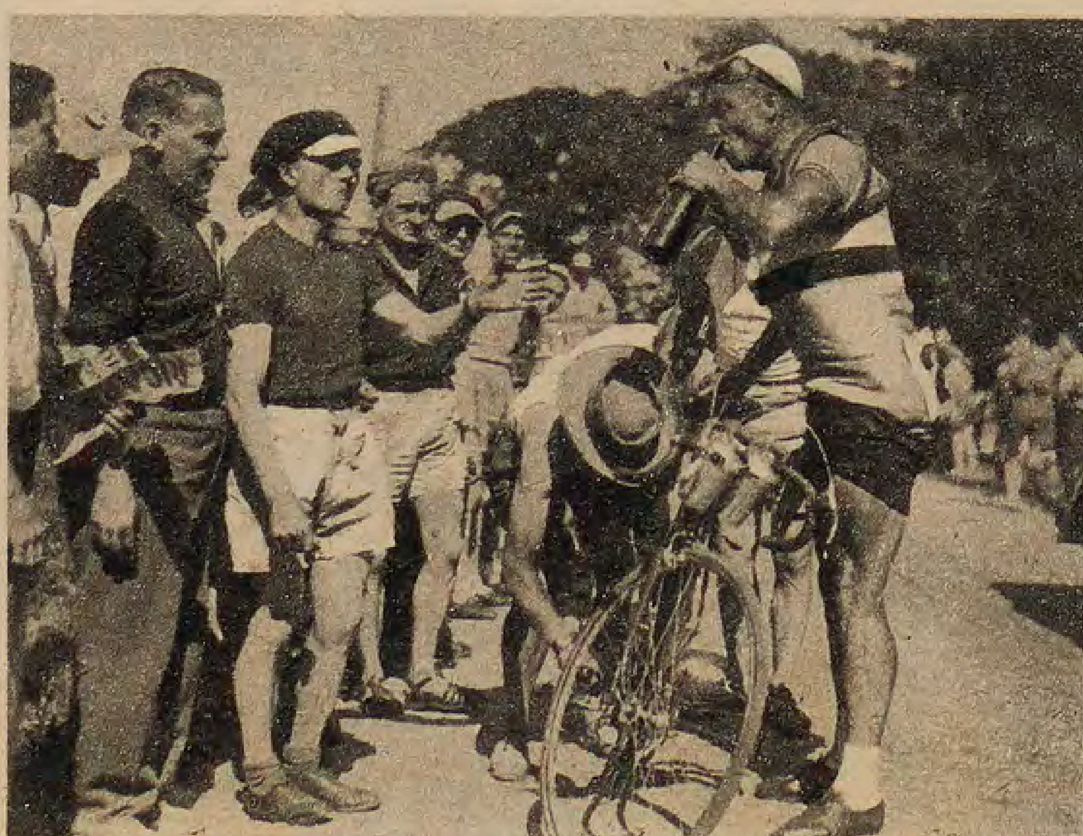
1er **TEISSEIRE,** les 185 km. en 5 h. 10' 4'', sur bic. Métropole, pneu Dunlop (moyenne, 35 km. 798), (temps avec bonification, 5 h. 9' 4'') ; 2. Marinelli, m. t. (temps avec bonification, 5 h. 9' 34'') ; 3. Diot, 5 h. 11' 46'', etc.

LE CLASSEMENT GENERAL APRES LA 4e ETAPE

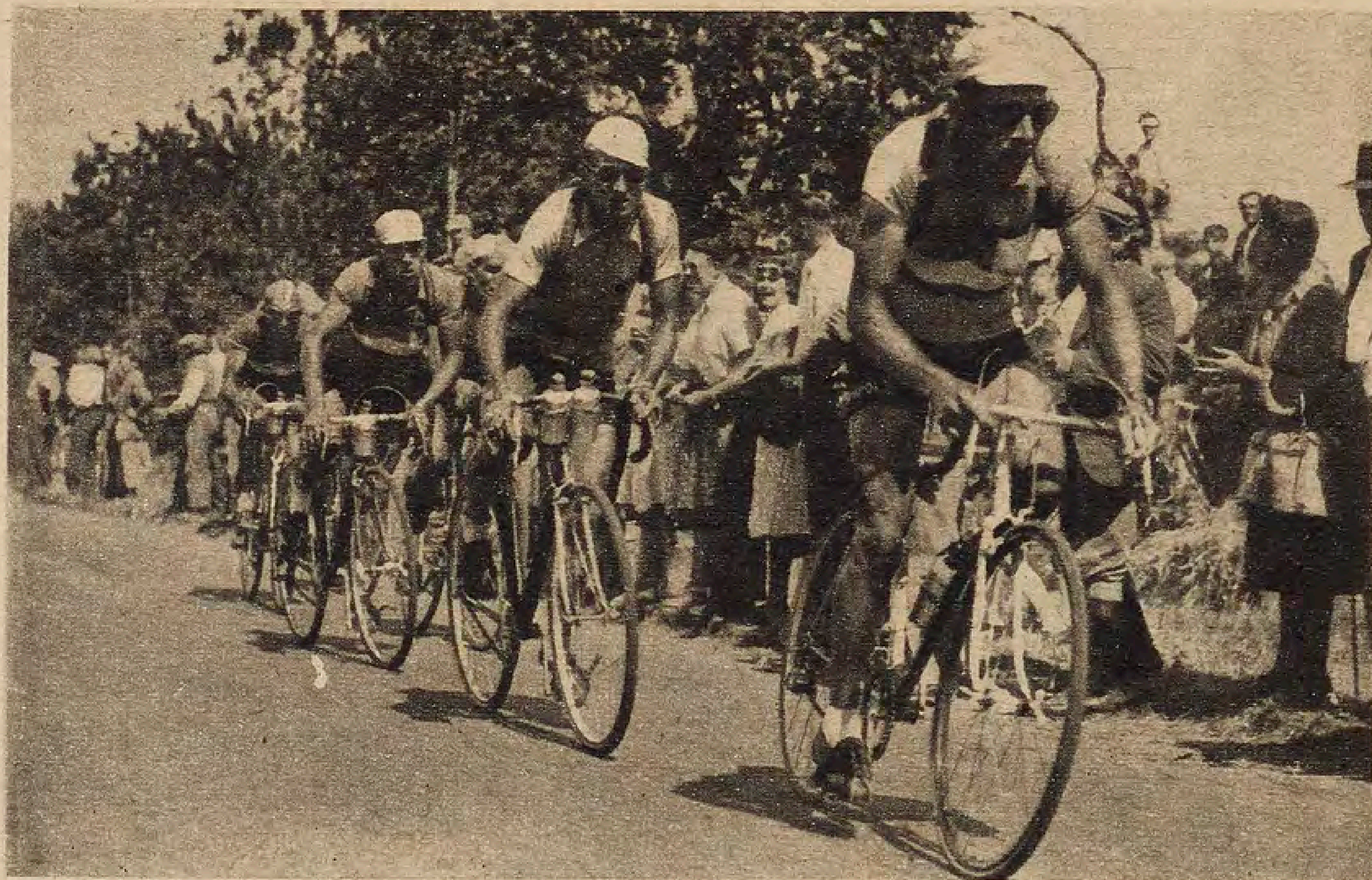
1er **MARINELLI** en 25 h. 15' 13'' ; 2. Teisseire à 1' 53'' ; 3. Ricci à 6' 42'' ; 4. Lambrecht à 8' 50'' ; 5. Diot à 8' 57'' ; 6. Idée à 9' 28'', etc.



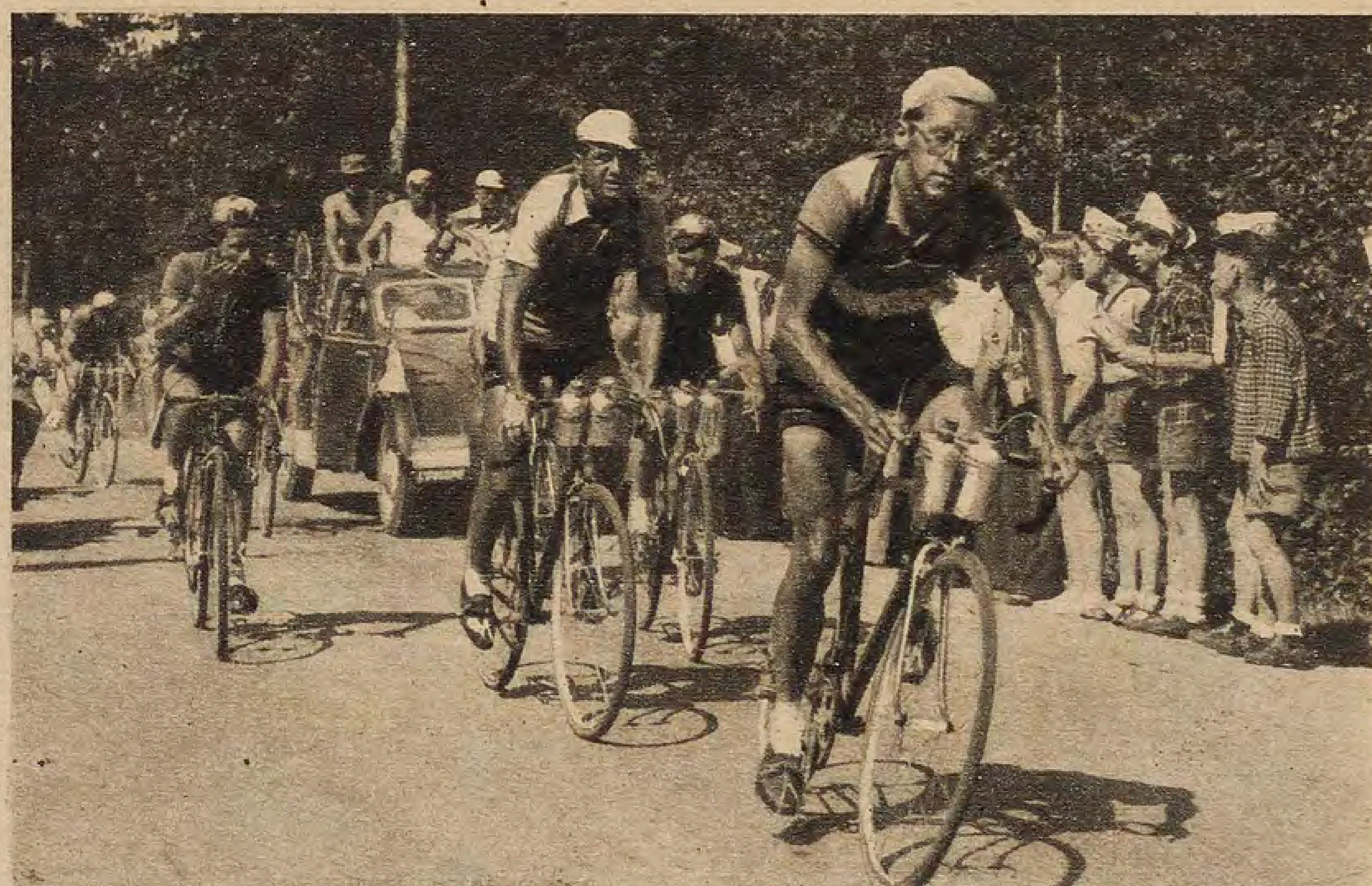
COUVERT DE PANSEMENTS, DUREMENT TOUCHE, BOBET SOUFFRE..



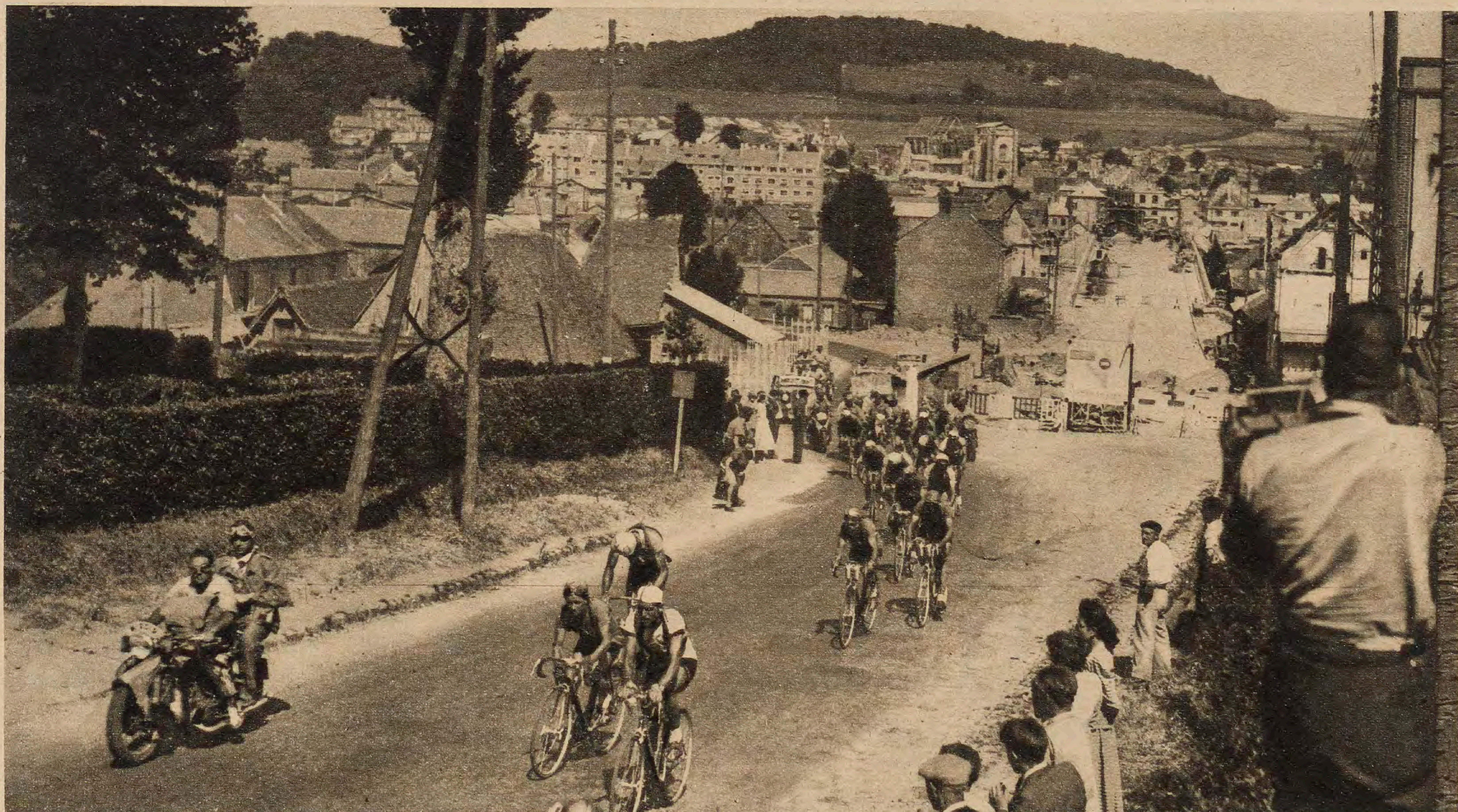
DANGUILLAUME A DEPANNE TEISSEIRE. IL ATTEND EN BUVANT.



TEISSEIRE S'EST ECHAPPE, EMMENANT AUSENDA, DIOT, LAMBRECHT ET RICCI. C'EST SERIEUX.



CHAPATTE (EN TETE), MAGNI, IDEE ET MARINELLI SE SONT LANCES A LEUR POURSUITE.



A NEUFCHATEL, LA « SOUDURE » ETAIT FAITE. LES DEUX GROUPES D'ECHAPPES ONT FUSIONNE. DIX-NEUF ROUTIERS SONT EN TETE. LAMBRECHT ET MARINELLI MENENT A TOUTE ALLURE.



PENDANT LONGTEMPS, LE PELOTON A ROULE SANS FORCER. BOBET ET COPPI PLAISANTENT.



TEISSEIRE (QUI GAGNERA) FONCE AVEC DIOT ET MARINELLI. L'ARRIVEE EST PROCHE.

Lanterne rouge

et

Maillot jaune

LE ROMAN DU TOUR

par

Max FAVALELLI

Editions "But et Club", 124, rue Réaumur — PARIS

AVANT-PROPOS

CENT VINGT personnages. Un décor de 4.813 kilomètres. Une action qui ne faiblit pas un seul instant et va du bouffon au tragique, en passant par le pittoresque [illegible] pathétique. Mille rebondissements à chaque page que l'on tourne. Des larmes, des cris, du sang, la joie se mêlant à la souffrance. Voici, en vingt et un chapitres, le roman que vingt millions de lecteurs — c'est le best-seller de l'année ! — dévorent avec avidité.

Cela commence selon les règles les plus classiques. Un avant-propos où l'on présente les héros de cette aventure aux multiples épisodes. Sur la place du Palais-Royal, face au Louvre — dans le cadre même où vécurent et ferraillèrent les Trois Mousquetaires — parmi le chatoiement des oriflammes, une gravure en couleurs, une immense image d'Epinal, que les auteurs ont placée en tête de leur volume, une estampe liminaire avec portraits des acteurs.

Durant trois semaines, un metteur en scène de génie va secouer ce gigantesque kaléidoscope. Et, de ce tourbillon où se mélangent toutes les nuances du prisme, sortira enfin le maillot jaune, la tunique d'or dont se parera, pour l'épisode, le chevalier vainqueur.

CHAPITRE PREMIER

A Reims, on ne sacre qu'un dauphin

A LIVRY-GARGAN, du haut d'un talus, un homme taciturne coiffé d'un béret de joueur de galoubet, préside au départ. C'est Antonin Magne qui vient réchauffer sa nostalgie du passé au bord de la route où, en travailleur obstiné et un rien avaricieux, il glana tant de succès.

Le macadam est lisse comme un ruban de soie. Le peloton file aussi compact qu'un essaim. Un bourdon s'en détache et son vol le fait zigzaguer sur la chaussée. Honneur à Fachleitner ! Il aura droit le premier à la mention au communiqué. Courte fugue. Au pied de la côte de Hautvillers, qui s'enorgueillit d'être le berceau du champagne, il est rejoint par un paquet de dix coureurs. Et, d'un coup de reins, c'est Jean-Marie Goasmat qui se détache, son nez de chien de chasse au ras du guidon. Pour Jean-Marie passe encore de monter. Mais descendre est une autre histoire. Dès que le sol s'incline, une peur obscure se saisit de lui. Vivre dangereusement, n'est pas la maxime favorite du Breton. A chaque virage, il freine. A Ville-en-Selve, lièvre timide qui cède à la meute, il est absorbé. Et l'on voit un maillot azur et jaune s'enfuir à travers la forêt. On relève son numéro. 102. Son nom : Dussault. Les techniciens hochent la tête. Il ne tiendra pas.

Il tient. Derrière lui les grands seigneurs s'observent, ménagent leurs forces. Une pensée obsède les coureurs. Que fait Coppi ? Que fait Bartali ? Ce qu'ils font. C'est bien simple, ils ont revêtu un manteau couleur muraille et jouent les hommes invisibles.

Et Reims accueille Dussault en triomphateur. Cependant personne n'a le sentiment que, dans la ville où l'on consacrait les rois, ce jeune souverain gardera très longtemps sa couronne. Ses coéquipiers ont beau déclarer : « Nous lutterons jusqu'à notre dernier souffle pour protéger le bien de Marcel », le doute habite les esprits. Il est séduisant ce petit Dussault. Plein de qualités, mais il a des pudeurs de Fanfan-la-Tulipe. « J'embrasse bien fort ma maman », dit-il au micro. C'est un tendre. Ce n'est pas un roi que l'on a sacré, mais un gentil dauphin dont le royaume ne tardera pas à tomber en quenouille.

Cependant, le Temps, inexorable, a déjà promené sa faulx. Deux coureurs sont invités par les commisaires à rendre leur tablier : Willy Kemp, champion du Luxembourg, et Bernardo Capo. Venir de Majorque pour être stoppé à Reims, le coup est dur.

CHAPITRE II

La Belgique aux Belges !

LA vertu tonifiante de l'air du pays n'est pas une légende. Dès qu'ils eurent humé le vent de la vallée de la Meuse, les « flahutes » ont senti des ailes leur pousser aux talons. Et l'escadron bleu se lance pour une chevauchée fantastique.

C'est d'abord un aiglon qui quitte son nid. Demulder attaque, flanqué de l'Italien Ausenda. Un cadet lui aussi. Ces jeunes gens ont trop d'appétit. Péché de jeunesse ! A la frontière il ont une indigestion de kilomètres. « Qu'avez-vous à déclarer ? » leur demandent les douaniers. « Rien, répondent-ils. Sinon un excès d'audace. »

Et, soudain, la route verdoie. L'Ile-de-France passe à l'offensive. Marinelli, Caput, Brulé. Le sourire de Mithouard s'élargit et il imagine déjà sa jeep transformée en char de César.

Caput et Brulé se partageront-ils les lauriers ? Pas du tout. Il fallait des coureurs et nous n'avons que des calculateurs. Nos deux rusés compères ont fait, avant le départ, une addition, celle des primes qui sont octroyées en Belgique. Ils ont consulté le cours du change, ont pris en bandoulière un sac d'encaisseur et exécutent un « hold-up » à rendre jaloux le gang des tractions avant.

Cette fructueuse opération menée à bien, nos lascars rentrent dans le rang et abandonnent le commandement à Jomaux qui s'enfuit, porté par les acclamations de la foule dont il est l'enfant chéri. Un seul adversaire navigue dans son sillage : Marinelli. Minuscule, perché sur sa selle ainsi qu'un pois chiche, il ressemble à ces poissons-miniature qui se collent aux flancs des requins.

— Vas-y, Léon !

Il y va Léon. Mais pas assez cependant pour éviter qu'un redoutable trio ne le rejoigne : Teisseire, Ockers et Lambrecht. Cette fois, la Belgique bouge !

Epuisé, Jomaux, après la côte d'Overisch, craque d'un seul coup. Plus que quatre. Non. Plus que trois. Teisseire crève. Il répare et fonce à corps perdu. A deux cents mètres devant lui, il aperçoit les trois fuyards. Plus vite. Cent mètres. Encore plus vite. Cinquante mètres. La proie est là, presque au bout des doigts. Rageur, il appuie de toutes ses forces. Rien à faire. Le trou grandit. La faim lui tenaille les entrailles. Jamais il ne rejoindra.

En tête ils ne sont plus que trois ? Non, plus que deux. Ockers a faibli, lui aussi. Les faubourgs de Bruxelles ne sont plus qu'une seule bouche qui hurle le nom de Lambrecht. Sur la cendrée du stade du Heysel, le Belge règle le Français. Le géant terrasse le pygmée.

Une fanfare joue *La Brabançonne*.

— En breton ! murmure André Leducq qui a le sens de l'humour et de l'opportunité.

Mais où sont les Maitres, ceux que tout le monde redoute ? Camouflés dans le peloton ainsi que deux vers à soie au creux d'un cocon. L'air commence à être connu.

Sur la pelouse, un coureur est seul, mélancolique. La gloire est une denrée éphémère. Dussault assiste au cérémonial de la victoire. Lambrecht revêt le maillot jaune.

Et les augures de s'écrier gravement, avec un ensemble touchant :

— Cette fois le maillot est bien accroché ! Lambrecht le conservera jusqu'aux Pyrénées !

CHAPITRE III

Ave César !

PATATRAS ! Une journée ne s'est pas écoulée que ces prédictions autorisées reçoivent un démenti éclatant.

Ce n'est plus un roman que nous lisons, mais bien un feuilleton.

Quelque chose comme *Le Maillot jaune qui tue*. Comparable à la tunique de Nessus, le « paletot » si convoité brûle les épaules de qui le porte.

« 211 kilomètres jusqu'à Boulogne ! Nous avons le temps de muser un brin », pensent les vedettes qui ne songent qu'à économiser leur capital et à se présenter devant MM. les juges de paix avec un dossier aussi léger que possible.

Trois hommes ne partagent pas cette opinion et sont partisans des options solides. Le temps de se mettre en jambes et deux Belges (naturellement ! car ces éternels attentistes deviennent magiquement des audacieux) faussent compagnie aux flâneurs. Mathieu et Callens. Ils entraînent avec eux Marcelack qui tient à briller dans son fief. Ainsi le « train » wallon porte-t-il à son bord la fortune de César.

Trois minutes, quatre minutes, huit minutes. Ceux qui doutaient de la réussite de l'entreprise commencent à hocher de la tête. Après tout, qui sait ?

C'est tout su. Nous ne nous apercevons du changement de pays que lorsque la foule, au lieu de crier : « Vive Florent ! », clame des « Vive César ! » à rendre sourcilleux les purs démocrates.

Neuf minutes. Baste ! Mais que deviennent donc les étoiles ? Vous l'avez déjà deviné. Ils se sont réfugiés au sein de la voie lactée. Et l'inévitable se produit. A Boulogne, sur un plateau battu par la brise marine, au sommet d'un paysage de catastrophe, Callens fait coup double : l'étape et le maillot jaune. Trois leaders en trois jours. Question d'habitude. Et trois Belges en tête du classement général. Excusez du peu. Le cigare de Karl Stayert devient insolent.

Joie chez les uns. Détresse chez les autres. Cette étape, d'apparence facile, se révèle meurtrière. Bobet et Tassin avaient la cuisse serrée dans une résille de sang caillé. Muller a fait une chute. Et voici qu'au bout de la ligne droite paraît un homme qui titube sur son vélo. Chaque coup de pédale lui arrache une plainte. Les yeux vides, la mâchoire crispée, il halète. Jamais il ne pourra franchir les derniers mètres. Ses jambes semblent gainées de plomb. Un ultime

effort et Thiétard coupe la ligne, puis s'effondre ainsi qu'un pantin désarticulé, avec un « Ahan ! » de bûcheron qui abat son dernier arbre.

Une ambulance l'emporte. Une épaule démise, le fémur brisé. Le brave Père Louis a terminé sa course sur un lit d'hôpital.

— Nous changeons de leader, déclare M. Paul Vandevelde. Qu'importe ! Callens gardera le maillot jaune !

CHAPITRE IV

Un petit qui n'a pas peur des gros

EH bien ! non. Callens n'aura pas cette chance. Il ne le revêtira même pas une seule minute. Déjà la veille, il avait dû, pour parader sur la ligne d'arrivée, emprunter à une spectatrice un sweater de couleur canari. Mais il est dit que le Belge sera à jamais privé de l'honneur suprême. Son soigneur n'a oublié qu'une seule chose : aller chercher un maillot jaune au camion-magasin.

Sur sa barque de plâtre blanc, Notre-Dame de Boulogne qui navigue sur une mer de satin bleu pâle, domine le contrôle de départ.

Foule bien propre, bien nette, familles assemblées devant le seuil de leur maison ou assises en rond à l'entrée de leur jardin, parfum de croissants chauds, d'apéritifs anisés et de désœuvrement. C'est aujourd'hui dimanche.

Les coureurs observeront-ils la trêve du Seigneur et ce chapitre sera-t-il celui qui permet, dans un roman, de sacrifier à l'art descriptif ? Il n'en est rien. Georges Cuvelier, qui évoque avec son nez pointu, ses petits yeux en grains de café, son crâne chauve où volettent quelques copeaux, sa démarche sautillante et ses airs légèrement gourmés, les oncles de province qui abondent dans les vaudevilles de Labiche, Cuvelier affiche ce matin un sourire en accent circonflexe qui indique aux initiés que ses troupes ont dû recevoir l'ordre d'attaquer.

Depuis la veille, en effet, les tricolores rayonnent d'une allégresse qui réchauffe le cœur de leurs partisans. Aussi n'est-on point étonné

de voir Chapatte et Danguillaume passer à l'offensive. Ce sont les deux boute-en-train de l'équipe. Ils forment un tandem inséparable. Ils sont Passepoil et Cocardasse dans ce récit. Lorsque Camille a des insomnies, il n'est pas rare qu'il réveille Chapatte et lui dise :

— Robert, fais-moi rigoler.

Et Chapatte, qui a la verve gouailleuse des Parigots, y va de sa petite histoire. Son secret espoir est de provoquer chez Camille une telle crise d'hilarité que celui-ci soit contraint de mettre pied à terre dans une modeste montée.

Aujourd'hui, rien de tel. Nos deux gaillards filent comme le vent.

Pourtant ce ne sera pas l'escadron tricolore qui effectuera la charge finale. A Blanzy-sur-Bresle, seize coureurs se groupent, foncent ensemble. Après de multiples péripéties, qui font s'effilocher peu à peu ce peloton de laines bariolées, Lucien Teisseire parvient bien à déposer dans le corbeillon de Cuvelier la place de premier que celui-ci désirait. Mais les rayons de la gloire sont braqués sur un autre concurrent.

Dans tout bon roman d'aventures, l'auteur ne manque jamais de glisser un personnage chargé d'émouvoir le lecteur et de faire vibrer en lui la corde sensible. Ce personnage, c'est le jeune orphelin, chétif, à la mine souffreteuse. L'oisillon tombé du nid. Et ce gringalet doit, pour exciter les passions et faire jaillir au bord des paupières la douce rosée des larmes, affronter sans vergogne les puissants et les terrasser. Le bon public n'a jamais souhaité qu'une chose : c'est que le Petit Poucet dévore l'ogre.

Ce héros merveilleux, le voici qui surgit miraculeusement dans le Tour et entre d'un coup dans la légende. C'est Marinelli. Un pygmée. Un torse pas plus épais qu'un stylomine. Des jambes pas plus grosses qu'un haricot vert. Et une tête comme le poing.

Au départ de Paris, André Brûlé lui avait dit, avec une moue moqueuse :

— Dis donc, môme, tu as oublié ton brassard de première communion.

Le môme a pris sa revanche. Un sourire plisse son visage de pomme ridée. A Rouen, il enfile le maillot jaune.

SUITE PAGE 28.



"FERDI" KUBLER LE NOUVEAU FOU PÉDALANT

Vainqueur de la cinquième étape et troisième du classement général à Saint-Malo, le Suisse « Ferdi » Kubler a fait sensation. Rouleur infatigable, vite à l'arrivée, bon grimpeur, Kubler est vraiment un coureur complet. Il fut l'un des hommes de base de l'échappée décisive et dans les derniers kilomètres, menant plus souvent qu'à son tour, le champion de Suisse fit grosse impression par sa puissance. Au sprint, sa pointe de vitesse s'avéra irrésistible. Mais Kubler n'est pas seulement un grand routier, c'est aussi un joyeux drille et un gai luron. Il sait imiter à la perfection le hennissement du cheval et autres cris d'animaux ; il lance des plaisanteries tout en roulant, gesticule, s'esclaffe... On l'a appelé « le nouveau fou pédalant », surnom qu'il a ravi au Hollandais Schulte...

Le "drame COPPI" a servi les plans de MARINELLI...

L'AUDACE du nouveau maillot jaune Marinelli, a forcé, enfin, les «cracks» italiens Bartali et Coppi à sortir de leur réserve au cours de la cinquième étape, Rouen-Saint-Malo. Mais cette cinquième étape, longue de 293 kilomètres, a été marquée par une tragédie : la chute de Fausto Coppi, qui faillit perdre définitivement le Tour de France, puisqu'il parla à un moment d'abandonner !

Le drame se produisit vers le 130e kilomètre. Coppi (qui était magnifique d'aisance), Marinelli, Kubler, Brambilla, Tacca, Dussault, B. Gauthier, Dupont et Camellini, échappés depuis le Grand-Quevilly et qui comptaient presque neuf minutes d'avance, roulaient à une allure moyenne.

Se tenant par l'épaule, ayant lâché leur guidon, Coppi et Marinelli plaisantaient, tout en pédalant, quand une spectatrice maladroite tendit à Marinelli une carafe d'une façon si malhabile, que les deux champions s'accrochèrent et tombèrent lourdement !

Ils se relevèrent sans mal, mais alors que Marinelli pouvait enfourcher son vélo et rejoindre ses camarades, Fausto Coppi, désolé, mais sans un cri de colère, regardait tristement sa machine inutilisable.

Le « campionissimo », un sourire amer au coin des lèvres, refusa le vélo de secours que ses soigneurs lui tendait ; il préféra attendre la voiture de Binda, et quand il repartit, le gros du peloton était à plus de six minutes !

Bartali et Ricci le « ramenèrent », mais, soudain, Coppi accusa une défaillance, morale et physique, désespéré par ce coup du sort et il dut laisser filer Bartali.

Pendant ce temps, Marinelli, qui savait Coppi attardé, fonçait derrière la locomotive « Kubler », entraîné par son coéquipier Tacca.

Et, aux pieds des remparts de Saint-Malo, Jacques Marinelli, qui terminait quatrième de l'étape (gagnée par Ferdi Kubler), portait son avance au classement général à 14' 58", sur le « cadetti » Magni, nouveau second !

Quant à Coppi, il se trouvait relégué à 36' 35" !

LE CLASSEMENT DE LA 5e ETAPE

(Rouen-Saint-Malo : 293 km.)

1er **KUBLER,** sur bicyclette Tebag, les 293 km. en 8 h. 27' 13". (Temps avec bonification : 8 h. 26' 13". Moyenne : 34 km. 659.) 2. B. Gauthier, m. t. (temps avec bonification: 8 h. 26' 43") ; 3. Tacca, m. t. ; 4. Marinelli ; 5. Dupont, m. t.

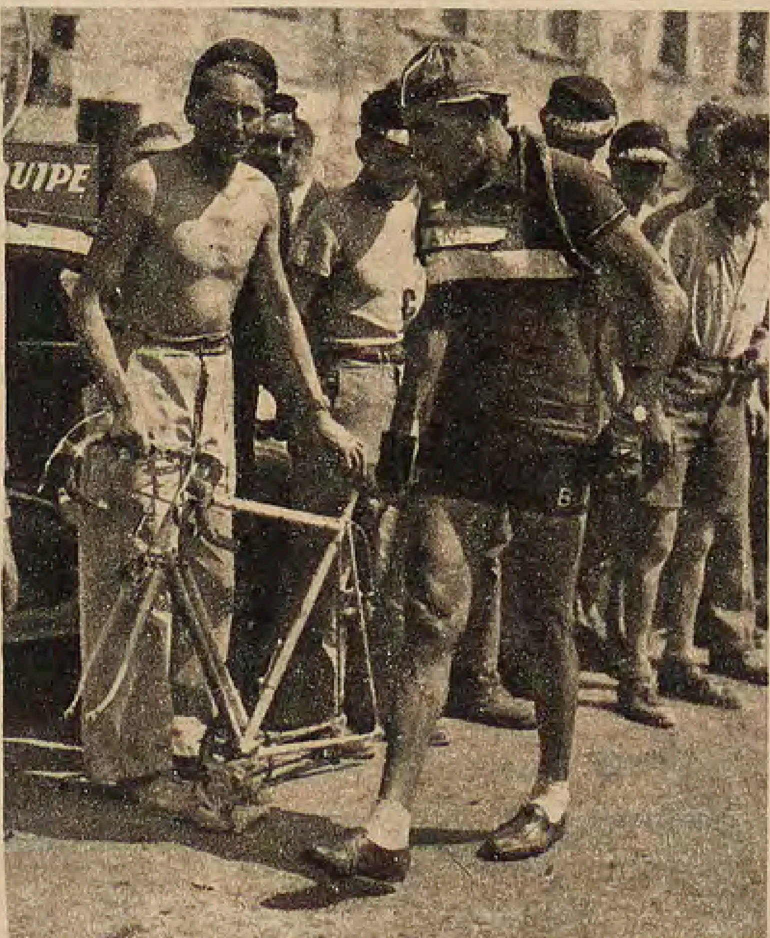
LE CLASSEMENT GENERAL APRES LA 5e ETAPE

1er **MARINELLI,** en 33 h. 42' 26" ; 2. Magni, à 14' 58" ; 3. Kubler, à 15' 2" ; 4. Dupont, à 16' 33" ; 5. Tacca, à 18' 40" ; 6. Diot, à 19' 33".

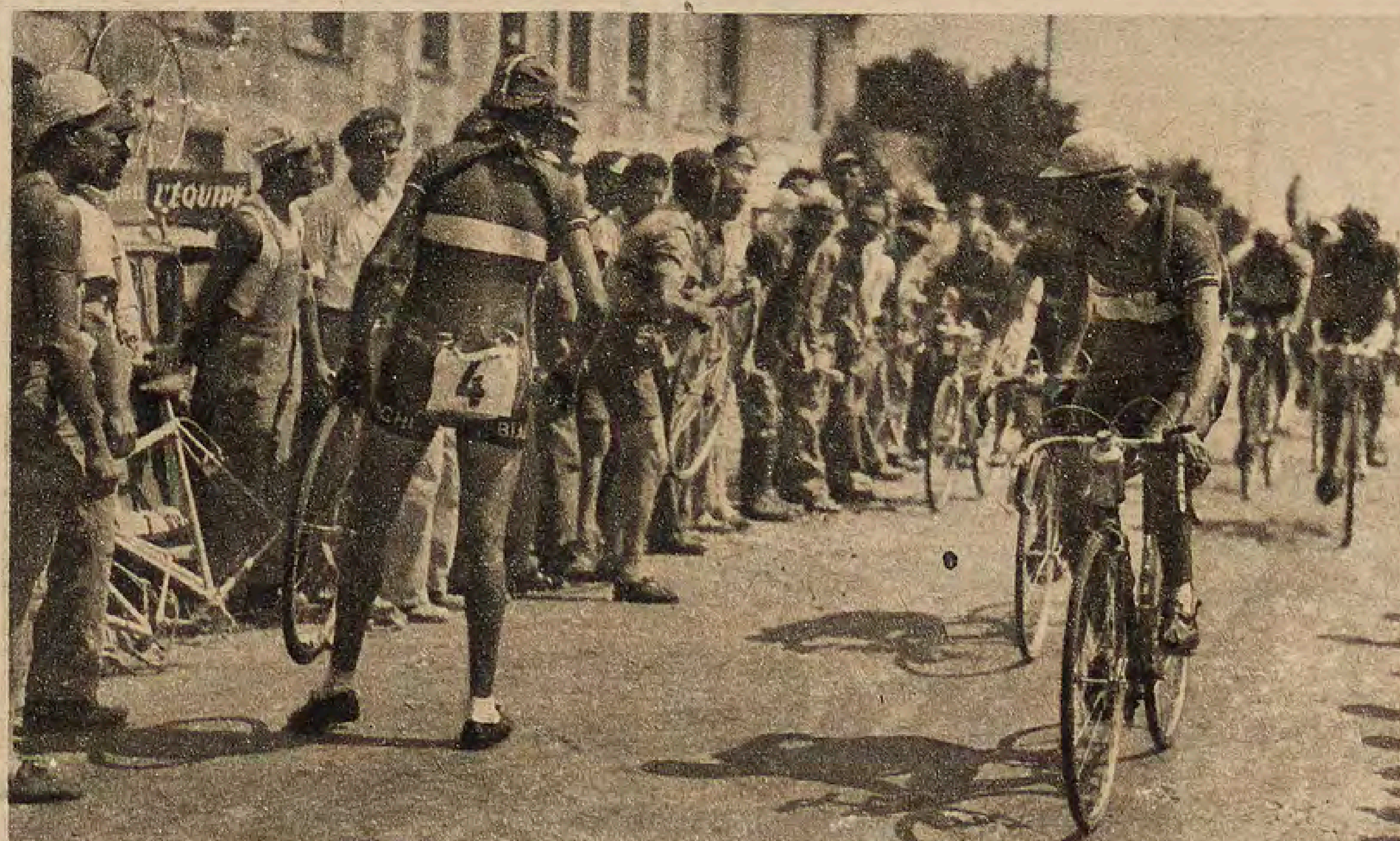
LE DRAME DE LA 5e ETAPE : COPPI (BAISSE, AU CENTRE) ET MARINELLI (A DROITE) SE SONT RELEVES ET ESSAIENT DE DEMELER LEURS VEL

COPPI

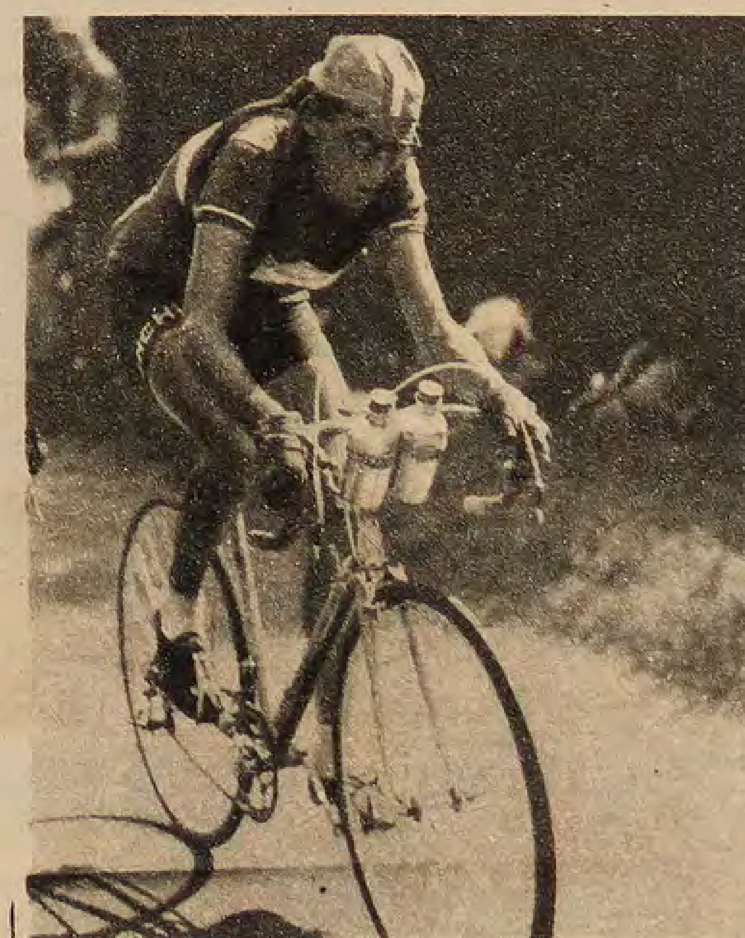
CINQ MILLIONS D'ITALIENS ONT É



COPPI REFUSE LE VELO DE SECOURS



BARTALI, QUI PASSE, LE REGARDE, IL ATTENDRA SON GRAND RIVAL UN PEU PLUS LOIN.

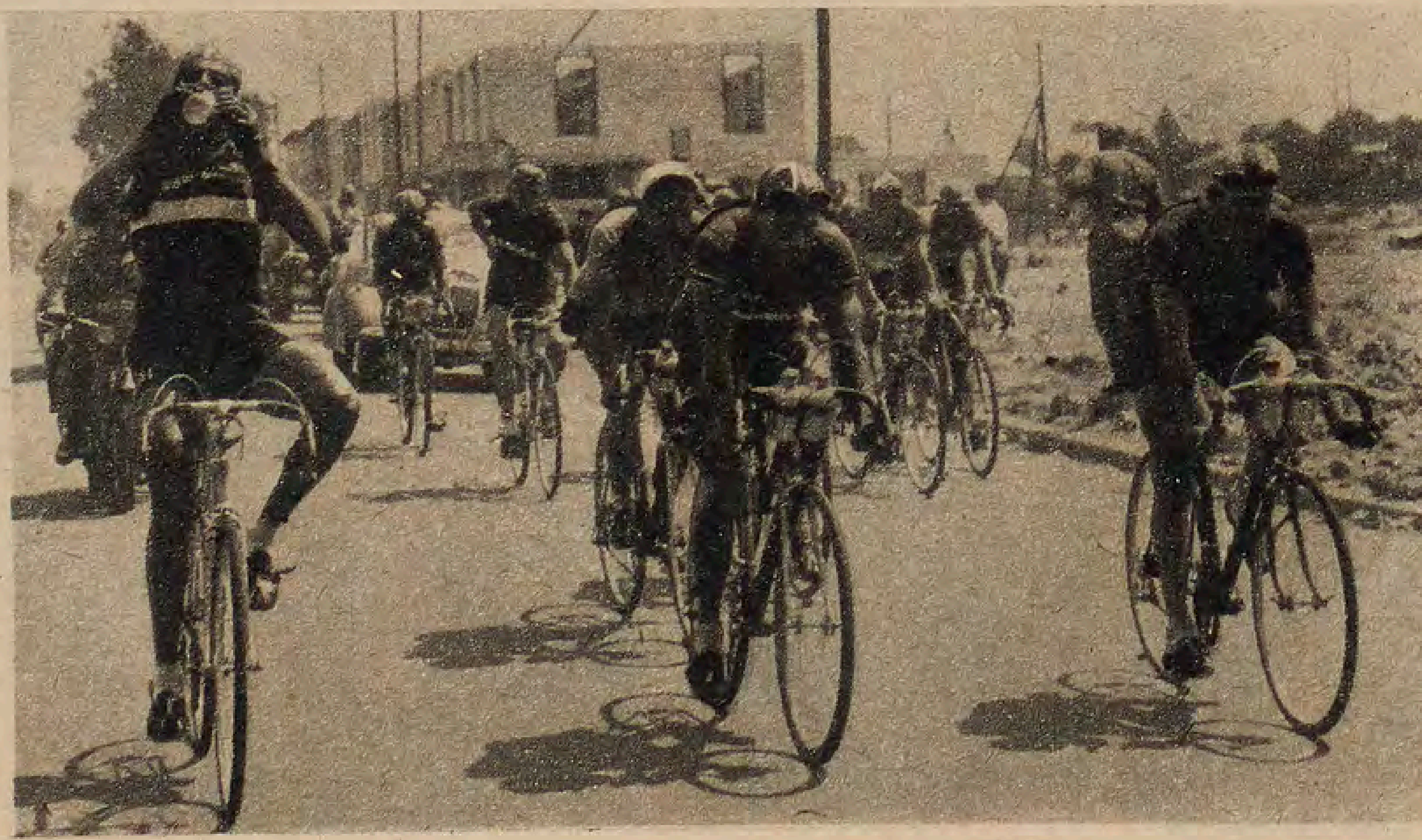


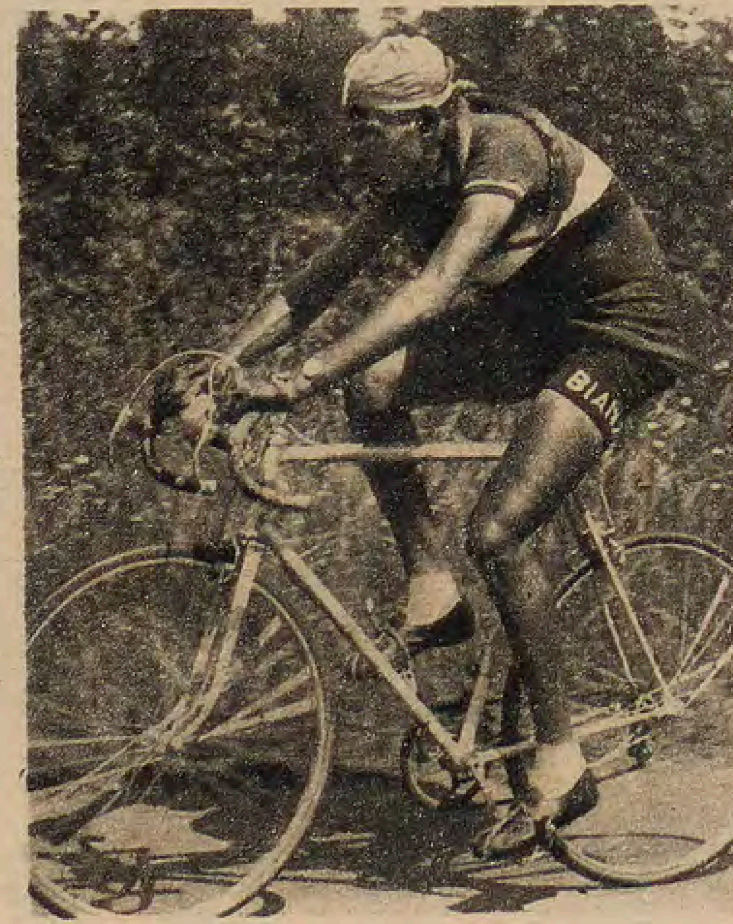
FAUSTO EST REPARTI SUR UN AUTRE VELO.

URS VEL COPPI NE REPARTIRA PAS IMMEDIATEMENT. IL VIENT (PEUT-ETRE) DE PERDRE LE TOUR ! CETTE PHOTO, REPRODUITE PAR TOUTE LA PRESSE TRANSALPINE, A DESESPERE 5 MILLIONS D'ITALIENS

NT ÉTÉ DÉSESPÉRÉS EN VOYANT CETTE PHOTO







LO.

COPPI, TRES FATIGUE, VIENT DE REJOINDRE LE « CAMPIONISSIMO » ROULE ESCORTE PAR RICCI (AU CENTRE), IL SE DESALTERE NOUVELLE DEFAILLANCE, IL VA ETRE LACHE.

De St-Malo aux Sables-d'Olonne, les "Géants de la route" ont connu (enfin) une étape de répit, gagnée par Deledda

CELA devait arriver... après les terribles batailles des jours précédents, les « géants de la route » ont connu leur première étape de répit.

La fatigue, la chaleur, les efforts qui se paient, ont été les raisons de cette « promenade » de 305 kilomètres qui les a conduits de Saint-Malo aux Sables-d'Olonne. Ils avaient besoin de cet « armistice », tout relatif d'ailleurs, car les Italiens Bartali, Coppi et Magni et le Suisse Kubler essayèrent bien d'attaquer. Mais s'ils montrèrent des velléités offensives, ils se mirent en action trop tard et le maillot jaune Marinelli, « la perruche » comme on l'a surnommé, un moment attardé, put rejoindre à 7 kilomètres des Sables-d'Olonne.

Le régional Deledda parvint à s'enfuir juste avant l'entrée du vélodrome et il remporta cette étape qui avait surtout été marquée par le magnifique courage du petit belge Ockers qui, victime d'une chute douloureuse, réussit à terminer second malgré une fracture de l'auriculaire. Le bras pendant le long du corps, le visage torturé, Ockers, qui voulait abandonner tellement il souffrait, termina brillamment grâce à son extraordinaire énergie.

Le calme avait succédé provisoirement à la tempête, juste à la veille d'une journée de repos désirée par tous comme l'est une eau fraîche après une longue marche sous la chaleur.

LE CLASSEMENT DE LA 6e ETAPE

(Saint-Malo-Les Sables-d'Olonne, 305 kilomètres.)

1er **DELEDDA,** les 305 km. en 8 h. 39' 7" (sur bic. Mervil), (moyenne : 35 km. 252), (temps avec bonification : 8 h. 38' 7"); 2e Ockers, en 8 h. 39' 20" (temps avec bonification : 8 h. 38' 50"); 3e Kubler, 8 h. 39' 32", 4e Bartali ; 5e Robic ; 6e Sciardis ; 7e Le Nizerhy ; 8e Van Steenbergen ; 9e Kint ; 10e Hendrickx ; 11e Ernzer, etc...

LE CLASSEMENT GENERAL APRES LA 6e ETAPE

1er **MARINELLI,** en 42 h. 21' 58" ; 2e Magni, à 14' 58" ; 3e Kubler, à 15' 2" ; 4e Dupont, à 16' 33" ; 5e Tacca, à 18' 40" ; 6e Ockers, à 19' 6" ; 7e Teisseire, à 20' 36" ; 8e Bartali, à 23' 22" ; 9e Cogan et Camellini, à 23' 42".



LE LEADER DES BELGES, OCKERS, QUI EST TOMBE, S'EST FRACTURE UN DOIGT. IL SOUFFRE.



LE MAILLOT JAUNE A PIED ! MARINELLI, QUI A CREVE, COURT VERS LA VOITURE DE SECOURS.



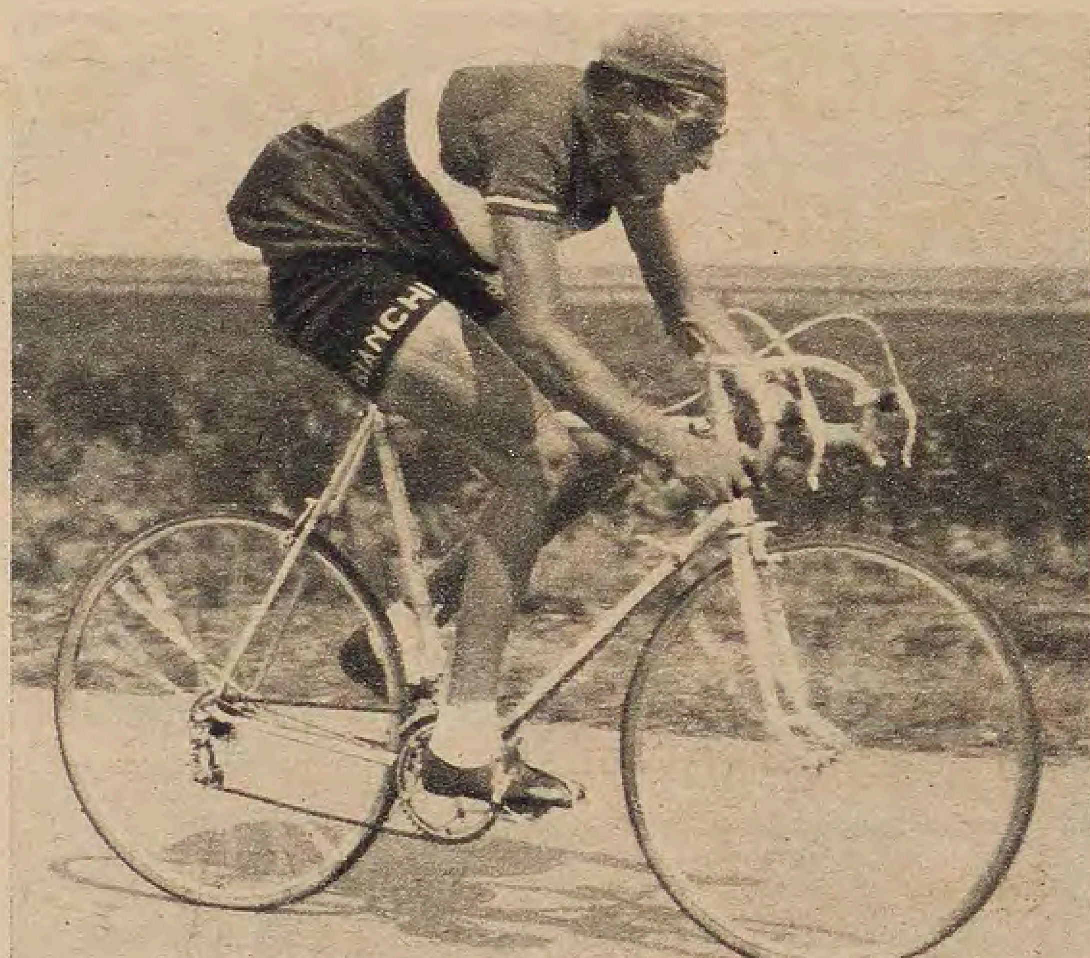
A SAINT-MEEN, BOBET SAUTE DE SON VELO POUR EMBRASSER SA FEMME ET SON BEBE



ALPHONSE DELEDDA REÇOIT LES BAISERS DU VAINQUEUR QUE LUI DONNENT DEUX SABLAISES.

88 hommes ont roulé en solitaire sur la nationale 149, qui relie Les Sables à La Rochelle où Coppi a retrouvé son panache!

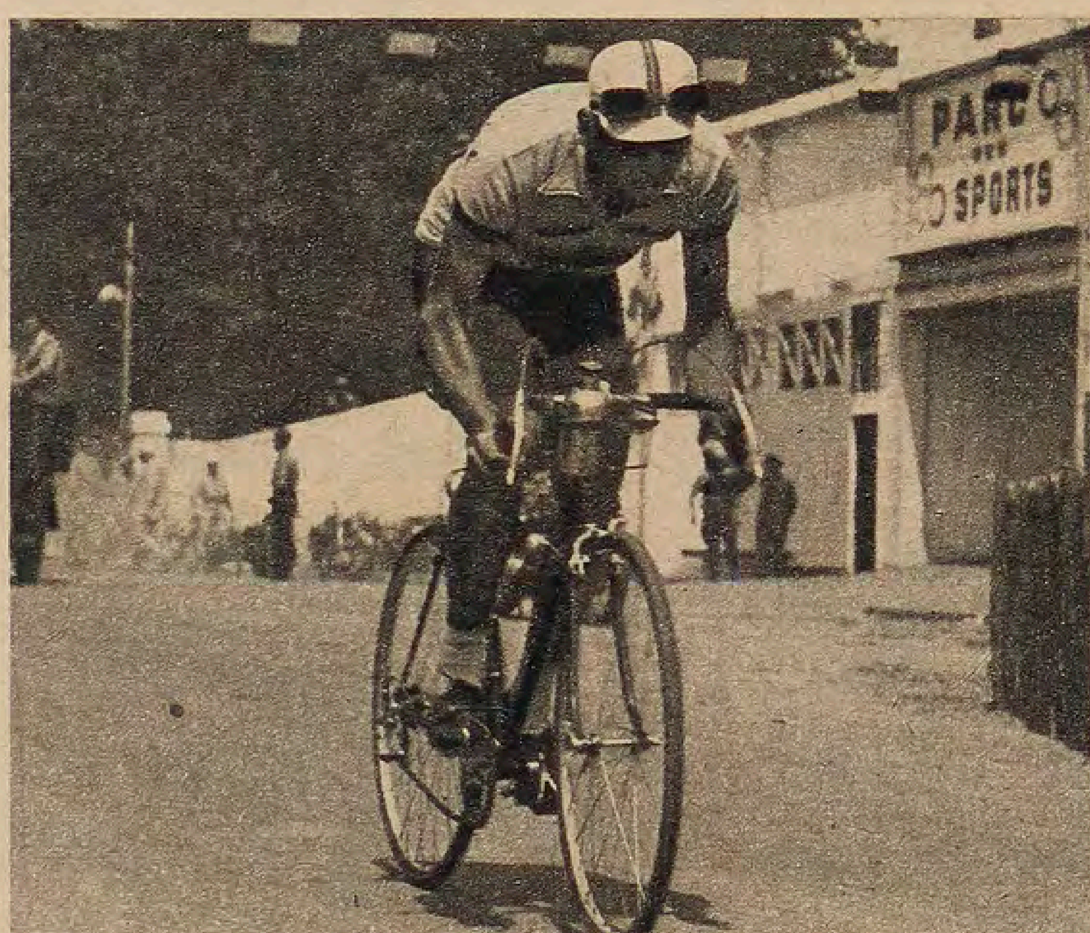
UNE ÉTAPE CONTRE LA MONTRE NE SE RACONTE PAS. SEULS, LES CHIFFRES PARLENT ET MIEUX QUE DES PHRASES, LE CLASSEMENT "PHOTOGRAPHIÉ" DIT CE QU'A ÉTÉ L'EFFORT VIOLENT DES COUREURS...



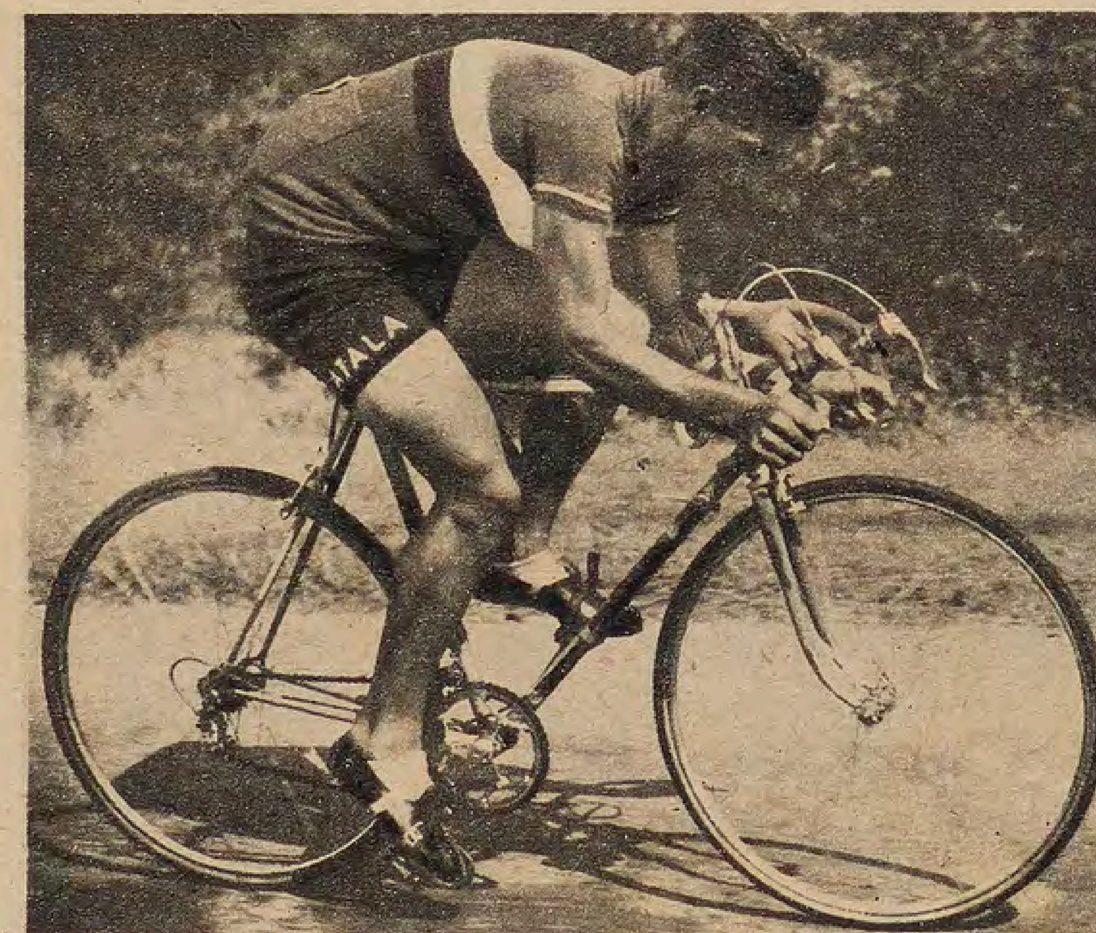
1er, FAUSTO COPPI, LES 92 KM. EN 2 H. 18' 10" (MOY. 39 KM. 951).



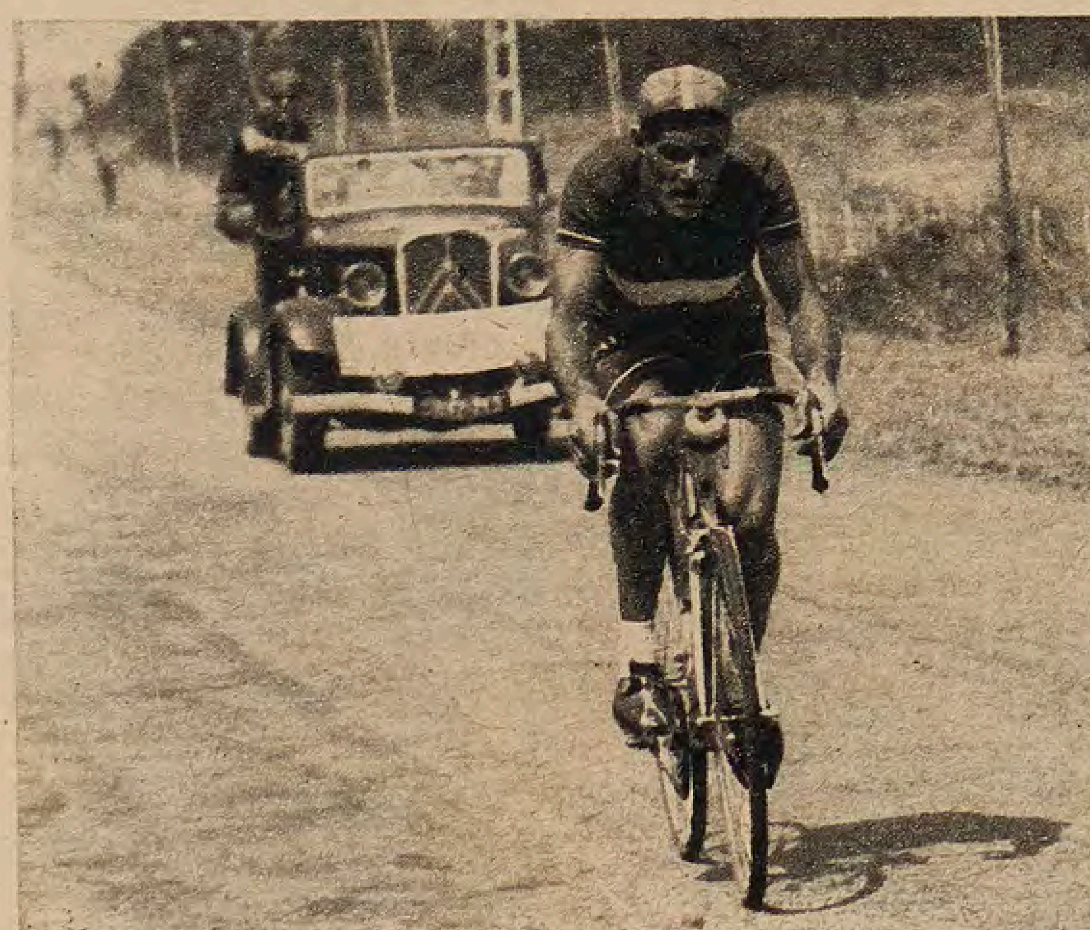
2e, FERDI KUBLER, LES 92 KM. EN 2 H. 19 M. 42 SECONDES.



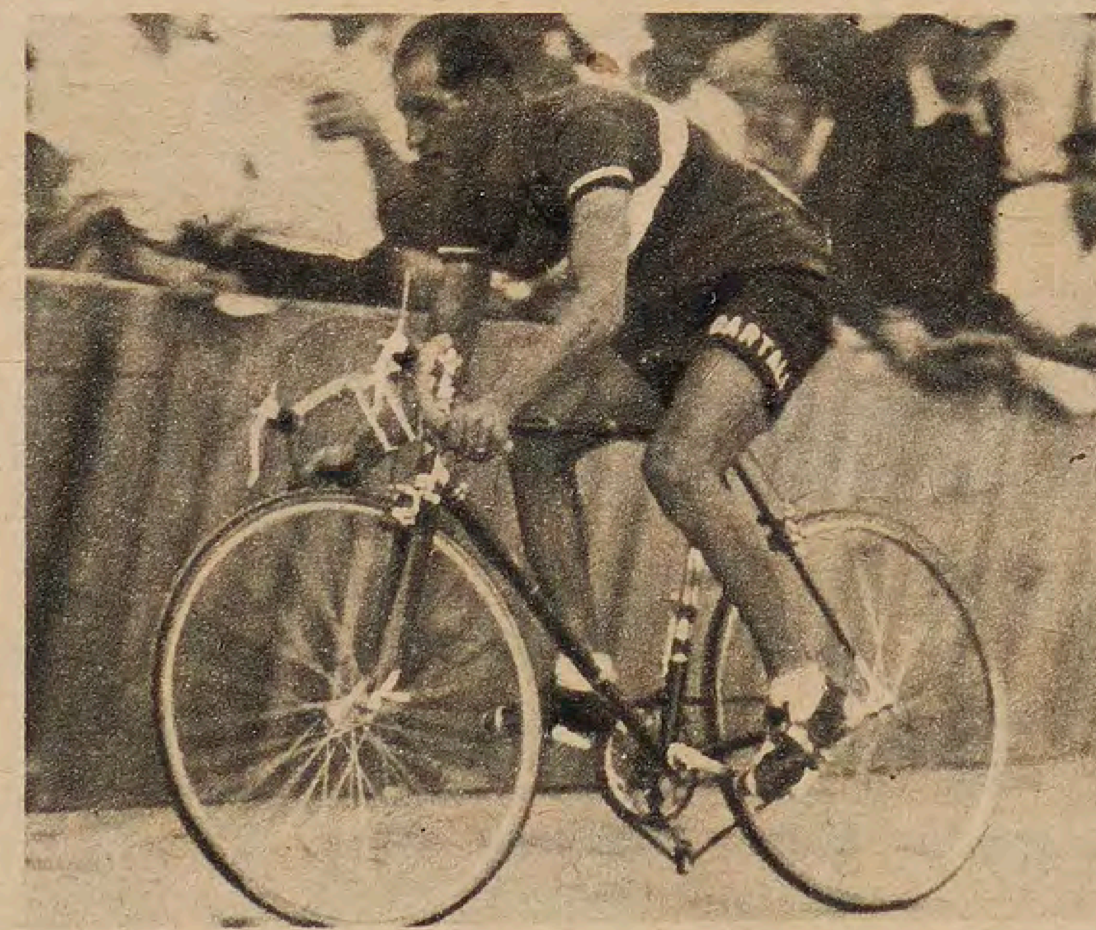
3e, VAN STEENBERGEN, LES 92 KM. EN 2 H. 20 M. 57 SECONDES.



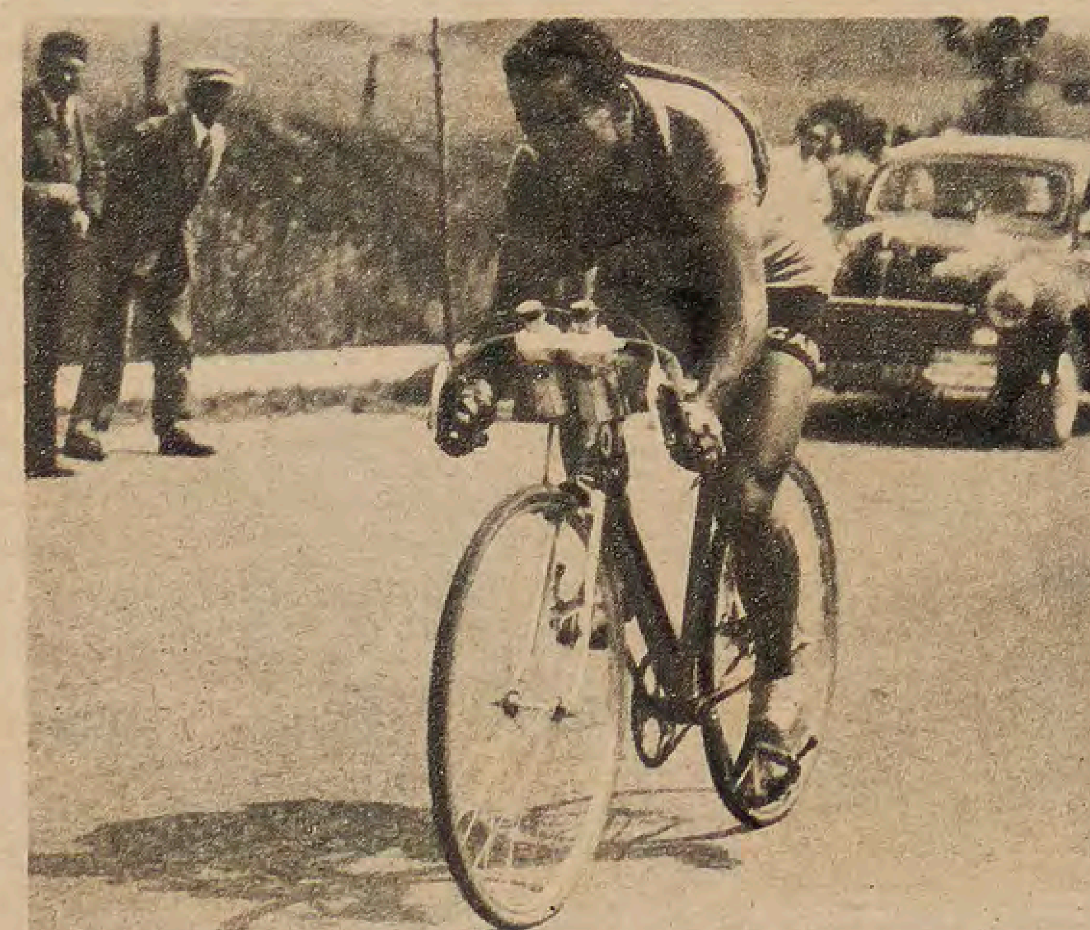
4e, GUIDO DE SANTI, LES 92 KM. EN 2 H. 21 M. 28 SECONDES.



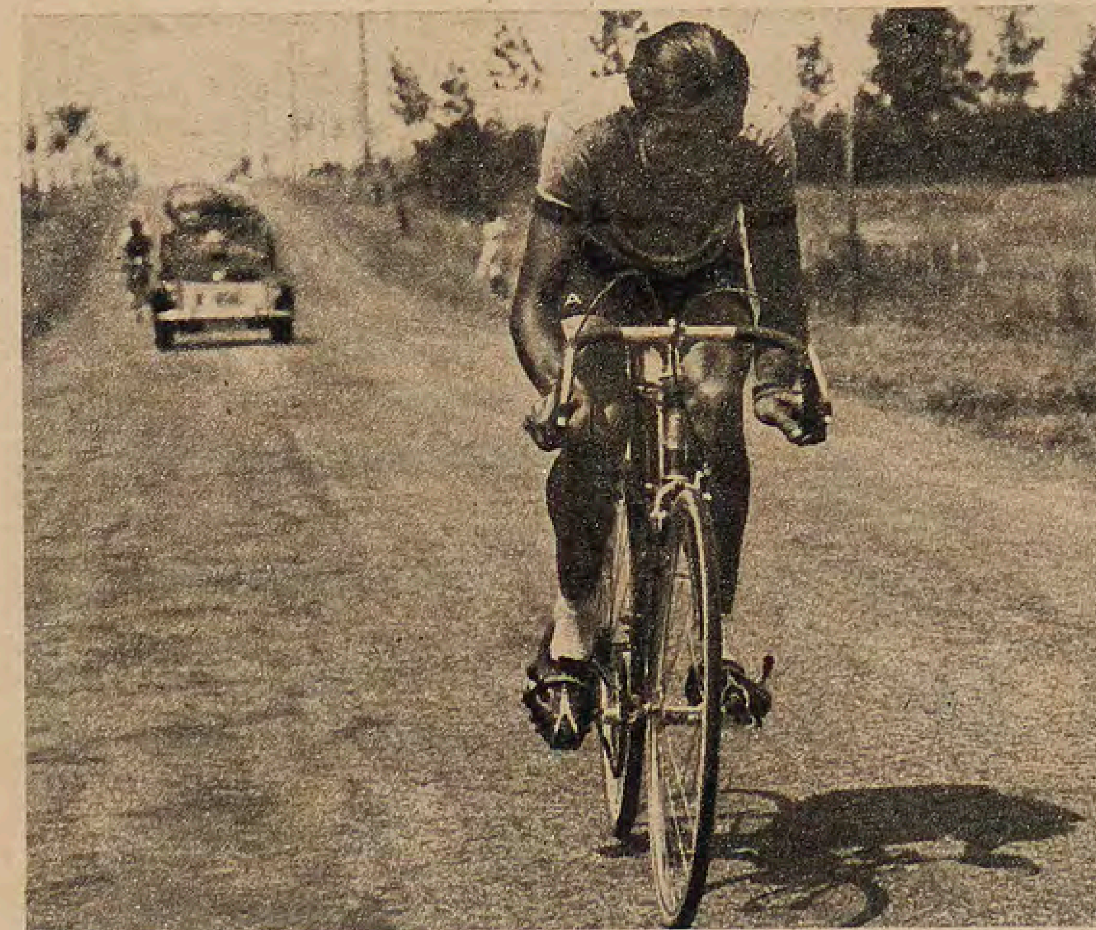
5e, BRUNO PASQUINI, LES 92 KM. EN 2 H. 21 M. 59 SECONDES.



6e, GINO BARTALI, LES 92 KM. EN 2 H. 22 M. 41 SECONDES.



7e, GIUSEPPE AUSENDA, LES 92 KM. EN 2 H. 23 MINUTES.



1er DES FRANÇAIS, DUSSAULT SE CLASSA 9e EN 2 H. 23' 24".

LE CLASSEMENT GENERAL APRES LA 7e ETAPE

(Les Sables-La Rochelle, 92 km. contre la montre)

1er **MARINELLI**, en 44 h. 47' 40" ; 2. Kubler, à 8' 32" ; 3. Magni, à 17' 27" ; 4. Dupont, à 17' 36" ; 5. Tacca, à 17' 50" ; 6. Ockers, à 19' 30" ; 7. Bartali, à 20' 21" ; 8. Cogan, à 23' 6" ; 9. Camellini, à 23' 52" ; 10. Teisseire, à 26' 25"

(Suite de la page 22)

— Je n'avais pas prévu qu'il m'en faudrait un de la taille « garçonnets », soupire Jean Garnault.

Et Marinelli apparait dans une sorte de sac qui lui tombe aux genoux et dans lequel on pourrait aisément loger trois malingres de son espèce.

Les techniciens hochent la tête devant ce leader-miniature :

— En voilà pour vingt-quatre heures !

CHAPITRE V

La damnation de Fausto

Une fois de plus, ils se trompent.

A leur décharge, il faut reconnaitre que le Destin se manifeste pour la première fois et, de son doigt fatidique, introduit son fameux grain de sable dans la machine humaine.

Depuis le départ de Paris, un groupe de suiveurs faisait peine à voir. Rongés par l'incertitude, torturés par un secret désespoir, les journalistes italiens attendaient vainement que se manifestent leurs deux vedettes. Etoiles de première grandeur, Coppi et Bartali restaient noyés au sein d'un peloton anonyme.

Soudain, à Routot, une métamorphose foudroyante s'opère en eux. Leurs yeux étincellent, leurs narines frémissent. Une sorte de délire sacré les soulève. « Avanti ! Avanti ! Brûlant le pavé, ils volent sur la route. Un événement a dû se produire. Le vent nous en apporte l'annonce sur son aile :

— Coppi a attaqué !

Le héros principal du Roman du Tour a attendu le cinquième chapitre pour sortir de l'ombre. Cette fois, c'est fait. La vedette occupe la tête de l'affiche. Les choses rentrent dans l'ordre.

Relayé par Kubler, Coppi entraine derrière lui Tacca, Bernard Gauthier, Dupont, Dussault, Marinelli (toujours lui !), Camellini. Des poches des suiveurs italiens surgissent chronomètres, stylos et

carnets. Une béatitude extatique a effacé sur leurs visages l'amertume et le scepticisme.

— Fausto a gagné !

Non, pas encore. A Mouen — un village qui prendra sa place parmi les lieux historiques du Tour — l'Ange Noir noue ses fils. Le drame éclate. Une spectatrice maladroite tend une carafe d'eau au passage des coureurs. La Destinée aime à se servir d'humbles instruments. Marinelli veut s'emparer du récipient. Un écart. Et le papillon de sa roue arrière se bloque dans les rayons de Coppi. Double chute. Marinelli est indemne. Il repart presque aussitôt.

Mais Coppi est arrêté net. Son vélo est inutilisable. Une jeep freine. Elle dispose d'un vélo de secours. Il n'est pas à la taille de Fausto. Il faut attendre que Binda, attardé au ravitaillement, arrive. Et les minutes s'écoulent. Chacune d'entre elles anéantit l'avance prise par Fausto et consomme sa défaite. Deux, trois, quatre minutes. Les mécaniciens trépignent. Les suiveurs italiens gesticulent. Fausto conserve un calme olympien.

Six minutes. Binda arrive. Fausto se remet en selle, Bartali, le frère-ennemi, est là qui l'attend. Mais le ressort est cassé. La merveilleuse mécanique est grippée.

Loin, à l'avant, un nuage de poussière balaie la route à une allure vertigineuse. Le petit Marinelli consolide sa victoire. Se grattant le crâne, Mithouard considère son poulain de l'œil rond d'une poule qui aurait couvé un canard :

— Mon bonhomme, lui dit-il, c'est très bien de marcher à cette allure, mais si tu continues, tu vas couler une bielle !

Dix-huit minutes d'attente interminable. Et Fausto parait, vaincu, démoralisé.

— J'abandonne, murmure-t-il. C'est trop dur pour moi.

Etape meurtrière. L'armée espagnole est en déroute. A Saint-Malo, tout le monde ressent la fatigue, l'épuisement. Une chaleur effrayante a assommé littéralement les coureurs. La gorge en feu, ils ont crié durant six heures : « A boire ! A boire ! » Et Claude Dauphin, qui est à bord d'une voiture, résume ainsi ses impressions :

— Je ne savais pas que *La Soif* pouvait être une tragédie.

Une ville en ruines, un décor de catastrophe. Ce soir, l'atmosphère est pesante.

Toute la nuit, Brûlé jouera de l'harmonica dans sa chambre.

CHAPITRE VI

De l'émeraude à l'argent

L'auteur connait son métier et sait ménager ses effets.

Après un chapitre dramatique, riche en coups de théâtre, le lecteur a droit à un répit.

Saint-Malo-Les Sables-d'Olonne : 309 kilomètres sans histoires. Serra, le seul Espagnol rescapé de la veille réussit à se mettre en tenue. Son effort s'arrêtera là. Il parcourt deux cents mètres à un train de sénateur et met pied à terre.

Les coureurs ont dû conclure un pacte de non-agression autour du tapis vert de la campagne bretonne.

Enfin, à la sortie de la ville, la torpeur cesse. Fugues massives. Légers écarts. Deledda vainqueur. Une mesure pour rien.

Trois Sablaises ravissantes en bonnets de dentelles, cotillons courts et souliers plats, embrassent les coureurs et dessinent un rond rouge sur leurs joues grises. Les traditions sont sauves.

CHAPITRE VII

O temps, suspends ton vol !

Des Sables d'Olonne à La Rochelle, deux ou trois cent mille spectateurs ont tiré ensemble à neuf heures trente leur montre de leur poche. Toute la Vendée et la Charente-Maritime sentaient leur cœur battre au rythme des chronomètres.

Dans ce roman du Tour, ce matin, un personnage nouveau fait son entrée. Une personnage impitoyable : le temps. Sur le petit

vélodrome des Sables, entouré de pins et fouetté par l'air de la mer, les Italiens affichent un sourire en coin qui n'est guère rassurant pour leurs adversaires.

Toutes les trois minutes la piste libère un coureur qui jaillit ainsi que la balle d'un fusil. Chacun a sa tactique particulière. Les uns partent en souplesse, d'autres semblent vouloir aller plus vite que les aiguilles et foncent dès le premier coup de pédale. C'est le cas de Dolhats dont les jambes énormes broient le pédalier et qui casse net son dérailleur avant même d'avoir parcouru un mètre. Il trouve l'incident plaisant, musarde et il faut qu'on lui crie que le temps s'écoule pour qu'enfin il se hâte un peu.

A Port-la-Claie un brave paysan a quitté ses champs pour venir applaudir les coureurs. Il est coiffé d'un vieux chapeau de paille cuit par le soleil et regarde avec quelque étonnement ces forcenés qui, le nez collé à leur guidon, ne se soucient que de leur cadence. C'est le père du jeune champion amateur Varnajo.

Cette course n'est pas sans rappeler la théorie sur la lumière stellaire. En effet les obscurs du classement sont déjà arrivés au but que les vedettes n'ont pas encore pris le départ. Ainsi ne percevons-nous les étoiles de première grandeur alors que les menus satellites sont déjà depuis longtemps éteints.

Cette journée fut celle de Coppi. L'on s'y attendait. Et l'on sait maintenant le combustible qui est nécessaire pour faire fonctionner cette admirable locomotive : deux yaourts, deux bidons d'eau sucrée et de l'alcool de menthe. Avec cela pour tout bagage le champion abat quatre-vingt douze kilomètres à quarante à l'heure. Voilà ce qui s'appelle la vitesse maxima avec la consommation minima.

L'ennemi n° 1 était le poids. Il importait de se faire le plus léger possible : des boyaux comme du duvet, pas de porte-bidons. Robic avait poussé ce souci jusqu'à mettre de côté son classique protège-tête.

L'ennemi n° 2 fut pour ceux auxquels pèse la solitude, le mortel ennui de ne pouvoir bavarder avec un compagnon de route.

— Trois heures sans pouvoir blaguer avec un copain, c'est pire que tout, se plaignait Caput à l'arrivée.

Ce chapitre ne comporte donc aucun dialogue.

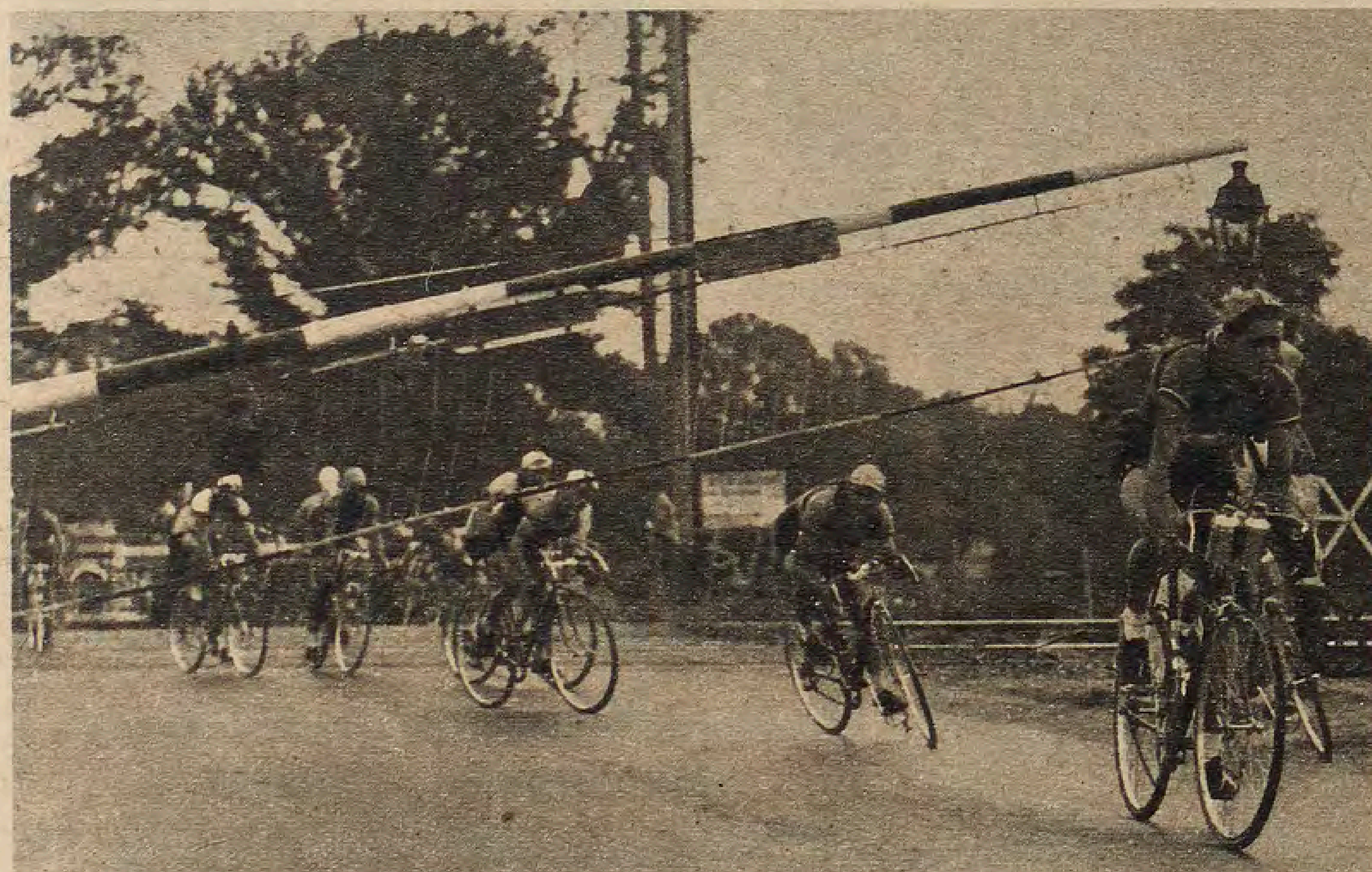
SUITE PAGE 36.

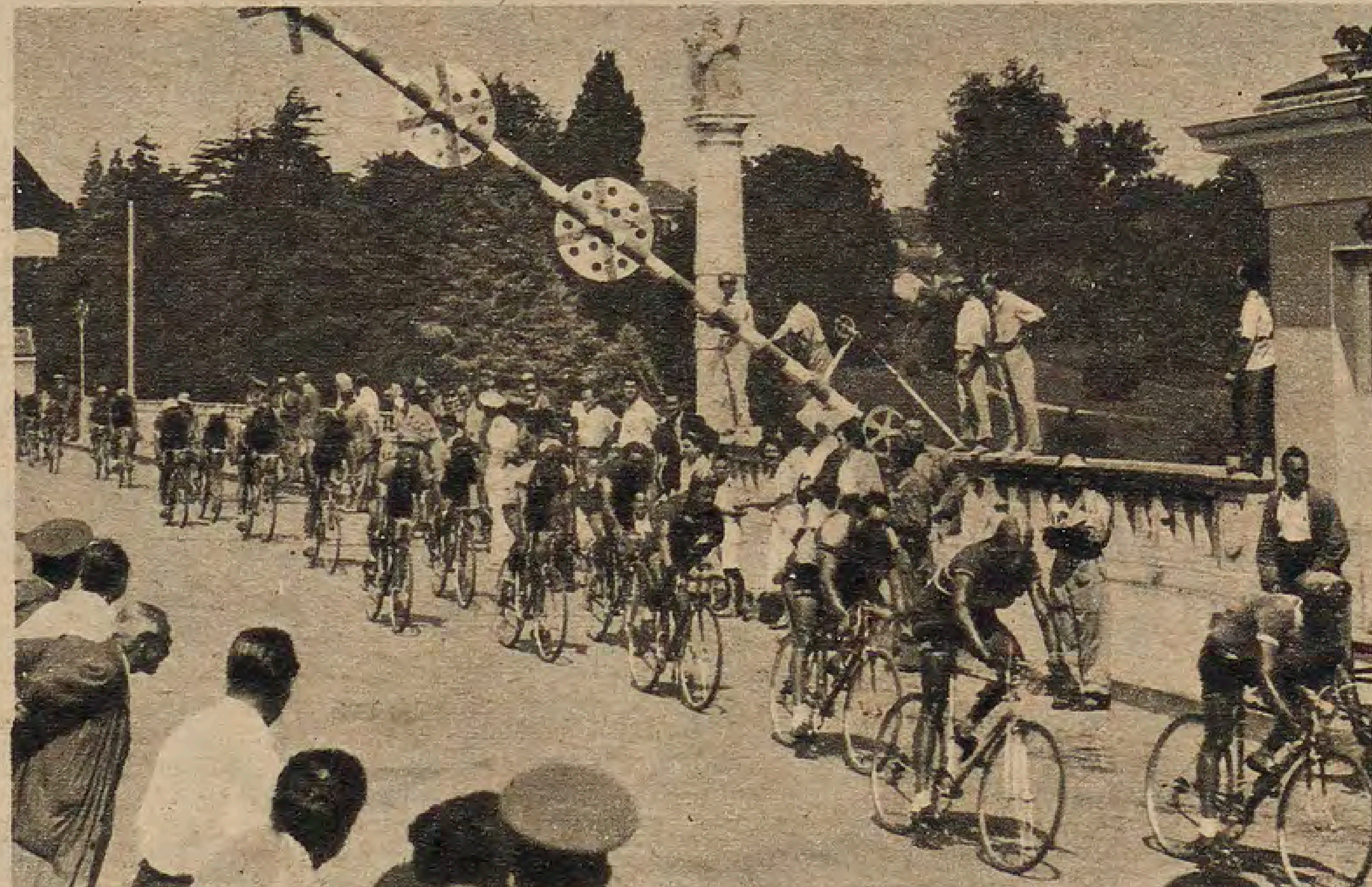

LAPEBIE A CASSE SON CADRE. DIOT L'AIDE.


DUSSAULT A ABANDONNE. IL PLEURE.


MARINELLI A CREVE. ON LE DEPANNE.


LE NIZERHY EN DIFFICULTE DANS UNE COTE.


IL ETAIT TEMPS ! LE PASSAGE A NIVEAU DU MAROUILLET SE FERME, MAIS PEZZI EST LOIN !


LE PASSAGE DE LA FRONTIERE ESPAGNOLE. CAPUT A REMPORTE LA PRIME DE 2.000 PESETAS

A Bordeaux (chez lui) GUY LAPÉBIE a "placé" son sprint...

LE peloton se prélassa au soleil sur la route bordée par les vignes aux raisins verts, jusqu'au moment où le régional Desbats, stimulé par l'air natal, résolut de s'enfuir. Il voulait arriver seul, en héros, au pays ; mais un autre Bordelais, Guy Lapébie, avait la même idée. Il réveilla le peloton qui activa l'allure et à 30 kilomètres de l'arrivée Desbats était rejoint par Van Steenbergen, Caput, Diot, Impanis, Tacca, Peverelli et Guy Lapébie.

Rien que des spécialistes ! Le sprint s'annonçait sensationnel. Hélas ! il fut en partie faussé.

Van Steenbergen, « plongeant à la corde » dès l'entrée sur la piste, se détachait irrésistiblement... puis il ralentissait soudain et Guy Lapébie, dans son sillage, le dépassait et fonçait sur la ligne droite, gagnant aisément sous les applaudissements de la foule ivre de joie !

LE CLASSEMENT DE LA 8e ETAPE

La Rochelle-Bordeaux (262 km.)

1er **GUY LAPEBIE**, les 262 km. en 7 h. 27' 22" (moyenne, 35 km. 138), sur bic. Lapébie, (temps avec bonification, 7 h. 26' 22") ; 2. Van Steenbergen, m. t. (temps avec bonification, 7 h. 26' 52") ; 3. Tacca, m. t.; 4. Diot; 5. Desbats, m. t.

LE CLASSEMENT GENERAL APRES LA 8e ETAPE

1er **MARINELLI**, en 52 h. 17' 8" ; 2. Kubler, à 8' 32" ; 3. Tacca, à 15' 44" ; 4. Magni, à 17' 27" ; 5. Dupont, à 17' 36" ; 6. Ockers, à 19' 30" ; 7. Bartali, à 20' 21".


GUY LAPEBIE GAGNE AU SPRINT.


CAPUT, PREMIER, PASSE LA LIGNE.

...Et à Saint-Sébastien le Parisien CAPUT l'a imité avec brio !

PEU avant Saint-Sébastien le Tour est entré en Espagne où l'attendait une réception pleine de chaleur et de soleil, haute en couleur.

Pendant plus de 165 kilomètres les coureurs avaient roulé sur des routes droites comme des pistes, peu propices aux échappées, dans le paysage plat des Landes.

Le régional Dolhats avait prévenu ses camarades : « Les difficultés ne commenceront qu'à partir de Bayonne, les 60 derniers kilomètres sont très difficiles... »

C'était bien vrai. Et ce fut dans les « montagnes russes » qui précèdent la frontière que Caput, Demulder, Pezzi, Dupont, Ockers s'enfuirent.

Et, au sprint, le Parisien Caput, plus vite que ses compagnons de fugue, remporta l'étape.

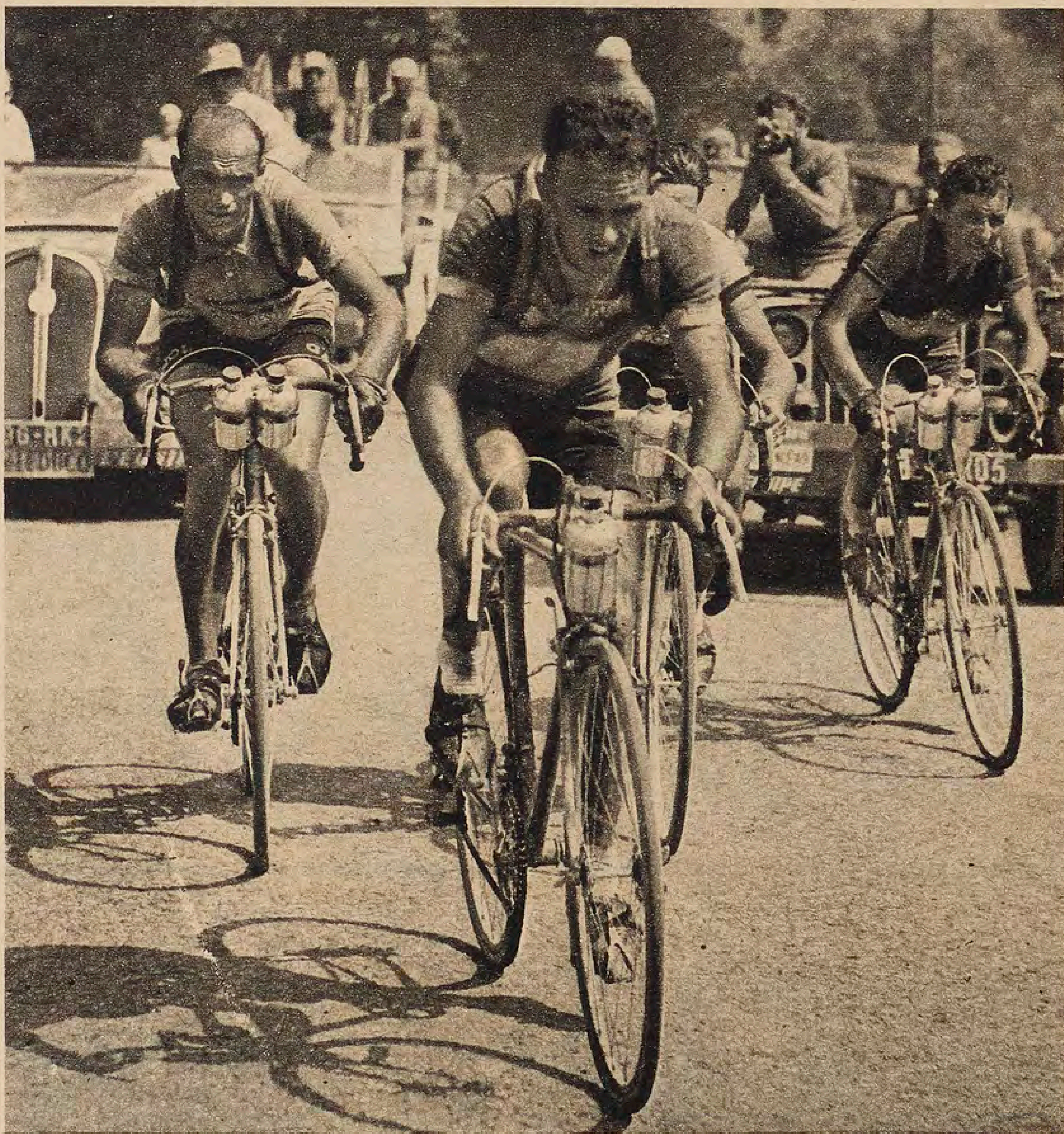
LE CLASSEMENT DE LA 9e ETAPE

Bordeaux-Saint-Sébastien (228 km.)

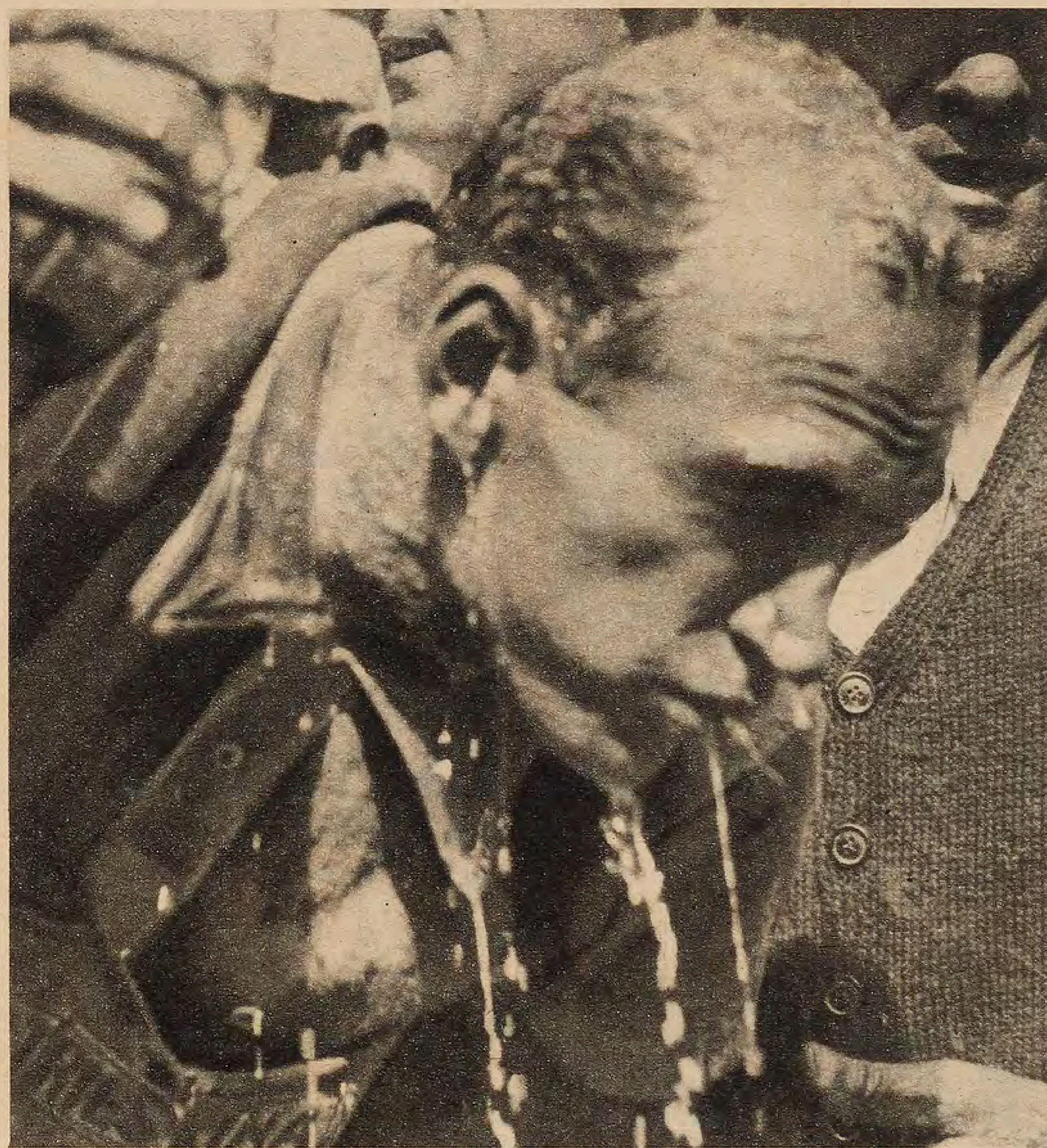
1er **CAPUT**, les 228 km. en 6 h. 30' 49", sur bic. Olympia (moyenne, 35 km. 003), (temps avec bonification, 6 h. 29' 49") ; 2. Ockers, m. t. (temps avec bonification, 6 h. 30' 19") ; 3. Pezzi, m. t. ; 4. Demulder ; 5. Dupont, m. t.

LE CLASSEMENT GENERAL APRES LA 9e ETAPE

1er MARINELLI, en 58 h. 51' 48" ; 2. Kubler, à 8' 32" ; 3. Dupont, à 13' 45" ; 4. Ockers, à 15' 9" ; 5. Tacca, à 15' 44" ; 6. Magni, à 17' 27" ; 7. Bartali, à 20' 21".



FACHLEITNER MENE, A GAUCHE : MAGNI ; A DROITE : BIAGIONI, IMPANIS EST MASQUE.



F. MAGNI A GAGNE L'ETAPE ! IL A CHAUD ET L'EAU RUISSELLE SUR SON CRANE CHAUVE.

COUP DE THÉATRE AU PIED DES PYRÉNÉES OU LE "CADETTI" FIORENZO MAGNI, 1er A PAU, A RAFLÉ LE MAILLOT JAUNE !

LA 10e étape Saint-Sébastien-Pau a été tout simplement extravagante ! Elle a débuté en coup de théâtre et s'est achevée en tragédie...

Et quand à l'arrivée de Pau elle a déposé son bilan, on a bien été obligé de reconnaître qu'il était extraordinaire :

1° Marinelli n'était plus maillot jaune ; 2° le « cadetti » Fiorenzo Magni devenait premier du classement général ; 3° Fachleitner passait à la troisième place ; 4° Impanis « sautait » à la sixième ; et Bobet, Guy Lapébie avaient abandonné ; Diot, Danguillaume et Bernard Gauthier étaient éliminés !

Le Tour avait changé de gouvernement et l'équipe de France se trouvait disloquée. Cuvelier n'ayant plus sous ses ordres que sept hommes valides dont le premier, Teisseire, comptait une demi-heure de retard sur le leader !

Cependant, ces résultats bouleversants avaient été la conséquence logique d'événements très simples dans leur déroulement...

Dès le départ, dans les faubourgs même de Saint-Sébastien, quatre hommes réussirent à « s'en aller » : Magni, Fachleitner, Biagioni et Impanis.

Une fois de plus, le peloton ne secouait pas sa torpeur et « les quatre » comptèrent 5', 7', 8', 10', 14', 15' d'avance pour arriver finalement à Pau près de 20 minutes avant le peloton dont le sprint était gagné par Kubler, et qui comprenait tous les « grands », Coppi, Bartali, Ockers et Marinelli...

Et, au pied des Pyrénées, la position des « cracks » italiens Bartali et Coppi n'avait pas changé (respectivement 24' 30" et 32' 12" de retard). Le Tour 1949, à l'approche des grands cols, voyait son intérêt aller en s'amplifiant. Il allait « recommencer »...

LE CLASSEMENT DE LA 10e ETAPE

Saint-Sébastien-Pau (192 km.)

1er **MAGNI**, les 192 km. en 5 h. 53' 4", sur bic. Willers Triestina (moyenne, 33 km. 308), (temps avec bonification, 5 h. 52' 4") ; 2. Impanis, m. t. (temps avec bonification, 5 h. 52' 34") ; 3. Biagioni ; 4. Fachleitner, m. t.; 5. Geminiani, 6 h. 11' 17"; 6. Kubler, 6 h. 13' 40"; 7. Sciardis et tout le peloton, m. t.

LE CLASSEMENT GENERAL APRES LA 10e ETAPE

1er **MAGNI**, en 65 h. 1' 19" ; 2. Marinelli, à 4' 9" ; 3. Fachleitner, à 10' 51"; 4. Kubler, à 12' 41" ; 5. Dupont, à 17' 54" ; 6. Impanis, à 18' 46" ; 7. Ockers, à 19' 18" ; 8. Biagioni, à 19' 31" ; 9. Tacca, à 19' 53" ; 10. Bartali, à 24' 30".



DRAME DU TOUR ! BOBET QUI SOUFFRE DE GANGLIONS A ABANDONNE. IL SE FAIT SOIGNER.

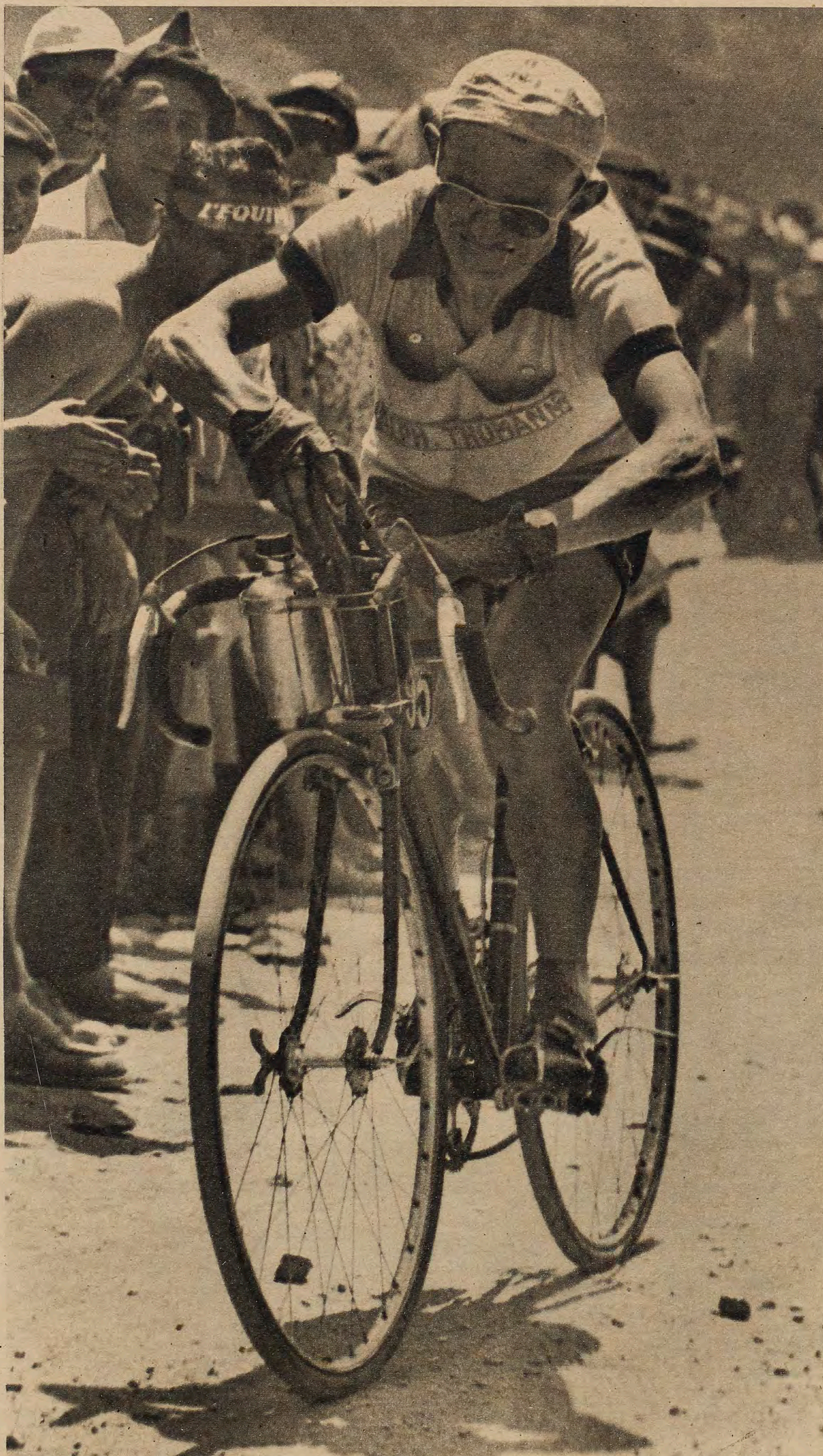


GUY LAPEBIE, BLESSE, GRIMACE DE DOULEUR. IL RENONCE LUI AUSSI. ON L'EMPORTE

LE TOUR

LA MONTAGNE A PARLÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS

TOUS LES ANS, LA MONTAGNE TIENT UN ROLE PRÉPONDÉRANT. C'EST ELLE QUI DÉSIGNE LES GRANDS HOMMES DU TOUR. DE PAU A LUCHON, L'ÉTAPE DES 4 COLS, LES ROUTIERS ONT VÉCU SEPT HEURES TERRIBLES, SUR LES PENTES ABRUPTES BRULÉES DE SOLEIL, DANS LA POUSSIÈRE, SOUS UNE CHALEUR SUFFOCANTE...



ROBIC EST SORTI DES PYRÉNÉES RESSUSCITÉ !

Vainqueur de l'étape pyrénéenne, Robic « ressuscité » a retrouvé le coup de pédale, la hargne, le courage et la condition physique qui firent de lui le roi de la montagne en 1947. Le Breton, toujours prudent, prend dans son porte-bidon son fameux casque de cuir dès que s'amorce la descente « toboggan » vers la vallée, à près de 70 kilomètres à l'heure. Pour grimper, Robic, en effet, se contente d'une casquette de toile blanche contre le soleil torride.

LES POSITIONS EN HAUT DES COLS :

AUBISQUE : à 0, Coppi ; à 1' 32", A. Lazaridès ; à 1' 36", L. Lazaridès ; à 1' 57", **Robic** ; à 2' 55", Bartali et Cogan. **TOURMALET :** à 0, Coppi ; à 11", A. Lazaridès ; à 53", Bartali ; à 3' 54", L. Lazaridès ; à 4' 17", **Robic. ASPIN :** à 0, A. Lazaridès ; à 1", Coppi ; à 25", **Robic** ; à 27", L. Lazaridès ; à 3' 27", Bartali. **PEYRESOURDE :** à 0, **Robic** et L. Lazaridès ; à 1' 5", Coppi ; à 3' 40", Brulé et Cogan.

LE CLASSEMENT DE LA 11e ETAPE

Pau-Luchon (193 km.)

1er **ROBIC**, sur bic. A. Thomann, les 193 km. en 7 h. 6' 22" (moyenne, 27 km. 159), (temps avec bonification, 7 h. 5' 22") ; 2. L. Lazaridès, en 7 h. 6' 22" (temps avec bonification, 7 h. 5' 52") ; 3. Coppi, 7 h. 7' 19" ; 4. Brulé, 7 h. 10' 2" ; 5. Cogan, 7 h. 10 ' 4"; 6. Bartali, 7 h. 10' 59"; 7. A. Lazaridès, 7 h. 12' 34" ; 8. Vietto, 7 h. 14' 11" ; 9. Fachleitner, 7 h. 14' 14"; 10. Sciardis, 7 h. 15' 2".


LE CLASSEMENT GENERAL APRES LA 11e ETAPE

1er **MAGNI**, en 72 h. 23' 44" ; 2. Fachleitner, à 2' 40"; 3. Marinelli, à 3' 11"; 4. Kubler, à 11' 22"; 5. Dupont, à 11' 57"; 6. Ockers, à 11' 59"; 7. Cogan, à 12' 34" ; 8. Bartali, à 13' 4" ; 9. Coppi, à 14' 46" ; 10. Robic, à 15' 54".

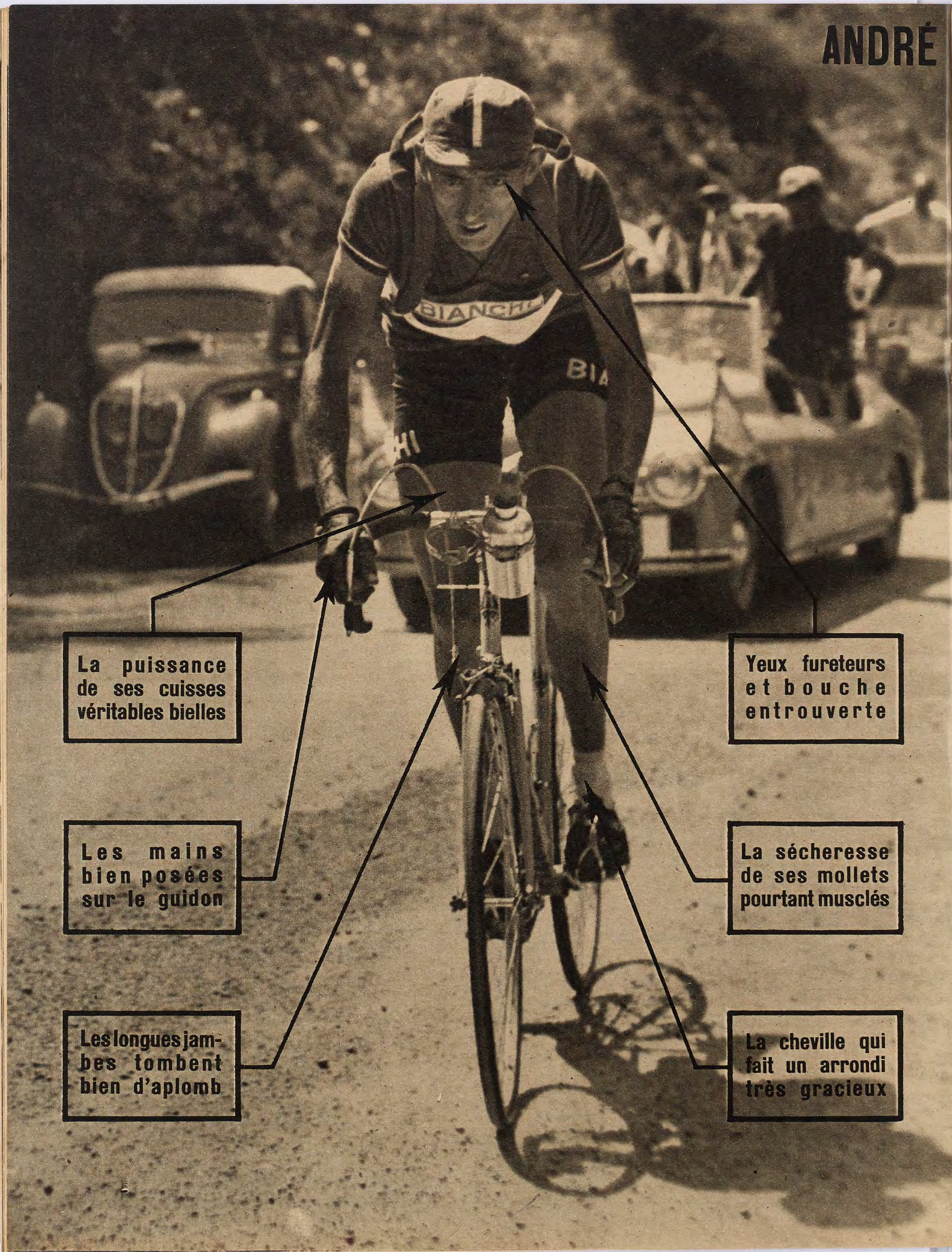
Robic

Coppi

DANS LE COL DE L'AUBISQUE
LA COURSE VA SE JOUER...


But et CLUB
Bartali
Gourette
alt. 1.400 m.
Les frères
Lazaridès

ANDRÉ LE


La puissance de ses cuisses véritables bielles
Yeux fureteurs et bouche entrouverte
Les mains bien posées sur le guidon
La sécheresse de ses mollets pourtant musclés
Les longues jambes tombent bien d'aplomb
La cheville qui fait un arrondi très gracieux

LEDUCQ A ÉTÉ STUPÉFIÉ PAR LA CLASSE DE COPPI

“Un grimpeur comme lui, je ne savais pas que ça existait !..”

COMME tous ceux — et ils sont plus nombreux qu'on ne le pense — qui sont capables de vibrer, au spectacle d'un exploit sportif, je suis, depuis plusieurs années, un admirateur de Fausto Coppi.

Je n'avais jamais entendu parler de lui lorsqu'il battit le record de l'heure contre la montre, sur la piste de Milan et, sans le connaître, je m'étais dit, à cette époque, que l'Italie restait dans la tradition, en dénichant, comme elle le fait une fois tous les dix ans, un véritable phénomène du cyclisme.

Par la suite, lorsqu'il vint en France, attendu avec la curiosité que l'on devine, je pus, enfin, voir Coppi en action et je compris bien vite pourquoi, doué par la nature comme il l'était, il pouvait pédaler si bien et si longtemps.

Un vrai cheval de course !...

Peut-être pas très harmonieux à voir, à l'arrêt, avec ses bras trop grêles et sa démarche de héron, mais, à vélo, quelle belle machine à pédaler, et, surtout, quelles jambes ! ...faites pour le cyclisme comme les bras de Marcel Cerdan sont faits pour la boxe. J'avais, surtout, été frappé par la longueur de ses bielles, la puissance de ses cuisses, la sécheresse de ses mollets.

Il se dégageait de l'ensemble une impression de force, alliée à la légèreté. A vélo, c'était encore bien mieux. Coppi, même en poussant des braquets à vous « arracher le cœur », semblait pédaler dans le vide. Je ne l'avais vu, tout d'abord, que sur la piste, en poursuite, sa grande spécialité.

Une vraie locomotive, ou plutôt non, un lévrier aux attaches fines et au souffle inépuisable.

Sacrés Italiens ! Par quel merveilleux hasard avait-il pu mettre la main sur un tel gaillard ! Rien qu'à le voir quelques secondes en action, j'avais senti combien tout en lui l'avantageait. C'était bien le phénomène annoncé !

Naturellement je savais, uniquement par ouï dire, qu'il grimpait remarquablement. Et, bien souvent, je m'étais pris à penser qu'il devait être curieux et intéressant de voir à quoi un tel pédaleur pouvait ressembler en montagne. Par la suite, je l'avais bien vu escalader quelques côtes de la région parisienne, dans la vallée de Chevreuse, notamment, lorsqu'il avait enlevé en se jouant de ses adversaires, le Grand Prix des Nations. Mais une côte n'est pas un col. L'effort y est trop bref et le suiveur, même attentif, n'a guère le temps d'analyser un style. De toute façon, les deux choses ne se comparent pas et je sais bien des routiers renommés, magnifiques d'allure dans une côte, qu'ils avalaient en deux temps, trois mouvements, mais un peu moins beaux lorsqu'il s'agissait de se hisser à plus de deux mille mètres d'altitude.

Mon regretté camarade René Le Grevès, par exemple, qui était un véritable boulet de canon, dans la côte Lapize, à Monthléry, donnait plutôt l'impression d'un misérable forçat de la route, dans les Alpes ou les Pyrénées.

Le boulet de canon était toujours là mais... accroché à son vélo !...

Aussi je mourais d'envie de voir Coppi dans un col. Je l'ai vu... j'ai compris ! Depuis l'étape Pau-Luchon, et grâce à l'Aubisque et au Tourmalet, mes deux tourmenteurs de jadis, je sais, désormais, ce que c'est qu'un grimpeur unique.

Je ne voudrais surtout pas que mon appréciation puisse heurter l'amour-propre d'un Robic ou d'un Lazaridès. Mon admiration pour Fausto Coppi ne retire absolument rien à la haute opinion que j'ai d'eux, car j'aime sincèrement la hargne de Robic, sa volonté intense, cette envie constante de bagarrer et de « mordre les mollets » de ses adversaires, sans souci de leur classe ou de leur renommée.

Et j'apprécie tout autant l'énergie d'Apo Lazaridès, sa réelle aptitude à souffrir et sa volonté de surmonter l'adversité. Apo en pleine bagarre, c'est aussi un beau spectacle !

J'aime également Bartali, son sérieux, son application, son métier, son air de Grand Seigneur de la route et je l'aime pour toutes les belles leçons qu'il nous donne depuis trois lustres. Mais Fausto Coppi, c'est autre chose...

Et cela, je l'ai découvert tout récemment.

Je n'ai malheureusement pas la plume talentueuse qu'il faudrait posséder pour définir le spectacle qu'il m'a offert dans l'Aubisque et dans le Tourmalet et qui fut pour moi comme pour tant d'autres, je l'espère, un véritable régal. Je me prenais pour un blasé et, pourtant, j'ai vibré avec autant d'intensité que si j'avais découvert pour la première fois la montagne et des coureurs cyclistes accrochés à ses pentes.

Pourtant, Dieu sait si, en vingt ans de sport, j'en ai vu des grimpeurs... De tous genres, de tous styles, de tous gabarits aussi... De Binda à Bartali, en passant par Trueba, Barral, Sylvère Maes, Félicien Vervaecke, Vietto et tant d'autres encore ; chacun d'eux avec sa manière heurtée ou gracieuse mais toujours efficace. Chacun d'eux m'oubliait régulièrement en montagne et je n'en suis pas plus honteux pour cela, car c'était des hommes de classe, de grands grimpeurs. Pourtant, aucun de ceux-là ne peut être comparé à Fausto Coppi, parce que la comparaison est impossible. Je ne parle pas à la légère et je suis bien sûr que je n'aurai pas à revenir sur mon jugement.

Lorsque, à Eaux-Bonnes, on vire à gauche, brusquement, c'est là que commence l'Aubisque. C'est là aussi, dans les premiers hectomètres d'une montée pénible que j'ai découvert le véritable Fausto Coppi. Il est parti, tout seul, se détachant de ses adversaires de tous ces grimpeurs qui, cependant, comme lui, avaient attendu et espéré ce moment pour imposer leur loi.

Mais Fausto Coppi était là et les autres, sans exception, n'ont plus donné par comparaison, que l'impression d'être des grimpeurs moyens, sans plus.

Leur Maître à tous s'élevait, devant eux, plus loin, plus haut.

Je suis venu à ses côtés. Je l'ai bien regardé et je me suis empli les yeux d'un spectacle que je ne suis pas près d'oublier. Fausto Coppi est écœurant de facilité tout simplement. Il fait douter des lois de la pesanteur. Ceux qui, comme moi, médiocre grimpeur, même lorsque je gagnais le Tour, ont peiné sur la route, comprennent bien mieux à quel point l'aisance de Fausto est stupéfiante.

Lorsqu'on grimpe en voiture, près de lui, sans perdre un seul détail de son action, il faut jeter un coup d'œil en arrière, sur la route et dans le creux de la vallée, pour s'apercevoir qu'elle monte terriblement, car, à ne regarder que Coppi sur sa machine, on se laisse assez facilement prendre au mirage.

Il n'y a plus de côte à 14 ou 18 0/0 ; plus de cols abrupts ; plus de calvaire... Tout est facile. Les journalistes, les coureurs, ont dû exagérer. La montagne ? Quelle blague !... puisqu'il y a, là, sous nos yeux, un homme comme les autres, avec ses mains bien posées sur le guidon, qu'elles effleurent plutôt qu'elles ne le tiennent ; puisqu'il est vissé sur sa selle, que ses longues jambes tombent bien d'aplomb sur les pédales, aux attaches fines, avec une légèreté de gazelle ; puisque la cheville fait, au bout de sa course, un arrondi très gracieux qu'on voudrait voir décomposer au ralenti du cinéma.

Pas un déhanchement, pas un roulement d'épaules, tout tourne comme dans l'huile...

Quelle force mystérieuse fait donc avancer cet harmonieux ensemble athlète-machine ! Puis il y a le reste, tout aussi intéressant à disséquer. La longue figure en lame de couteau, ces yeux fureteurs, cette bouche entrouverte qui aspire l'air posément. Pas un rictus, pas une grimace, jamais une plainte. Pas un sourire non plus... mais une application constante. Coppi surveille la route droit devant lui, cherchant le sommet ou bien encore, scrutant le sol, un peu à l'avant de sa roue, pour éviter le silex. Il grimpe comme d'autres font de l'aquarelle, sans plus d'efforts apparents. A quoi cela tient-il ?

Mystère... Car, tout de même, Coppi n'a que deux jambes, deux poumons, un cœur, comme vous et moi, et comme tous les autres concurrents du Tour...

Tandis que Coppi montait, aérien, défiant la compréhension des suiveurs les plus compétents, d'autres, cependant reconnus comme d'incontestables champions, étaient si loin à l'arrière qu'une longue-vue n'aurait pu les découvrir. Certains pleuraient de rage, impuissants à vaincre cette montagne hostile.

Et, alors, j'ai compris que c'était tout simplement là une belle manifestation de la classe, ce mot que Coppi, à lui seul, aurait suggéré :

Quel mérite a-t-il, dans ces conditions, direz-vous, puisqu'il ne souffre pas là où tant d'autres subissent un martyre ?

Mais c'est justement ce que j'admire en lui, c'est qu'il souffre, sans doute, tout autant, et peut-être plus que ceux qu'il oublie sur la route !...

Mais lui, il peine en beauté. S'il souffre, il souffre en silence et ce qu'il fait, il le fait en artiste et non en tâcheron.

Je vous dois un humble aveu : un grimpeur de la classe de Coppi, je ne savais pas que ça existait...

ANDRÉ LEDUCQ.

(Suite de la page 28)

CHAPITRE VIII

Ils sont dans les vignes, les moineaux...

L'AUTEUR qui a conçu le plan du Roman du Tour devient conformiste.

Il a respecté scrupuleusement une tradition qui veut que l'étape aboutissant à Bordeaux soit une sorte de bonace avant la tempête qui éclatera plus tard dans les Pyrénées.

Et il s'en est fallu de rien que le sympathique Desbats n'entre en triomphateur dans sa cité d'élection. Desbats a fait ses débuts dans le sport en pratiquant le rugby à Saint-Médard-en-Jalle. Cela se sentait à la façon dont il feinta le peloton lors de son démarrage et à son art de faire des crochets sur une petite route qui dépliait ses sournois méandres au milieu d'un océan de vignes.

Les suiveurs affichaient tous un sourire béat et un teint émerilloné. Et le hoquet qui secouait certaines voitures s'expliquait par le fait que la ville de Cognac avait eu l'excellente idée de remettre à chaque passager un flacon de sa précieuse eau-de-vie. C'est l'ancien capitaine de France de rugby, René Lasserre, qui présidait à cette distribution.

Le cognac fit cependant une victime. Dussault, qui souffre d'une déchirure musculaire, abandonne. Premier meurtre du *Maillot jaune qui tue*. Dussault, qui a tourné à côté de Jacques Tati dans un film intitulé *Jour de Fête*, trouve que les jours se suivent et ne se ressemblent pas...

Quant au minuscule Marinelli, surnommé « le nain jaune », il se défend admirablement. Aux Sables d'Olonne il a eu deux bonnes surprises qui ont porté son moral au rouge vif : son frère Humbert, qui travaille avec lui à son atelier de cadres, est venu de Paris en vélomoteur et lui a fait cadeau d'une bouteille thermos. Enfin sa fiancée Odette Delnegro lui a rendu, elle aussi, une visite inopinée.

Il manque pourtant à ce roman un personnage essentiel : le jeune héros à panache et dont les malheurs remuent doucement le cœur des femmes. Louison Bobet n'est plus cette vedette sentimentale qu'il

fut l'an dernier. Souffrant d'une adénite à l'aine, il se traîne lamentablement et lutte vainement en queue du peloton. Il occupe le bas de l'affiche. C'est dur, après avoir eu droit au « fromage » de jouer la figuration. Mais Louison, qui est un brave petit gars, n'a aucune amertume et il me crie, avec une pauvre grimace :

— Ça ira mieux, l'année prochaine !

Je ne vous dirai rien du sprint qui mit aux prises Guy Lapébie et Van Steenbergen sur la piste du vélodrome de Bordeaux. Léger incident qui enrichira la chronique scandaleuse écrite en marge du Tour.

Je préfère m'attendrir sur ce détail : le soir, dans sa chambre, Marinelli se plaint d'être privé de sa lecture favorite et réclame la suite des aventures de Tarzan.

Paul Valéry l'avait déjà remarqué : un peu d'enfantillage ne nuit jamais aux affaires divines.

CHAPITRE IX

Caput, Grand d'Espagne

DIX coups de feu retentissent. Dix carabiniers ont pris place dans une barque au milieu de la Bidassoa. Avec leurs chapeaux de cuir bouilli et verni, l'on dirait un panier de vieilles bouteilles cachetées. Debout, ils tirent une salve vers le soleil.

Le Tour, pour la première fois de son existence, vient de pénétrer sur le territoire espagnol, dans une odeur de poudre et d'œillet.

Certains redoutaient ce passage de frontière. Or, jamais l'on a franchi une douane avec une telle aisance.

Les interminables lignes droites des landes avaient incité la caravane et les coureurs à une perfide somnolence. Et il faut la traversée de Saint-Geours-de-Marenne pour que l'on entrebaille paresseusement une paupière.

Ce ravissant village, avec ses maisons blanches posées parmi les pins, comme une poignée de coquillages au bord de l'Océan, s'honore

d'être le berceau de deux champions : Jules Ladoumègue et Guy Lapébie. Et justement la tante de Guy, Mme Laraitgère surgit de la cuisine de son auberge, les joues en feu, pour acclamer son neveu qui pénètre au premier rang dans sa ville natale et reçoit le tribut de ses concitoyens.

Pour faire couleur locale, Ramouloux s'est coiffé d'un béret large comme une crêpe de la chandeleur.

Quelques kilomètres plus loin, c'est Dolhets qui entre chez lui, à la tête de ses pairs et est acclamé par les habitants de Tarnos. Cela tourne au pèlerinage sentimental.

Un facétieux avait affirmé aux coureurs :

— Le parcours en Espagne est merveilleux. Plat comme une limande.

Si Brulé avait retrouvé à l'arrivée ce mauvais plaisant, il l'eût sans doute étranglé car la route de Irun à Saint-Sébastien évoquait bien plutôt le scénic-railway de Luna-Park.

Ils avaient bien fait les choses, les Espagnols : Tribunes, oriflammes, fanfare. Et, bouquets serrés sur la poitrine, cinq splendides filles au teint bruni et toutes blondes.

Un sprint échevelé. Caput gagne. Nous nous y attendions. Il est spécialisé dans les devises étrangères et, la veille, il avait téléphoné au portier de son hôtel pour connaître le cours de la peseta.

Les haut-parleurs annoncent :

— Primo : Kapout !

Déguisé en lampion de 14 Juillet, André Dassary — chapeau blanc, chemise écarlate et short bleuet — partage le succès avec Jésus Monjica qui court, pour la première fois en Espagne, en lever de rideau.

Vin d'honneur à la mairie de Saint-Sébastien et audition d'une chorale populaire sensationnelle. Un véritable chœur céleste dont les voix fusent et se marient ainsi que des tiges de cristal filé.

Un monsieur fort digne, aux cheveux grisonnants et aux sourcils en buisson, réconforte les attardés de l'étape. C'est Anatol, qui fut, durant de longues années l'un des meilleurs joueurs de football du Racing.

Gaston Bénac fait une propagande acharnée en faveur de la cuisine locale : chipirrones et angoulemas. Et commande, pour sa part, une tranche de veau avec carottes à la Vichy.

Dans sa chambre, Caput fait des multiplications.

CHAPITRE X

Avanti Fiorenzo

NOTRE roman tournait à l'eau de rose. Nous nous habituions à ce que le maillot jaune devint inoffensif.

Et soudain un traître ténébreux, au profil florentin, dégaine son stylet et frappe. Secouant sa grande carcasse, Magni sort de l'ombre, exécute Marinelli et le dépouille de sa tunique d'or. Le drame rebondit.

Pour qu'il soit complet, un dieu maléfique foudroie les troupes françaises qui entrent à Pau en pleine débandade et à moitié décimées. C'est la débâcle. Bobet achève son calvaire à la frontière. Lapébie craque d'un seul coup. Diot, Danguillaume et Bernard Gauthier trouvent le rideau de fer du contrôle baissé devant eux. Un farceur fait déposer chez Cuvelier une couronne mortuaire. « Regrets éternels ».

La beauté du pays basque a du amollir les contemplatifs du peloton. Souple sur ses espadrilles, le trois-quarts Dauger a beau encourager les trainards lorsqu'ils traversent Sare, ceux-ci semblent porter, enfoncées dans leur cuir, des banderilles qui annoncent une proche mise à mort.

Lorsqu'à l'arrivée, notre « nain jaune » apprend sa défaite, il fait une grimace qui lui plisse le menton et noie ses yeux de larmes.

Effondré sur son lit, Marinelli répète avec une moue d'enfant têtu :

— Je le reprendrai ! Il sera encore à moi !

Et il envoie quérir la chanteuse Line Renaud et le compositeur Loulou Gasté.

SUITE PAGE 38.

CES HOMMES ONT ÉTÉ FRAPPÉS PAR LA MALCHANCE...

« Sans cette maudite voiture, je pouvais gagner à Luchon ! »

par Apo LAZARIDÈS

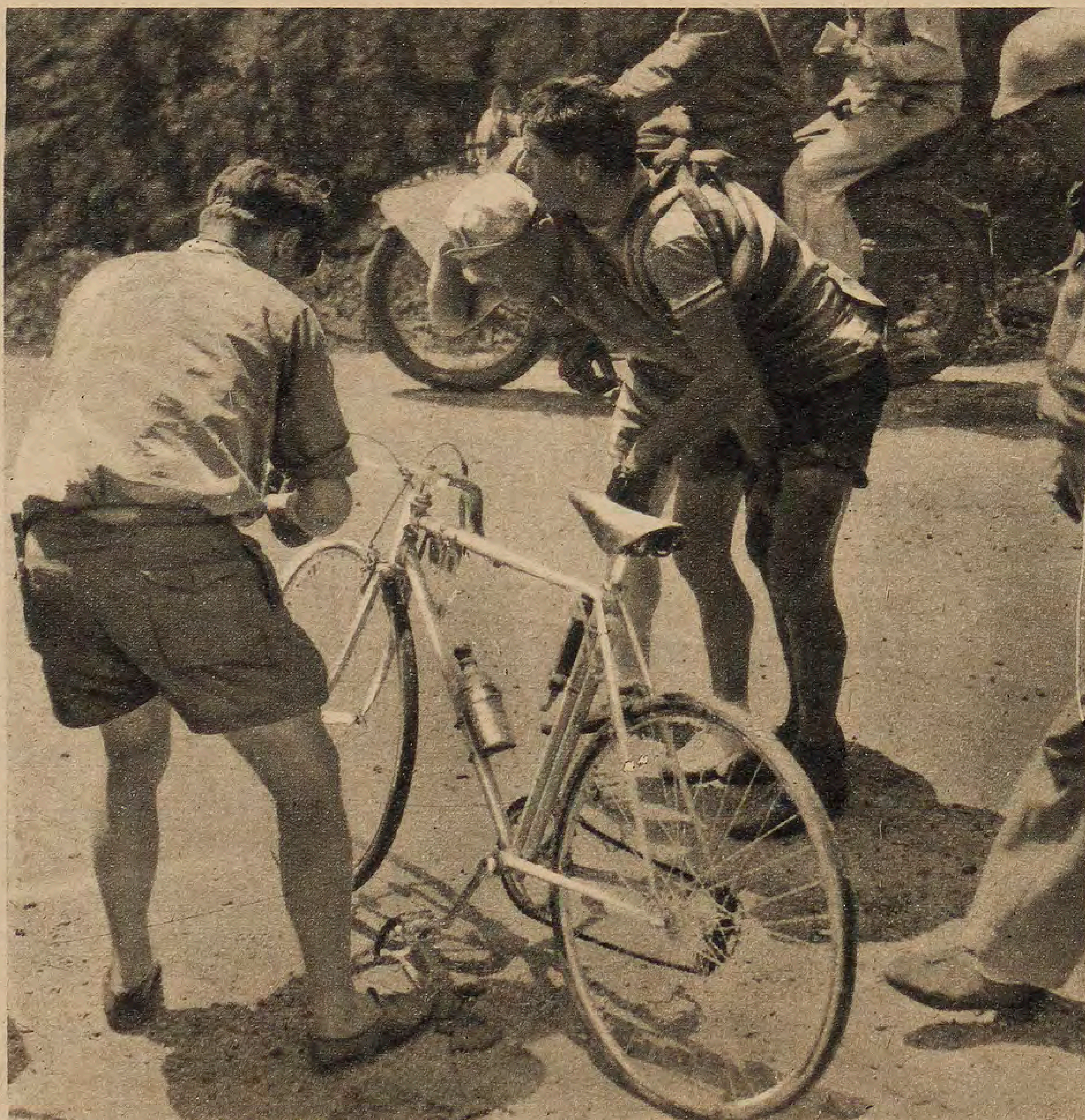
En toute sincérité, je crois que sans ce stupide accident, j'aurai réussi une très belle performance dans l'étape Pau-Luchon. Je grimpai facilement et je tenais tête à Fausto Coppi quand j'ai été renversé. Le choc a été rude, je me suis relevé complètement K.O., la tête bourdonnante et le corps endolori, je suis reparti quand même, mais le ressort était brisé. Croyez-moi, il m'a fallu beaucoup de courage pour terminer l'étape ! Mon frère Lucien, lui aussi, était en excellente condition. Il a monté « à sa main » et j'ai été fier de sa performance. Cependant, je me souviendrai longtemps de Peyresourde, car sans cette maudite voiture, Robic aurait eu du mal à venir à bout de nous deux. Nous étions forts ! »





APO LAZARIDES VIENT D'ETRE RENVERSE PAR UNE VOITURE SUIVEUSE. ON LE RELEVE. A DROITE, APO PLEURE DE DOULEUR ET DE DECEPTION.





RENE VIETTO A ETE PROJETE A TERRE, DANS LES PIERRAILLES, SOUS LE TUNNEL DE L'AUBISQUE. S'APPUYANT SUR UN SUIVEUR, IL REPARTIRA.

« Groggy, le coude et la cuisse en sang, j'ai souffert le martyre... »

par René VIETTO

Dès le départ de la première étape de montagne Pau-Luchon, j'ai voulu montrer que l'on m'avait enterré un peu trop vite et que le « vieux » René, n'était pas complètement au bout de son rouleau. Et je crois que je ne « marchais » pas trop mal, quand je suis tombé lourdement sous le tunnel de l'Aubisque à la suite d'un dérapage. " Groggy ", le coude arraché et la cuisse en sang, je suis reparti quand même, mais j'ai souffert le martyre jusqu'au bout. Pourtant, j'ai réussi à revenir et, à l'arrivée, je ne comptais plus que 9 minutes de retard sur Robic, le vainqueur, alors qu'au Tourmalet j'en avais près de 14 ! Cette chute a été un coup dur pour moi et, à Luchon, j'étais absolument vidé. Mais j'avais quand même réussi à en étonner plus d'un ! »

(Suite de la page 36)

— Chantez-moi quelque chose. Ça me fera du bien.

Il n'a pas eu de chance le môme. Alors que le peloton roulait sur une route défoncée, dans un effrayant tourbillon de poussière qui mue les coureurs en statues de plâtre, il subit deux accidents. Rageur, obstiné, il revient, il tente de secouer la torpeur de ses compagnons.

Mais à l'avant, Mori hurle, vocifère, pousse Magni ainsi que le postillon s'acharnant après son cheval. Et la première chose que verra Marinelli en se relevant, c'est son rival, le torse moulé de jaune et qui fait son tour d'honneur. Deux sillons humides lavent le masque crayeux qui est plaqué sur ses joues ainsi qu'un loup de velours gris.

CHAPITRE XI

Il y a toujours des Pyrénées

SUR le tapis vert des Pyrénées, les coureurs ont affronté les quatre grands. Et l'on a profité du repos à Pau pour passer les troupes en revue, dans chaque équipe, et pour échafauder de solides plans tactiques.

Toute ravissante et heureuse du succès de son mari, Mme Fachleitner est venue de Manosque afin de donner du courage à Edouard. Elle a le sourire car le directeur des Postes de son département, qui est un vrai sportif, lui a annoncé qu'elle aurait un congé supplémentaire de huit jours si Fach gagnait le Tour.

Robic, lui, a préféré demander une audience préliminaire à M. le juge de paix Aubisque. Et, histoire de se mettre en jambes, gravit le col à partir de Gourette, que domine la statue de la Vierge des Montagnards. Biquet poussa même jusqu'à Naye et rendit une visite intéressée à Victor Fontan afin de recueillir quelques précieux conseils.

On pouvait croire, après la débâcle de l'étape précédente, que le cuir des tricolores serait encore cuisant et que le moral ne serait guère reluisant chez les poulains de Georges Cuvelier. Il n'en est rien. Bobet et Bernard Gauthier, les victimes de la veille, prennent

congé de leurs camarades. Et l'on plaisante avec la plus joyeuse bonne humeur.

Plus sages, les Italiens se contentent de se rendre en groupe au cinéma où on leur projette le film du récent Tour d'Italie. Petite piqûre de confiance et d'optimisme qui doit revigorer Coppi. Le bruit a couru dans la journée que Bartali se serait rendu en pèlerinage à Lourdes. Mais, finalement, Binda l'a emporté sur le ciel. Et il a obtenu que Gino ait seulement recours aux saints locaux. Il est pour Bartali des grâces d'état qui doivent suffire à susciter les miracles.

Ce miracle a bien failli se produire, mais c'est Coppi qui s'envole dans Aubisque. Au-dessus de lui un avion décrit des orbes si audacieuses que les spectateurs frémissent. Un quart d'heure plus tard, il s'abattra au pied même du Tourmalet et ses deux passagers seront tués sur le coup.

Coppi règne en maître. Mais Robic, Bartali et les Lazaridès réussissent à le rejoindre et à s'attacher à cette merveilleuse locomotive. A l'arrière, Vietto, qui a fait une lourde chute dans le tunnel de l'Aubisque, pleure comme un gosse. Mais tandis qu'il sanglote, il conserve quand même son sang-froid et répare son vélo en reniflant ses larmes.

Il existe d'ailleurs, dans ce chapitre où se succèdent les embûches, un personnage maléfique et qui s'ingénie à détruire les efforts des héros. Ce personnage est incarné par l'administration des Ponts et Chaussées qui s'est évertuée, avec un rare bonheur, à conserver la route qui descend vers le col de Soulor comme un modèle de voie archaïque et a répandu sur ces dix kilomètres toute la poussière et tous les silex disponibles dans le département. Coppi, Lucien Lazaridès et Robic seront les victimes de cette facétie d'un goût douteux.

Ce ne sera pas tout. Le mauvais sort se manifestera autrement. Alors qu'il sent la victoire à sa portée, Apo est renversé par la voiture d'un hebdomadaire sportif et terminera l'étape sur un vieux vélo emprunté à un spectateur.

André Brulé surprend tout le monde par son allure superbe.

Surtout ceux qui l'ont rencontré la veille à la gare de Pau où il consultait les heures des trains à destination de Paris.

Records d'affluence pulvérisés au sommet des cols. Et aussi chez les suiveurs. Les Pyrénées font recette. Jean Prat, capitaine du quinze de France, Jean Urruty, champion du monde de pelote basque, le régisseur Albert, sont à bord des voitures de la caravane.

Aujourd'hui, la « sorcière » a réservé ses coups les plus durs à l'équipe belge qui laisse cinq plumes dans la bagarre. Seul Florent Mathieu sera repêché par les commissaires.

— Il a besoin de gagner de quoi payer la layette de son nouveau-né, dit Henri Boudard qui a le cœur sensible sous une rude enveloppe de buveur de beaujolais.

Ainsi ces pages sévères et illustrées par de rudes souffrances s'achèvent-elles par une petite note genre « fleur bleue ».

Et il s'en est fallu de deux minutes que Fachleitner ne fasse cadeau à sa femme du maillot jaune...

CHAPITRE XII

Rien ne sert de courir

IL faut partir à point. Telle est la devise du grand Van Steenbergen qui prend à Toulouse une assez jolie revanche sur ceux qui avaient crié au scandale lors du sprint de Bordeaux.

Ils étaient soixante-dix qui ne voulaient pas se battre et pour lesquels l'étape d'aujourd'hui devait se borner à une petite promenade collective.

Louis Caput n'a pu participer à cette ballade. Un mauvais rhume l'a cloué dans son lit avec trente-neuf de fièvre.

Journée vouée au calme et à la méditation pour Bartali, qui a profité d'une matinée libre pour aller écouter la messe en compagnie de ses domestiques Corrieri, Ricci, Brignole et Rosselo. Gino a mis un cierge devant l'autel de saint Christophe. Il a, en effet, échappé la veille à un accident stupide : un spectateur trop zélé, en

voulant le rafraichir, a projeté sur lui un seau d'eau avec une telle force qu'il a fait choir le campionissimo.

— Si encore cela avait été de l'eau bénite ! a murmuré Giguet.

Longues lignes droites. Le peloton franchit Muret, la ville natale du président de la République, sans même sortir de sa torpeur.

L'arrivée a lieu sur la piste rose du nouveau vélodrome de Toulouse qui n'est pas encore achevé ! Les spectateurs sont assis dans le vide, ce qui n'amoindrit nullement leur enthousiasme.

Apo reçoit une gerbe de miss Toulouse et rougit comme une jeune fille.

— Que faut-il vous souhaiter ? demande la charmante enfant.

— De passer une bonne nuit, déclare simplement Apo.

Son vœu ne sera pas exaucé. Il avait oublié que l'on célébrait ce soir-là la fête nationale. Et les coureurs furent troublés par les chants de la foule, les cuivres des retraites aux flambeaux et les flonflons des bals.

On dut maîtriser le doux Goasmat qui menaçait de jeter les meubles de sa chambre par la fenêtre.

— Vous n'avez rien cassé pendant la course cet après-midi, vous n'allez pas commencer maintenant !

CHAPITRE XIII

Plaies et bosses

HAMEAUX et villages pavoisés. Drapeaux à toutes les fenêtres. C'est le 14 juillet. Un 14 juillet qui ne manque certes pas de chaleur. Après avoir atteint la cime des Pyrénées, le Tour frôle les sommets du thermomètre. Et, avec un sens certain de l'ironie supérieure, ses organisateurs choisissent pour l'étape la plus torride le parcours le moins humide.

Les seules chasses qui se déclenchèrent entre Toulouse et Montpellier furent les chasses à la canette. Et dans cette région qui ne produit exclusivement que du vin, l'on n'entendit paradoxalement qu'un seul cri : « De l'eau ! De l'eau !... » Le sage Robic, lui-même,

SUITE PAGE 44.



Henri Letondal, qui a pris 528 photos de Paris à Luchon (71 h. 29' 58" de course) a eu 2 minutes pour découvrir ce site majestueux : les rampes du Tourmalet

L'un des envoyés spéciaux de *But et Club*, Henri Letondal, a suivi le Tour de France avec les hommes de tête. De Paris à Luchon il a eu 72 heures, 29' 58" (temps réalisé par les vainqueurs d'étape) pour prendre 528 photos ! Mais, dans les rampes du Tourmalet, il n'a disposé que de deux minutes pour saisir le passage de Coppi devant A. Lazaridès et Bartali.

ILS N'AURONT PAS FRANCHI LES PYRÉNÉES



1 Marcel Dussault, le premier maillot jaune, vainqueur à Reims. Il ne devait pas voir les Pyrénées ! Terrassé par une déchirure musculaire, Dussault renonça dans l'étape La Rochelle-Bordeaux. Pourtant, la veille, il avait terminé premier des Français dans l'étape contre la montre prouvant sa forme. On le reverra au départ du Tour car il a de l'étoffe.

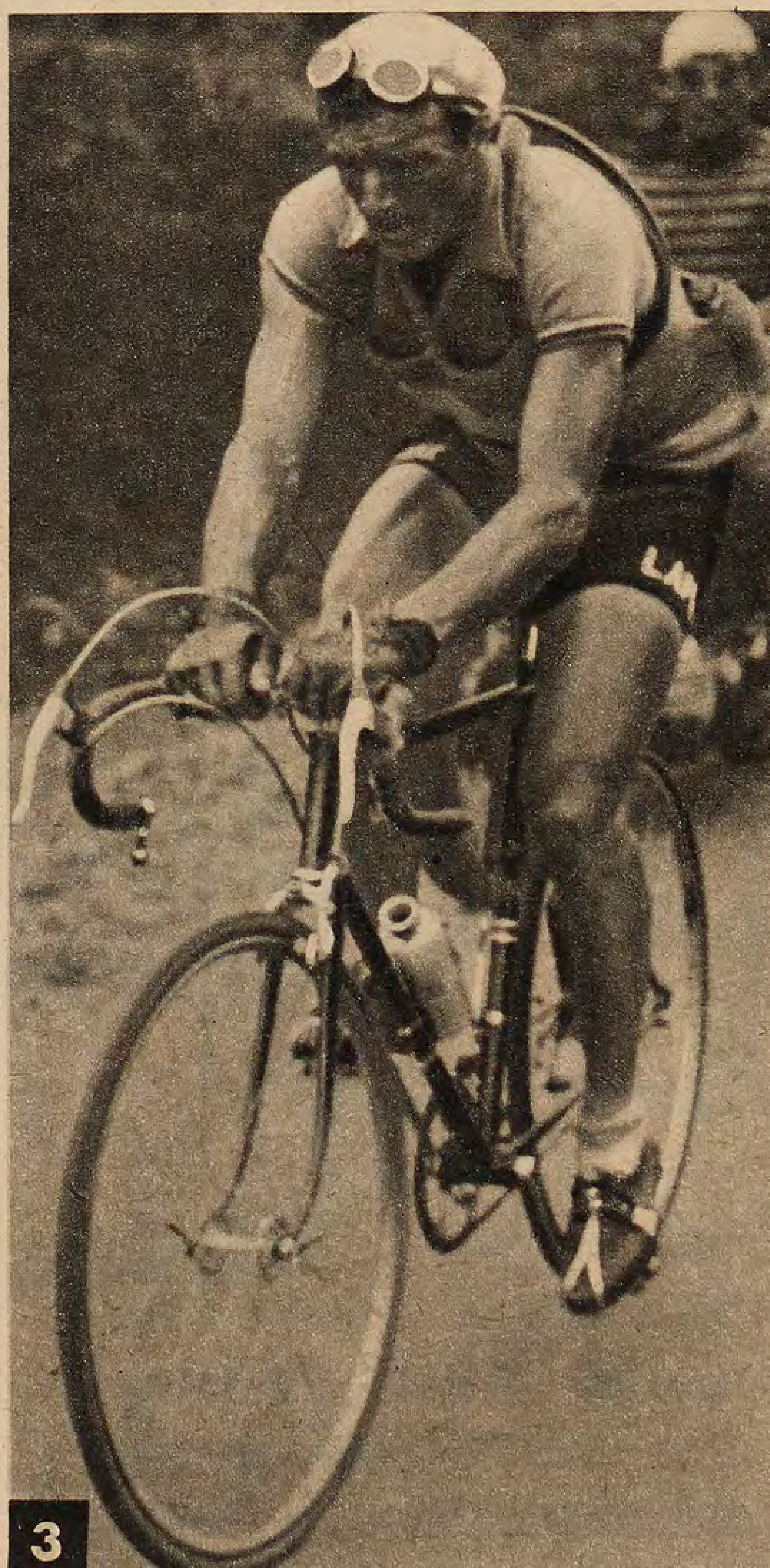
2 Louis Bobet, le héros de l'an dernier, n'a pas confirmé sa grande performance. Souffrant de ganglions dans l'aine, Bobet abandonna à Pau et monta en sanglotant dans l'ambulance. On dut l'opérer. Bien qu'il ne se soit pas montré aussi brillant que l'an passé, Bobet a lutté avec courage avant d'abdiquer, la rage au cœur, vaincu par la douleur !

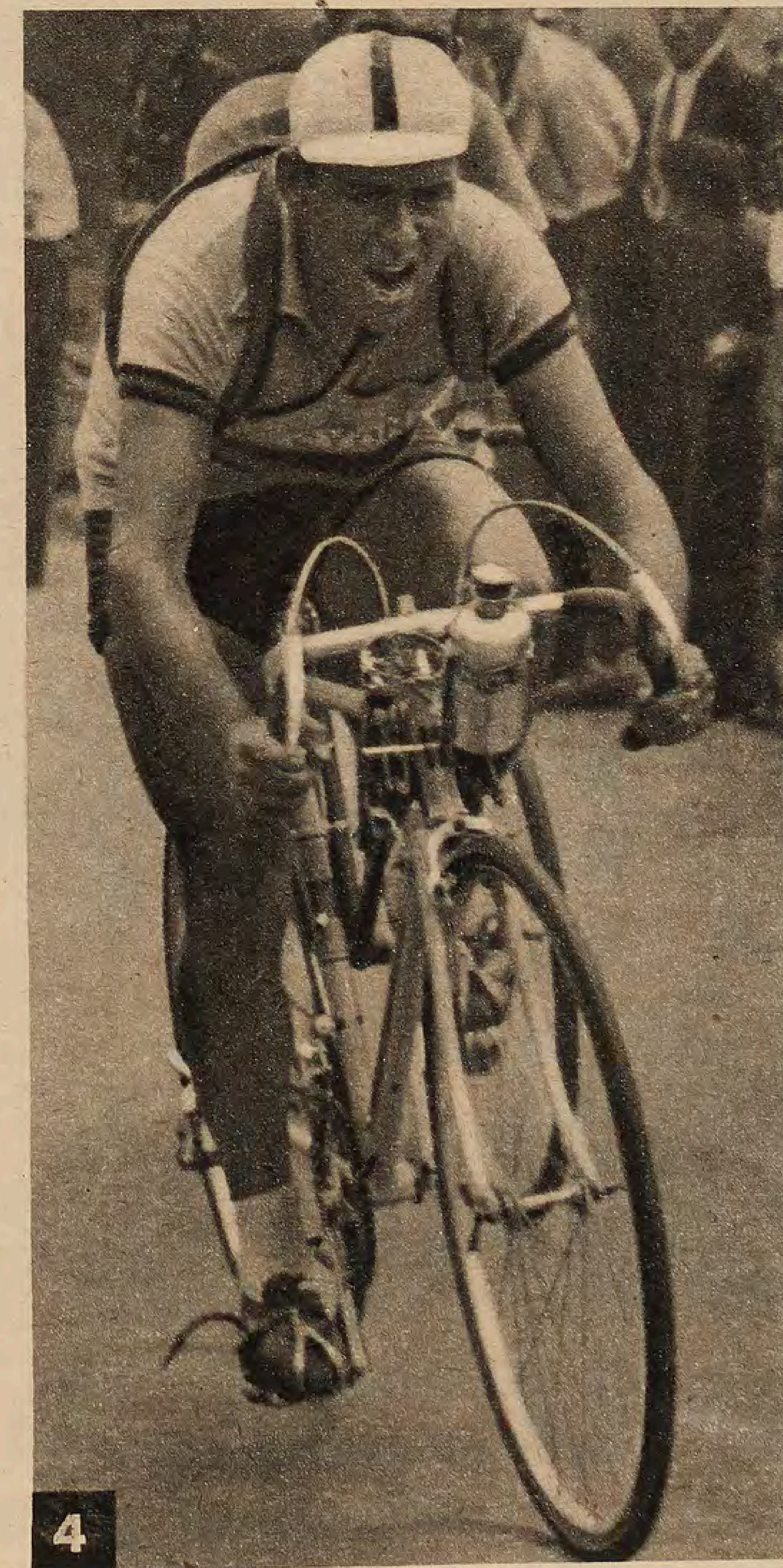




3 Guy Lapébie, un autre grand homme du Tour 1948, qui termina premier des Français. Il n'a pas pu atteindre la montagne cette année ! Se ressentant d'une chute faite à Rochefort, et bien qu'il ait gagné au sprint à Bordeaux, Lapébie abandonna le surlendemain dans l'étape Saint-Sébastien-Pau, absolument incapable de donner un coup de pédale !

4 Raymond Impanis, espoir n° 1 de l'équipe belge, avait brillé dans l'étape Saint-Sébastien-Pau, se retrouvant à la 7e place au classement général ! Mais, dès les premières rampes, assommé par la chaleur, écœuré, fatigué, Impanis s'arrêta définitivement. Et pourtant, à Berg, son village, on s'apprêtait déjà à illuminer en son honneur ! C'était un peu trop tôt...







DANS LA CAMPAGNE, AVANT SAINT-GAUDENS, LES « DOMESTIQUES » ITALIENS ROULENT EN TETE A VIVE ALLURE. ILS FORMENT UNE « BARRIERE VERTE » ANNIHILANT TOUTES TENTATIVES

LUCHON-TOULOUSE une étape pour rire remportée (au sprint) par Van Steenbergen

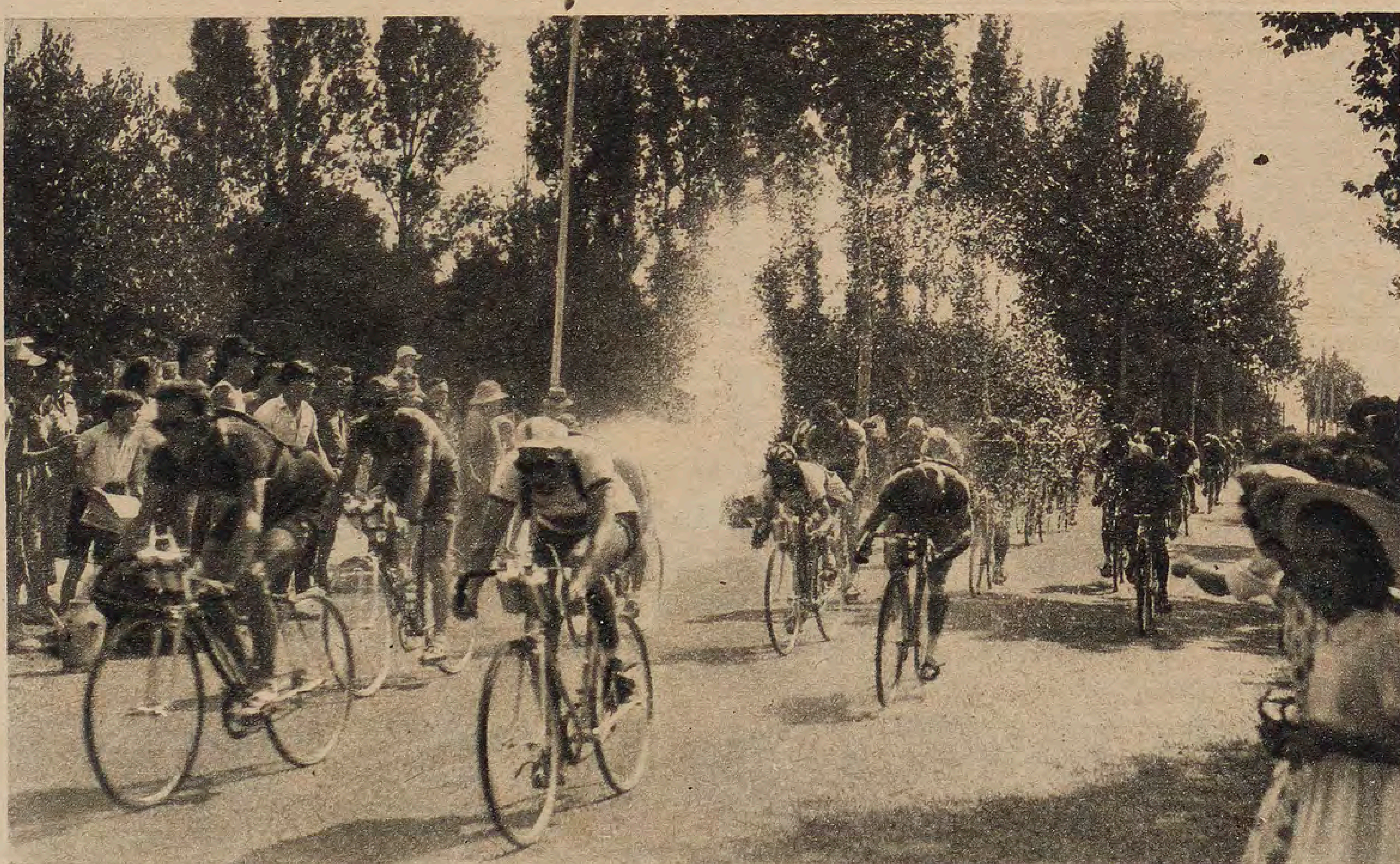
C'ETAIT dans l'ordre des choses prévues : après la première étape de montagne, les caïds, marqués par leurs durs efforts de la veille, n'aspirèrent qu'au repos et c'est pourquoi Luchon-Toulouse a été « une étape pour rire ».

Coppi et Bartali, comme les autres, ne tenaient pas à se dépenser et, cachés dans le peloton, ils se contentèrent de suivre le train assez soutenu que leurs domestiques assuraient en tête. Les dix Italiens formèrent une « barrière verte » à l'avant et ils ne laissèrent s'enfuir personne.

Le Marocain Dos Reis, le Parisien Idée, les régionaux Dolhats, Desbats et Massal eurent beau s'agiter ils ne parvinrent pas à passer.

Dans les tout derniers kilomètres, la barrière ayant été levée, plusieurs réussirent à s'enfuir (si l'on peut dire) et ils arrivèrent à Toulouse avec quelques secondes d'avance. Parmi eux, il y avait le Belge Van Steenbergen qui, bien emmené par son coéquipier d'américaine, Kint, tint à prouver que, quand il ne se trompait pas de ligne, il possédait un sprint souvent irrésistible.

Van Steenbergen gagna donc facilement une 12ᵉ étape dite de « récupération » et qui n'avait eu aucune influence sur le classement général.



LES SPECTATEURS ARROSENT LES COUREURS A SAINT-MARTORY. L'EAU SE VAPORISE SOUS LE SOLEIL. AU CENTRE, ON REMARQUE ROBIC

LE CLASSEMENT DE LA 12ᵉ ETAPE

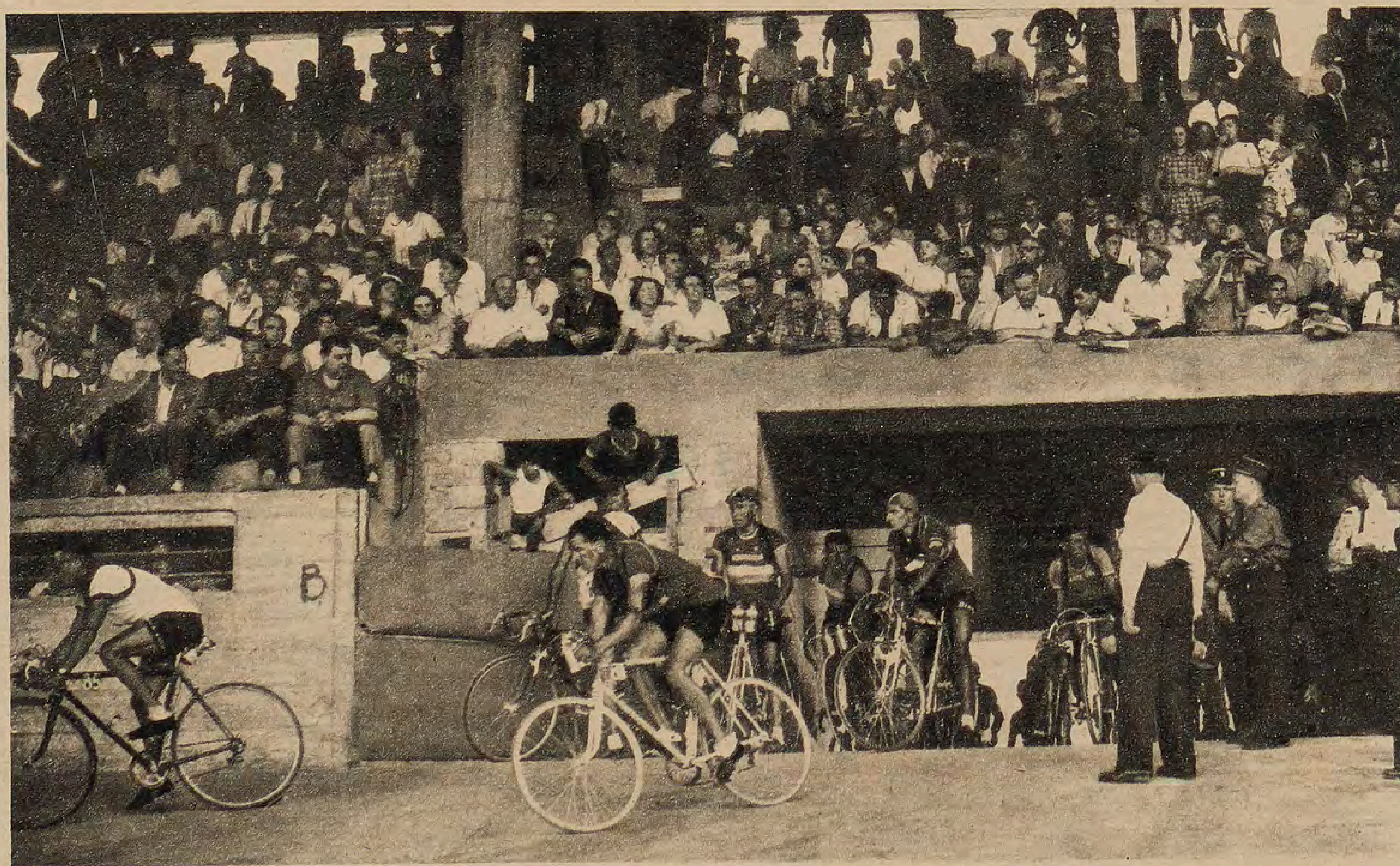
Luchon-Toulouse (134 km.)

1ᵉʳ **VAN STEENBERGEN**, sur bic. Mercier, les 134 km. en 3 h. 32' 11" (moyenne, 37 km. 891), (temps avec bonification, 3 h. 31' 11") ; 2. Kint, m. t. (temps avec bonification, 3 h. 31' 41") ; 3. Le Nizerhy, m. t. ; 4. Kubler ; 5. Hendrickx ; 6. Martini ; 7. Dos Reis ; 8. Ramoulux ; 9. Ockers ; 10. Geminiani, m. t., etc.

LE CLASSEMENT GENERAL APRES LA 12ᵉ ETAPE

Luchon-Toulouse (134 km.)

1ᵉʳ **MAGNI**, en 75 h. 57' 3" ; 2. Fachleitner, à 2' 10" ; 3. Marinelli, à 2' 41" ; 4. Kubler, à 10' 14" ; 5. Ockers, à 10' 51" ; 6. Dupont, à 11' 27" ; 7. Cogan, à 12' 4" ; Bartali, à 12' 34" ; 9. Coppi, à 14' 16" ; 10. Robic, à 15' 24".



A L'ARRIVEE A TOULOUSE, COPPI, QUI A MIS PIED A TERRE, RENONCE A DISPUTER LE SPRINT DU PELOTON. PAS DE FATIGUES INUTILES.



Henri Boudard, juge à l'arrivée n'a eu aucun mal à Toulouse, à départager douze concurrents...

ETRE juge à l'arrivée n'est pas une sinécure et je ne cache pas que je grimpe souvent les marches du perchoir avec une certaine appréhension. Toutefois, dès que les coureurs entrent sur la piste du vélodrome, c'est instantané : je retrouve immédiatement mon calme.

Le rôle du juge n'est pas facile, on n'a absolument pas le droit de se tromper ni d'hésiter... Et il n'y a pas de souffleur ! Quand plusieurs coureurs passent la ligne en coude à coude, il faut voir vite et lancer des noms ou des numéros !

Toutefois, à Toulouse, par exemple, ma tâche a été aisée. Van Steenbergen s'est détaché irrésistiblement et il a gagné facilement.

Mais il n'en va pas toujours ainsi — hélas ! — et il est heureux que je suive toutes les grandes courses et que j'assiste bien souvent le directeur de l'épreuve, quand je ne remplis pas ces fonctions. Ainsi, depuis de très nombreuses années, j'ai vu défiler plusieurs générations de coureurs et je les connais tous, à de rares exceptions près !

De plus, j'accompagne toujours le peloton dans les derniers kilomètres de l'étape et j'identifie tous les hommes qui le composent et la silhouette de chacun d'eux me devient familière. Et dès que le sprint est lancé, je fixe — au fur et à mesure — la position de tous les concurrents et je la crie aussitôt aux commissaires qui l'assistent.

J'ai jugé ma première course il y a un peu plus de vingt ans. Il s'agissait d'une épreuve organisée en début de saison par le groupement des grands clubs de la capitale, « Paris sportif ». Il y avait plus de quatre cents partants au départ. Ça promettait... Heureusement, la ligne d'arrivée était tracée au sommet de la « Tour Biret », une côte fameuse et réputée difficile. Et les gars arrivèrent un par un !

Ensuite, j'ai continué à officier dans les courses d'amateurs et puis j'ai servi d'adjoint à Lucien Cazalis, juge à l'arrivée du Tour de France.

J'étais, dès lors, dans le grand bain et depuis je crois avoir « enregistré » près de cinq cents arrivées !

Mais, je suis prêt à faire bénéficier de mon expérience et de mes conseils, un gars qui n'aurait pas peur de prendre ses responsabilités, qui aurait du coup d'œil et de la décision. Pourquoi pas vous ?

HENRI BOUDARD.



HENRI BOUDARD (EN CASQUETTE BLANCHE) ET, A L'EXT. DR., FELIX LEVITAN, DIRECTEUR DU TOUR.

LE SPRINT VICTORIEUX DE VAN STEENBERGEN. A TOULOUSE, LE BELGE GAGNE DEVANT KINT, LE NIZERHY, KUBLER, HENDRICKX (QUI SE RETOURNE), ETC... « RIK » VIENT DE BATTRE DOUZE HOMMES AVEC FACILITE.

Le Tour dans la montagne noire...



LA 13e ETAPE, TOULOUSE-NIMES, A ETE CELLE DU SOLEIL ET DE LA CHALEUR. POURTANT LES ROUTIERS ONT TROUVE UN OASIS DE FRAICHEUR : MONS, OU L'ORB COULE PARESSEUSEMENT.

a renoncé à transporter dans ses bidons son potage au vermicelle de prédilection. Le Père Soupe — comme l'appellent les soigneurs — tire, lui aussi, la langue.

Et pourtant la raison exigerait que l'on ne succombe point trop aux tentations de la soif. Et Mithouard a peut-être trouvé la bonne formule qui évite à ses hommes de trop fréquenter les fontaines. Il a conçu un ravitaillement spécial : fruits, citronnade très sucrée, et bouillie aux flocons d'avoine.

Ce menu doit être le meilleur pour lutter contre la canicule puisque Emile Idée y puisera les ressources qui feront de lui le premier arrivé à Nimes.

Les suiveurs, terrassés par le soleil, n'ont pas les mêmes scrupules et lorsque le bruit circule dans leur carcasse que Bédarieux offrait une tournée de sa clairette, ce fut une ruée unanime dont Marcel Hansenne — parbleu ! c'est lui qui court le plus vite ! — sort brillamment vainqueur.

A Gignac on a le sens des initiatives heureuses. Tout à côté du contrôle de ravitaillement, les responsables de l'organisation ont eu l'excellente idée d'installer une sorte d'immense douchière sous laquelle les coureurs s'ébattent joyeusement ainsi que des canards.

Brûlé tend les bras vers l'eau qui ruisselle comme s'il s'agissait d'une manne céleste. Il tire la langue de joie, renverse la tête bouche grande ouverte et lance à la cantonade :

— Il faut bien se rincer la dalle !

Lorsque nous voulons féliciter l'inventeur de cet astucieux système, nous voyons s'avancer vers nous un énorme personnage qui se présente, en toute simplicité, de la façon suivante :

— Le taureau de Gignac.

Ancien coureur cycliste, ayant participé jadis au Tour de France, on a oublié son nom pour ne le plus connaître que sous ce flatteur nom de guerre.

Aux abords de Nîmes la course s'anime enfin. L'annonce d'une prime spéciale de cent mille francs au vainqueur de l'étape doit y être pour quelque chose. Et Idée inaugure une fructueuse course au trésor en raflant cette somme rondelette.

Tout irait donc pour le mieux dans le meilleur des mondes si cette étape ne se terminait par un nouvel orage au sein de l'équipe de France. Chapatte, qui est le leader des tricolores au classement général, est renversé à la sortie de Montpellier par un spectateur maladroit. Il brise son vélo. Personne ne se soucie de lui. On l'abandonne à son triste sort et il achève le parcours sur une bicyclette d'emprunt avec garde-boue, avertisseur, porte-bagages et selle recouverte d'une housse de velours !

Coût de l'opération : neuf minutes de retard à l'arrivée et passage de la dix-septième place à la vingt et unième.

Chapatte, qui a le bec salé et la langue vive, a une rude explication avec son directeur sportif et déclare avec amertume :

— Ma tête ne plait pas à M. Cuvelier.

Le brave Fachleiner est très abattu, lui aussi. Il souffre d'un énorme abcès et chaque coup de pédale lui arrache un cri de douleur.

— J'aurais pourtant bien voulu ajouter un étage à la petite maison que je construis près de celle de Jean Giono, soupire-t-il.

Il n'est d'ailleurs pas le seul éprouvé et la troupe du Tour évoque singulièrement un rassemblement d'éclopés après la bataille. Antonin Rolland, Lauredi, Peverelli sont entortillés dans des bandelettes ainsi que des momies. Lucien Teisseire, pareil à un cerisier au printemps, est couvert de boutons et a dû subir des mains du docteur Secail, providence des rugbymen toulousains, un vigoureux traitement au thermocautère. Vietto n'est pas remis de sa terrible chute des Pyrénées. Il a l'os du coude fendu sur quatre centimètres et la plaie était pleine de terre.

— C'est nous qui sommes les invalides, ironise-t-il avec un sourire féroce.

Et Chapatte qui roule à ses côtés ne rate pas une si belle occasion de faire un nouveau « gag » et il lui réplique, caustique :

— Tu as bien raison, René, et avec toutes les opérations que tu as déjà subies on te donnera bientôt ton diplôme d'interne des hopitaux ! Tu l'auras bien mérité...

Un coup de pédale plus appuyé et Chapatte prend vingt mètres

et se met hors de portée de la riposte du vindicatif Cannois, qui a — dit-on — répondu par un très gros mot à un journaliste venu lui demander s'il souffrait beaucoup !

Et Yvan Audouard, la victime du « roi René » n'a pas trouvé ça « au petit poil », mais alors pas du tout...

Les abandons et les éliminations font des coupes sombres, partis à plus de cent de Paris, combien seront-ils à l'arrivée sur le ciment du Parc des Princes ?

CHAPITRE XIV

La gifle du kilomètre 58

A l'instant même où notre feuilleton allait s'enliser dans les plus mornes conventions et où son auteur donnait l'impression de « tirer à la ligne », voici que se produit un événement du genre héroï-comique auquel l'on pourrait donner un titre capable d'émouvoir les plus endurcis et d'éveiller les imaginations les plus paresseuses : « Le roi René a battu l'enfant grec ! »

On connaît les faits car cette fameuse gifle a fait, si j'ose dire, un certain bruit. Cela commence d'ailleurs, très classiquement, par un complot. Las d'observer une passivité qui engourdit ses troupes, Cuvelier a conçu, dans le secret d'une chambre de l'hôtel du Louvre, les grandes lignes d'une attaque que l'on lancera hardiment au-delà de Lambesc. C'est le célèbre Plan Bleu.

Du coup, les Tricolores ont des fourmis dans les jambes. Et Apo, heureux d'avoir la bride sur le cou, devance imprudemment les consignes et n'attend pas que l'heure H ait sonné à la montre de Cuvelier. A Avignon, les ponts sont coupés. Il s'en va en compagnie de Kint, caracole à l'avant et se conduit en franc-tireur.

Son escapade a surpris tout le monde et plus particulièrement ses coéquipiers Teisseire et Vietto, mal en point, et bien longs à se mettre en train. Ces derniers sont bientôt « décollés » et ils voient

avec terreur un nuage de poussière qui diminue sur la route, devant eux : le peloton à la poursuite de Lazaridès.

Mais l'enfant-roi ne réussira pas son coup d'état. Il est rattrapé par les Italiens, et le calme succède à la tempête.

Près de Caumont, au kilomètre 58, « Apo » rentre dans le peloton et tombe sur un Vietto, au regard mauvais, à la bouche amère, qui a rejoint difficilement.

— Apo, tu es fou. Tu n'as rien dans le crâne...

Et vlan ! René administre à l'indiscipliné une maîtresse claque. L'enfant grec, qui réclamait de la poudre et des balles, reçoit une mornifle. Et il s'en va cacher sa honte derrière les voitures suiveuses.

— M'avoir fait ça ! Je ne suis tout de même plus un gamin !

Bien que le départ ait été donné à Nimes, dans les arènes, personne n'aurait prévu cette corrida.

Du coup, tout le monde semble bouder et, bercés par le chant monotone des cigales qui scient le vide, les coureurs lanternent.

On pensait que ce serait le Midi qui bougerait. Pas du tout ! Aux approches de Marseille, c'est l'Auvergne qui a les honneurs du communiqué. Jean Blanc, à la sortie de Roquevaire, se détache puissamment. Et l'on frémit un peu car le costaud de Cébazat est un redoutable briseur de matériel. Rien ne lui résiste. Heureusement, il dispose d'un vélo conçu spécialement pour lui et que son frère Paul est venu lui apporter en hâte à La Rochelle.

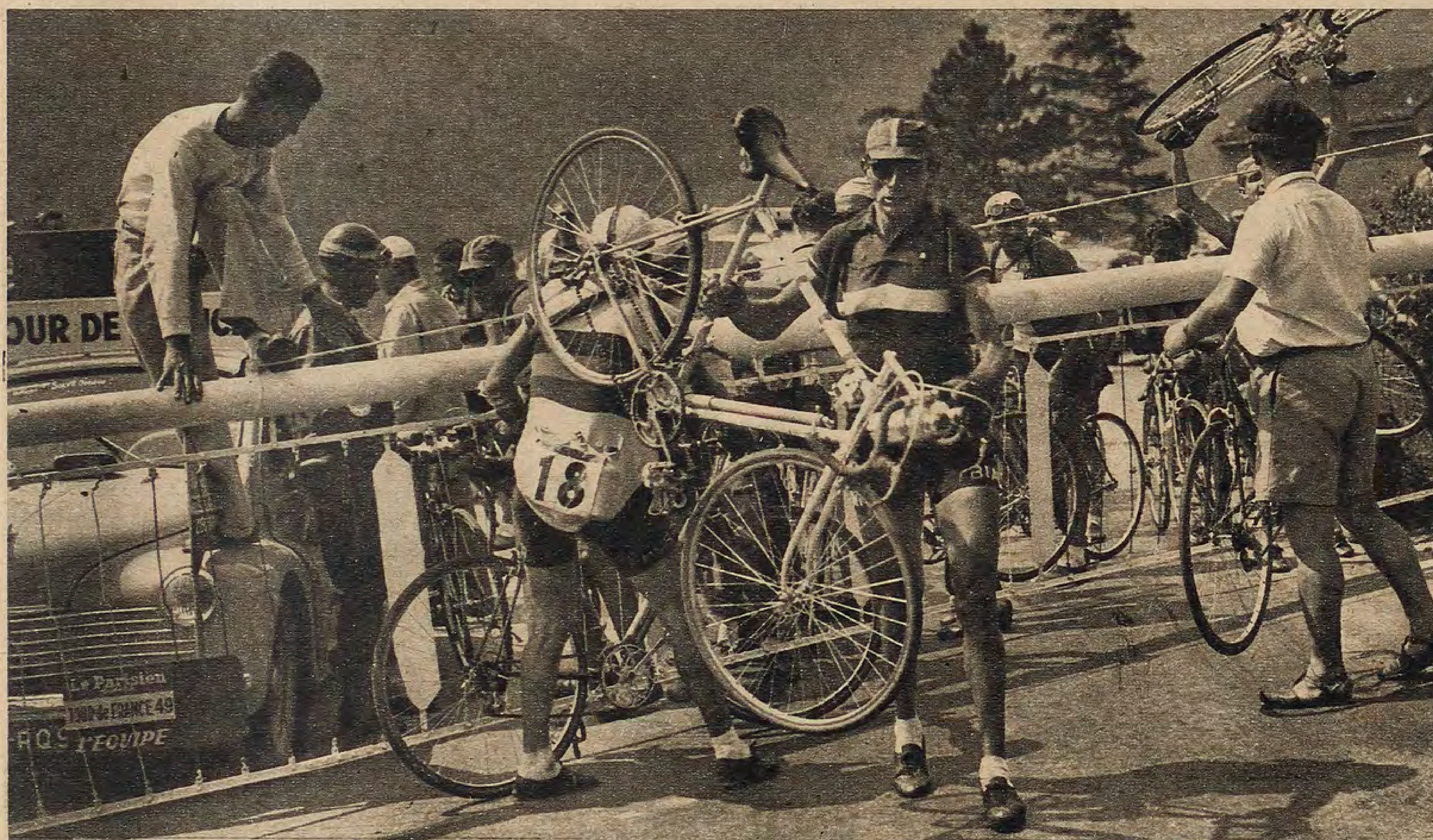
Hélas ! Blanc ne pourra jamais, à l'imitation de Cécile Sorel, demander au public qui l'attend au bas des cols :

— L'ai-je bien descendu ?

Jean Blanc, en effet, est un paisible père de famille et, au moment de prendre de trop gros risques, il voit en rêve trois petites têtes blondes. Ce qui l'incite à mettre un frein à sa fureur.

Et Goldschmitt, qui n'a sans doute pas de tels soucis familiaux, le dépasse à une allure vertigineuse, puis grimpe magnifiquement le col de Carpiagne à un train d'enfer. Et, pour que l'image soit plus exacte, de chaque côté de la route flambe un incendie de broussailles. L'on a vite alerté les marins-pompiers de Marseille. Ils ont

SUITE PAGE 48.



A ST-PONS, UN PASSAGE A NIVEAU FERME A SEME LA PERTURBATION DANS LA CARAVANE. COPPI, SON VELO A LA MAIN, L'A ENJAMBE

Un homme frais : Idée a dominé dans les 50 derniers kilomètres de l'étape "tropicale" Toulouse-Nîmes

La treizième étape du Tour, disputée le 14 juillet dans une ambiance de fête nationale, avec musique, petits drapeaux et pétards comportait 289 kilomètres et allait de Toulouse à Nîmes...

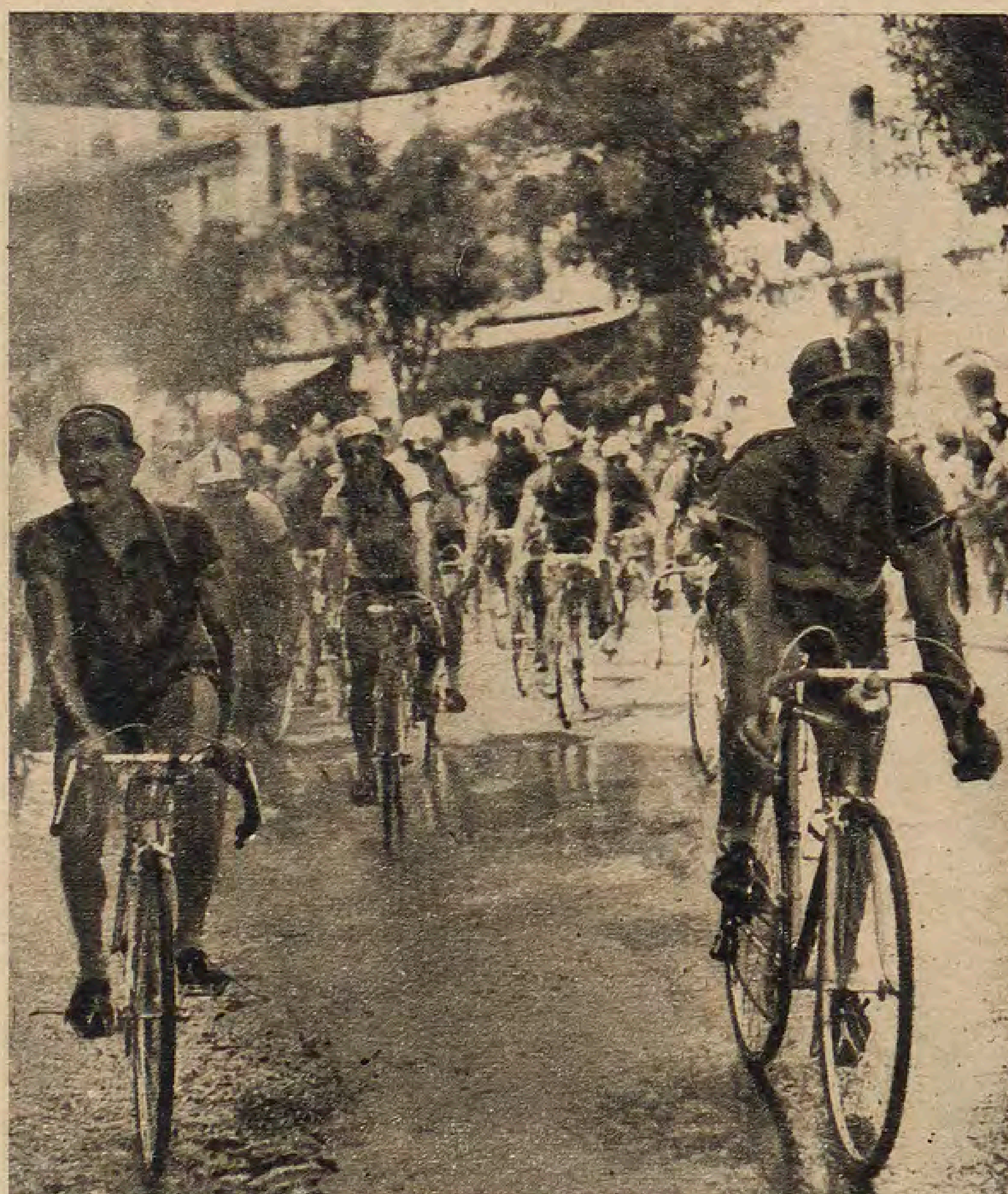
Mais la chaleur fut tellement accablante, l'atmosphère si étouffante que les 68 hommes restant en course roulèrent jusqu'à Montpellier à un train de sénateur en « cuisant » au soleil. Personne n'étant assez irréfléchi pour essayer de s'enfuir dans une pareille fournaise. Personne ne tenant à secouer la torpeur qui engourdissait le peloton...

Montpellier est distant de Nîmes de 50 kilomètres et ce n'est vraiment qu'à partir de la ville universitaire que commença la course.

Le Parisien Emile Idée, très frais et nullement diminué par la chaleur, profita d'une prime de 50.000 francs pour s'enfuir, emmenant dans son sillage Lambrecht, Teisseire, Dupont, Ausenda et Muller. Cette fois, l'affaire était sérieuse. Rien que des bons rouleurs décidés à tout !

Et si les 240 premiers kilomètres furent couverts à petite allure, les 50 derniers donnèrent lieu à course extrêmement rapide. Les cinq coureurs s'entendant parfaitement foncèrent à près de 50 à l'heure vers Nîmes où ils arrivèrent quatre minutes avant le peloton qui fit une apparition languissante dans les allées Jean-Jaurès noires de monde.

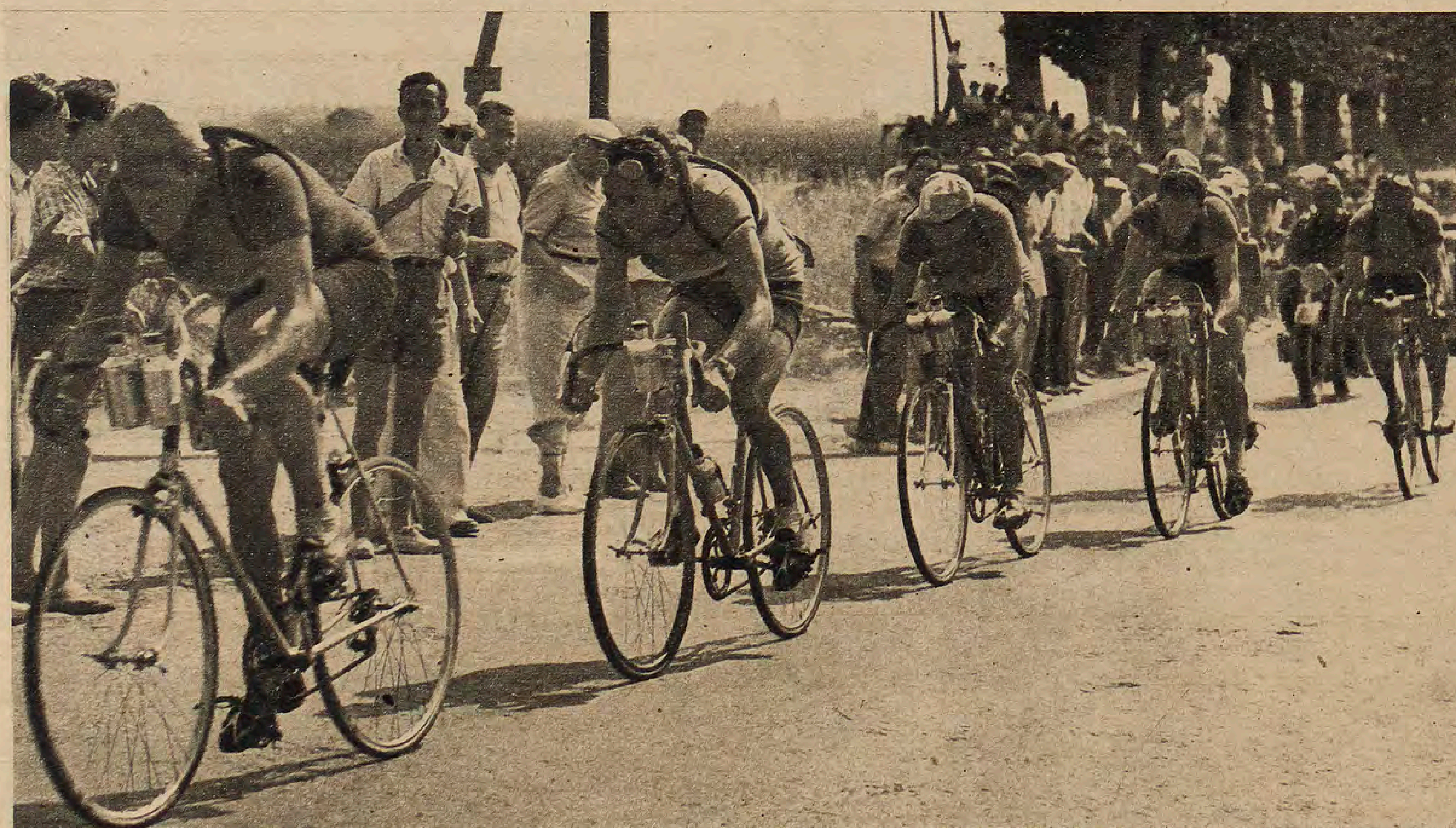
Idée, plus rapide que ses rivaux, gagna au sprint avec panache devant Lambrecht. Fait saillant de l'étape, le Belge Dupont (3e) « sautait » Kubler et Ockers au classement général où il prenait la 4e place. On commençait à parler de lui comme un outsider possible et son directeur sportif Sylvère Maës ne cachait pas son optimisme...



BRULE ET PASQUINI PROFITENT D'UNE DOUCHE BIENFAISANTE.



CHAPATTE EST TOMBE. ARRETE, IL EMPLIT SON BIDON.



L'ECHAPPEE DECISIVE. PEU AVANT NIMES, MULLER MENE DEVANT TEISSEIRE, AUSENDA, IDEE QUI MASQUE LAMBRECHT ET DUPONT

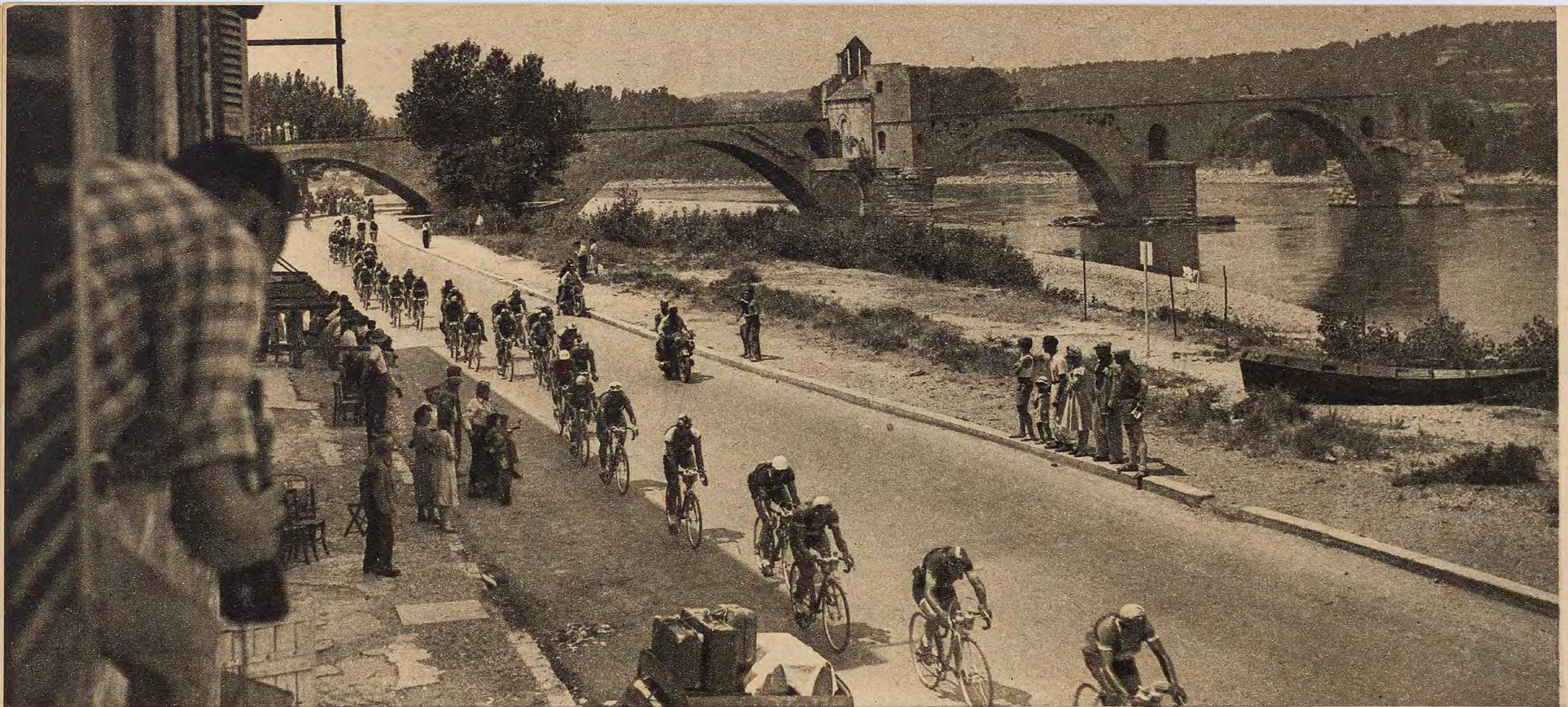
LE CLASSEMENT DE LA 13e ETAPE

Toulouse-Nîmes (280 km.)

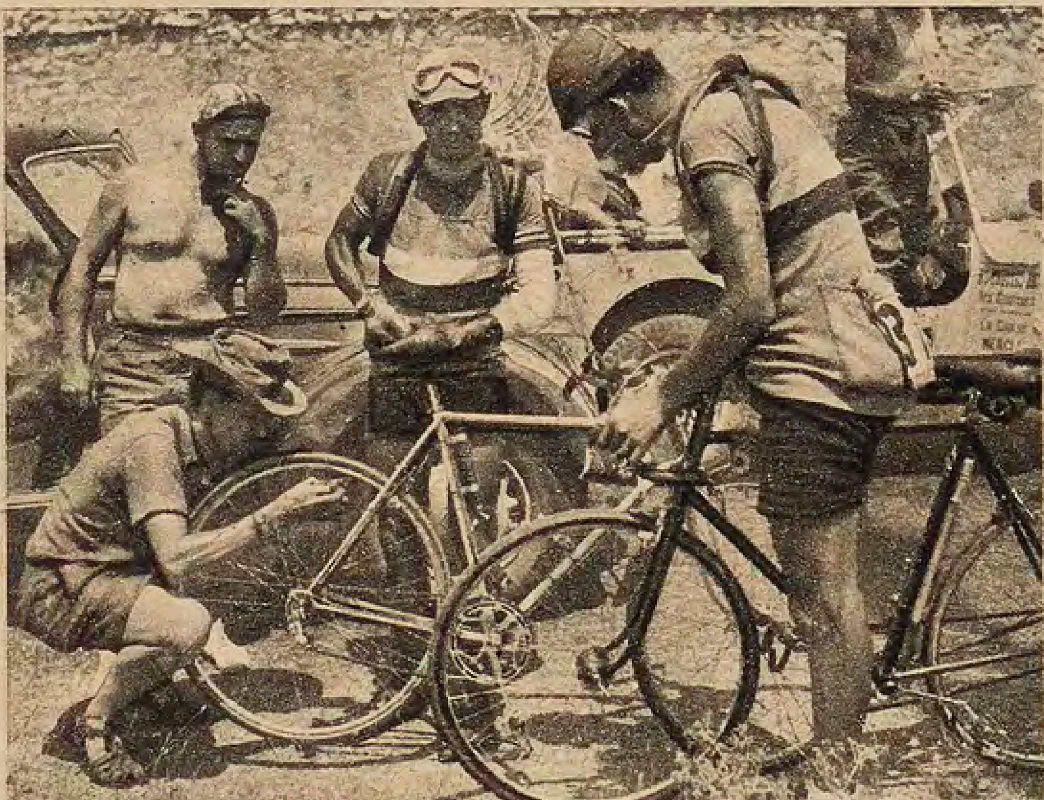
1er **IDEE**, les 280 km. en 8 h. 29' 4", sur bic. Peugeot (moyenne, 34 km. 062), (temps avec bonification, 8 h. 28' 4") ; 2. Lambrecht, m. t. (temps avec bonification, 8 h. 28' 34") ; 3. Dupont ; 4. Ausenda ; 5. Teisseire, m. t. ; 6. Muller, 8 h. 30' 48" ; 7. Diederich, 8 h. 33' 30" ; 8. Kubler ; 9. Van Steenbergen ; 10. Ockers, m. t.

LE CLASSEMENT GENERAL APRES LA 13e ETAPE

1er **MAGNI**, en 84 h. 30' 23" ; 2. Fachleitner, à 2' 10" ; 3. Marinelli, à 2' 41" ; 4. Dupont, à 7' 11" ; 5. Kubler, à 10' 14" ; 6. Ockers, à 11' 29" ; 7. Cogan, à 12' 4" ; 8. Bartali, à 12' 34" ; 9. Coppi, à 14' 16" ; 10. Robic, à 15' 24".



SUR LE PONT D'AVIGNON... LES COUREURS DU TOUR N'ONT PAS FRANCHI LE PONT CELEBRE, [illegible] ; ILS LONGENT LES RIVES DU RHONE. BIENTOT LAZARIDES S'ECHAPPERA.



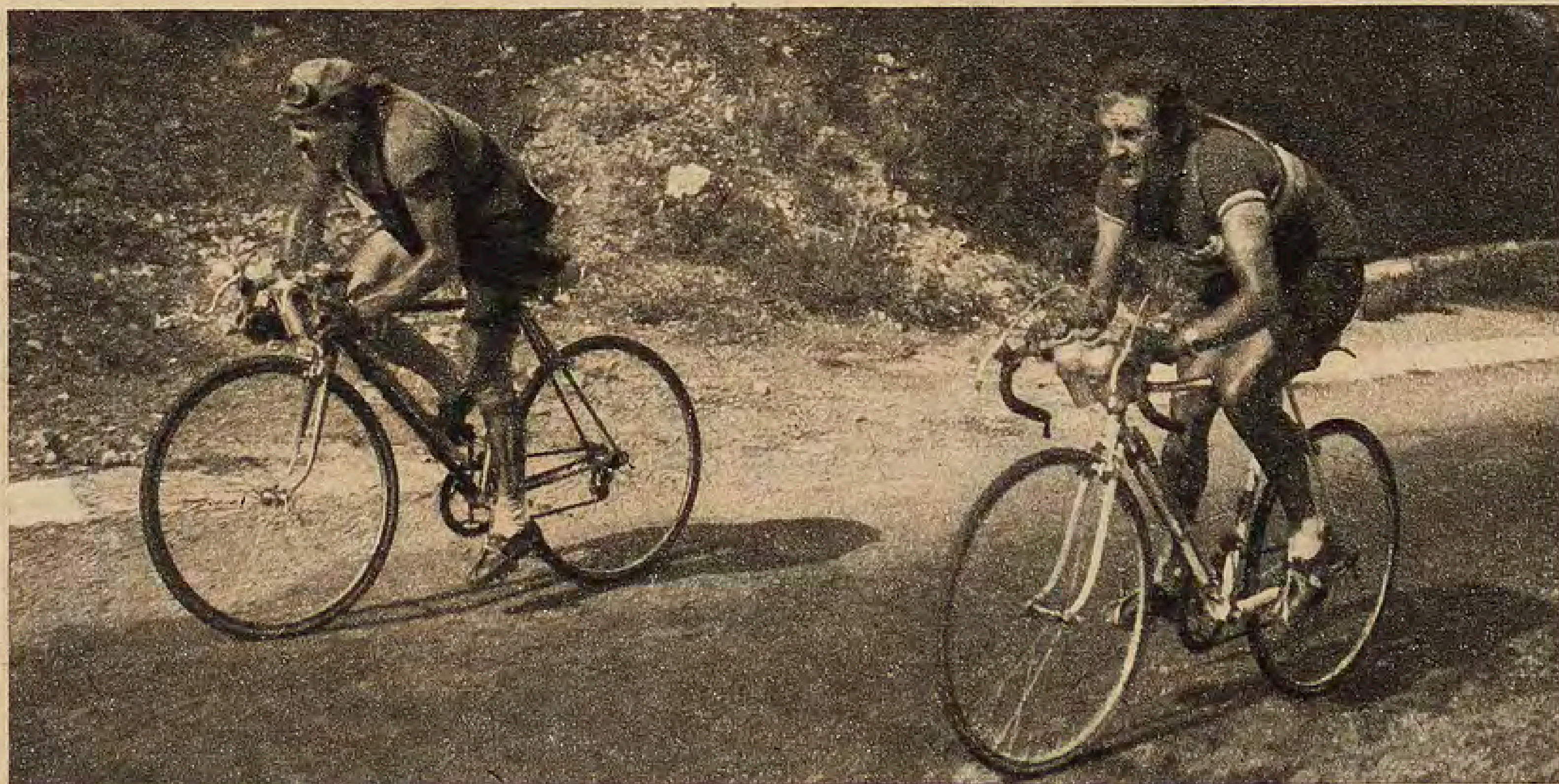
GEMINIANI A ATTENDU SON COEQUIPIER VIETTO QUI A CREVE.



« PERFORATA LA GOMMA ! » BARTALI A PERCE, IL S'ARRETE.



SOLEIL ARDENT, POUSSIERE... MARINELLI SE RAFRAICHIT.



BLANC, A GAUCHE, S'EST ECHAPPE, MAIS GOLDSCHMITT L'A REJOINT. ET BIENTOT...



FRANTZ, EX-VAINQUEUR DU TOUR, CONGRATULE SON POULAIN, GOLDSCHMITT, PREMIER.

CALME PLAT DE NIMES A MARSEILLE ET GOLDSCHMITT EN A PROFITÉ...

LA quatorzième étape, qui devait être marquée par une attaque générale de l'équipe de France destinée à « rapprocher » Apo Lazaridès des Italiens, au classement général, fut une étape de « calme plat ». Mais cette offensive de grand style des « tricolores » n'eut pas lieu justement à cause du petit Cannois qui s'échappa dès Avignon et sema immédiatement le désordre dans le peloton. Son démarrage fut si nerveux que Vietto et Teisseire, blessés et de ce fait long à s'échauffer furent distancés. Les Italiens firent donner la garde, annihilèrent difficilement la tentative de Lazaridès et tout rentra dans l'ordre.

C'est à ce moment que Vietto, qui avait rejoint, se porta dans le peloton à la hauteur de son élève et le giffla pour le punir de son coup de tête ! Lazaridès, vexé, se laissa glisser à l'arrière et parla d'abandonner !... Heureusement, il n'en fit rien et termina même avec brio.

Ecrasés par la chaleur, les coureurs se promenèrent jusqu'à 57 km. de l'arrivée ou Blanc s'enfuit, mais il fut rattrapé immédiatement par le Luxembourgeois Goldschmitt qui, meilleur rouleur, le lâcha au train et arriva seul à Marseille...

★

LE CLASSEMENT DE LA 14e ETAPE

(Nîmes-Marseille, 199 km.)

1er **GOLDSCHMITT**, les 199 km. en 6 h. 17' 8'', sur bic. Garin (moyenne, 31 km. 659), (temps avec bonification, 6 h. 16' 8'') ; 2. Blanc, 6 h. 18' 59'' (temps avec bonification, 6 h. 18' 29'') ; 3. Robic, 6 h. 19' 48'' ; 4. Sciardis ; 5. Ockers ; 6. Hendrickx ; 7. Dolhats ; 8. Kint ; 9. Kubler, m. t. ; 10. ex-æquo : Coppi, Bartali, Biagioni, Pezzi, Fachleitner, Magni, A. Lazaridès, etc...

★

LE CLASSEMENT GENERAL APRES LA 14e ETAPE

1er **MAGNI**, en 90 h. 50' 11'' ; 2. Fachleitner à 2' 10'' ; 3. Marinelli à 2' 41'' ; 4. Dupont à 7' 11'' ; 5. Kubler à 10' 14'' ; 6. Ockers à 11' 20'' ; 7. Cogan à 12' 4'' ; 8. Bartali à 12' 34'' ; 9. Coppi à 14' 16'' ; 10. Robic à 15' 24''.



A ROQUEVAIRE, LES "GÉANTS" SE PROMÈNENT...

24 LE ROMAN DU TOUR

accouru en toute diligence et sont alignés sur les talus, oubliant leur mission salvatrice, pour applaudir le Luxembourgeois.

— Que diable, disent-ils, le feu n'est pas à la maison !

Les Marseillais sont très déçus de ne pas voir un de leurs régionaux entrer dans leur ville en triomphateur.

— Comment voulez-vous, me dit Andrex, que l'on crie : « Vive Goldschmitt ! » avé l'assent...

CHAPITRE XV

La vengeance d'Apo

La rancune peut inciter à la bouderie — nous avons l'exemple d'Achille — ou bien, fouettant l'amour-propre, elle engendre parfois les plus beaux exploits, sous couleur de vengeance.

Ce fut le cas pour Apo Lazaridès, la gifle qu'il reçut entre Nîmes et Marseille le catapulta entre Toulon et Sainte-Maxime. Devancer son maître dans sa propre ville et faire choir le roi René de son trône, c'est ce que réussit Apo avec une rage contenue qui collait à ses talons les ailes du dieu Mercure.

Avant le départ, les suiveurs s'étaient rendus en pèlerinage jusqu'au zinc de Esperraguerra, arbitre national de boxe et possesseur du meilleur pastis de Marseille, pour y boire le coup de l'étrier. Puis Bastien, représentant de l'Olympique, vint apporter au cyclisme le salut du football.

Cette étape était également un autre pèlerinage, mais autrement émouvant, puisqu'à Beauvallon la caravane passa devant la propriété où, chaque été, Henri Desgrange se reposait des fatigues du Tour.

Une prime de 120.000 francs, donnée en souvenir du Père du Tour, fut âprement disputée. Et chacun s'attendait à ce qu'elle échût à Emile Idée. Ce fut Paul Giguet qui se l'octroya.

— Si ce n'est toi, c'est donc ton beau-frère ! ironisa Lambrecht.

LE ROMAN DU TOUR 25

De toute façon cela ne sortait pas de la famille.

Les coureurs aspiraient tous aux délices de Cannes, aussi fameuses que celles de Capoue. Maurice Chevalier leur rendit une petite visite, ainsi que Jo Bouillon.

Mais toutes les rumeurs de la ville se turent lorsqu'un bruit, rasant les murs et filtrant sous les portes, causa une vive sensation. A en croire les gens bien informés, un nouveau traité aurait été signé entre Coppi et Bartali : le Pacte du Martinez.

Fidèle aux traditions de la diplomatie, Binda n'en divulgua pas les clauses. Toutefois, la seule hypothèse plausible était celle d'un accord. Les deux lions se partageaient à l'avance le gâteau.

Et, à l'office, les domestiques hériteraient des miettes.

Mais les secrets d'état ont la vie courte et on ne tardait pas à savoir que les deux « campionissimi » avaient juré de s'entraider jusqu'à Paris et que, pour aplanir toutes difficultés, on avait décidé en commun qu'ils toucheraient la même somme, soit la bagatelle de 10.000.000 de lires !

Ce n'était pas tout, le premier des deux nettement distancé devrait se mettre au service de l'autre jusqu'au Parc des Princes et favoriser sa victoire finale.

Cette alliance avait été conclue devant le président de la fédération italienne, qui avait fait spécialement le voyage de Milan, et aussi devant plusieurs gros industriels transalpins intéressés à « l'affaire ».

Et, sur la Croisette, les suiveurs et les supporters italiens, la larme à l'œil, émus, remués jusqu'au tréfond d'eux-mêmes, affirmaient en chœur allant encore plus loin :

— Le vieux Gino a compris. Vous verrez qu'il va emmener Fausto en triomphateur à Paris. Ils feront « un et deux ». Ce sera une véritable apogée pour nos couleurs. Quand même, ce Bartali est un brave cœur...

Robic, à qui on transmettait aussitôt la nouvelle (effarante) restait calme.

— On verra bien, disait-il avec un sourire en biais.

26 LE ROMAN DU TOUR

CHAPITRE XVI

Soyons amis, Gino !

Ce fut tout vu. Sur le chemin monstrueux, sablonneux et malaisé qui conduit de Cannes à Briançon, les spectateurs étonnés assistèrent à l'épilogue de la célèbre comédie que nos deux gaillards jouaient depuis quelques mois afin d'amuser le tapis : « La Thébaïde ou les Frères ennemis. »

Familiarisés avec tous les ressorts de la « comedia dell'arte », les innombrables Italiens, qui avaient franchi en masse les Alpes pour soutenir leurs coureurs, ne se tenaient plus de joie en constatant que leurs deux champions volaient de concert vers la victoire. Trois de ces fanatiques explosifs en churent dans un ravin en dansant une gigue sur le bord d'un précipice.

Le grand Ferdi Kubler, au profil aiguisé ainsi que la lame d'un couteau, exécuta en lever de rideau une brillante improvisation. Et, tout en roulant comme un forcené, il me crie en traversant Barcelonnette à la façon d'un bolide :

— C'est afin de gagner de l'argent pour ma petite fille que je suis parti !

Kubler, pédalant sur un rythme syncopé, poursuivit sa course infernale. Il semblait danser sur son vélo, insecte vermillon luttant contre le vent. Au sommet du col, le gouffre l'aspira et il tomba comme une pierre vers la vallée. Au-dessus de nos têtes des nuages gris cendre se chevauchaient et un crachin glacial nous transit jusqu'aux os. Kubler allait-il tenir, allait-il réussir l'exploit ?

Son visage chevalin était déformé, creusé par l'effort, chaque mètre le voyait un peu plus à bout de souffle. Et, comme un joueur décavé, il dut passer la main...

En effet, messieurs les campionissimi ne trouvèrent point à leur goût ce fantaisiste qui faisait sa course en Suisse. Et ils mirent bon ordre à cette échappée qui n'était point prévue dans leur contrat.

Fausto attendant Gino qui avait crevé, Gino laissant à Fausto la minute de bonification, les deux compères respectant les clauses du « pacte du Martinez » se prêtèrent aide et assistance.

LE ROMAN DU TOUR 27

Ils poussèrent même les choses un peu plus loin...

A les voir « oublier » sur la route abrupte tous leurs adversaires, y compris Robic et Lazaridès, tout en se faisant des gestes d'amitié en grimpant, Bartali en tirant la langue et Coppi le sourire au coin de ses lèvres fines, on aurait presque pu croire... qu'ils étaient de la même équipe !

Eviva Bartali ! Eviva Gino ! Rangés avec discipline sur le bord de la route sous la conduite des prêtres, les gosses d'un monastère crient leur encouragement au champion catholique. Une lettre du pape a dû certainement alerter tous les croyants de la région...

A l'arrivée, les choses s'arrangèrent à l'amiable.

— Après vous, mon cher Coppi.

— Je n'en ferai rien, ami Bartali.

Résultat : « le maillot jaune qui tue » exécute le pauvre Magni qui s'effondre, épuisé.

Le pauvre Fiorenzo, anéanti, vidé, les yeux vagues, les lèvres bleuies de froid, est incapable de descendre lui-même de son vélo. On doit l'emporter vers l'hôtel, pantin dont les ficelles sont rompues, pauvre mécanique au ressort cassé. Il ne sait que murmurer en un souffle :

— C'est terrible, c'est inhumain, c'est trop atroce...

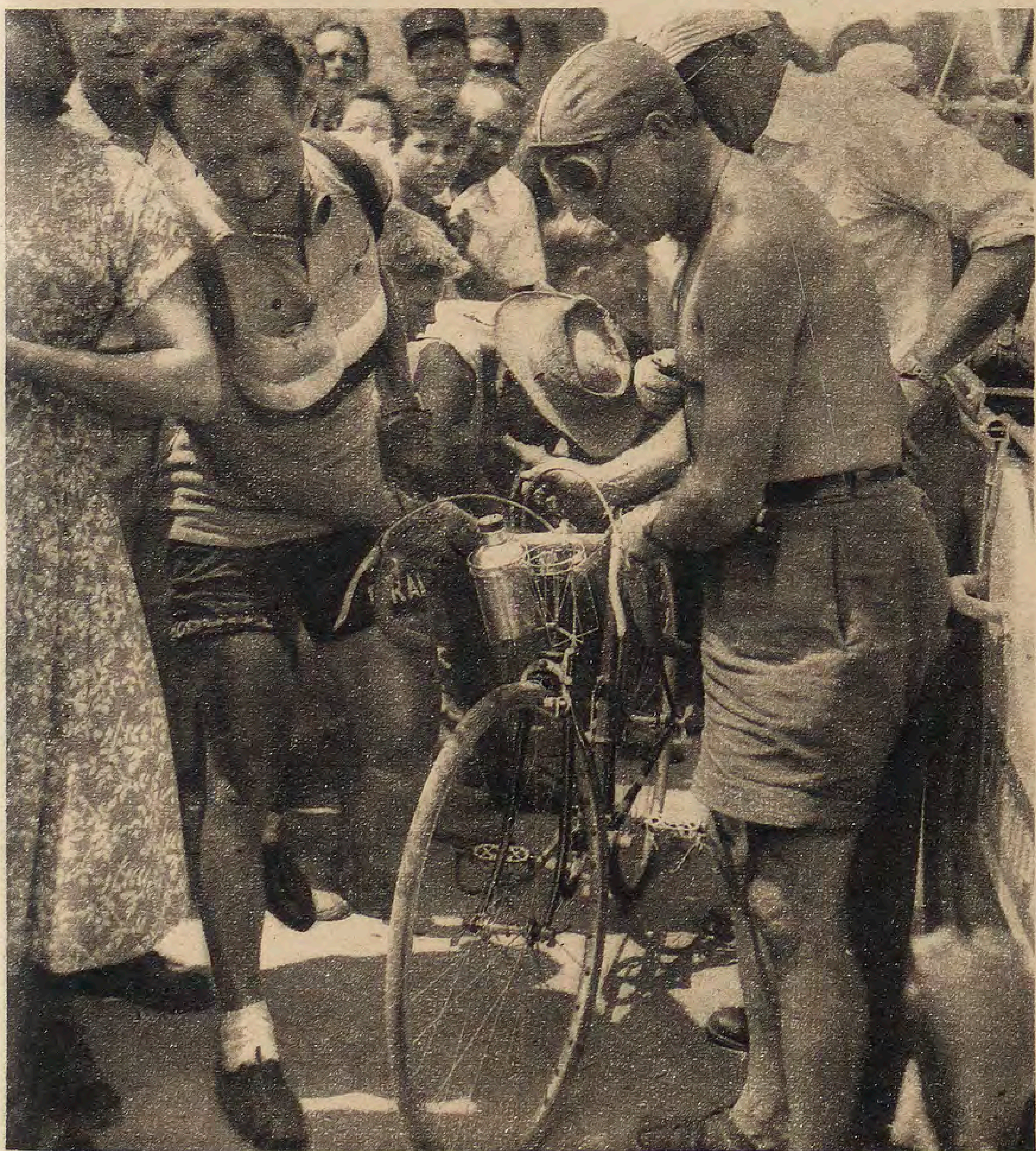
Magni n'a même pas la force de pleurer son maillot perdu. Le rêve passe... Et le manteau d'or change d'épaules. Bartali règne. Coppi est son dauphin.

Heureux Gino ! pour la quatrième fois, il vient de célébrer son anniversaire par une victoire d'étape dans les Alpes. En 1937, 1938 et l'an dernier, il avait déjà gagné à cette même date bénéfique. On l'entoure, on le félicite, on le presse de questions, mais il garde son sourire serein d'homme blasé. Coppi, un peu à l'écart, flotte dans un imperméable trop grand. Il regarde en coin, content de la victoire de son rival, heureux de sa bonne action charitable... Le pieux Gino ne l'emportera peut-être pas au paradis !

Derrière eux, c'est un peu la débandade. Seul Chapatte arrive relativement frais. Et cependant notre joyeux luron avait accroché à son maillot une pancarte : « Défense de pousser ! »

SUITE PAGE 54.

De Marseille à Cannes toute la côte en vacances a applaudi la caravane, et "Apo" l'enfant-roi a fait parler de lui...



ALORS QUE SON FRERE ACCENTUAIT SON AVANCE, LUCIEN LAZARIDES, TOMBE, PERDAIT DU TEMPS.



M. LE Dr ANTONI, MAIRE DE CANNES, SERRE « APO », HEROS DU JOUR, SUR SON CŒUR.

A Cannes : 1er Keteleer mais Apo Lazaridès joueur audacieux a réussi un "banco"...



A L'AVANT-GARDE DU PELOTON, COPPI, A. LAZARIDES, ROBIC, DE G. A DR., ROULENT COTE A COTE. CE N'EST QUE LE DEPART...

APO LAZARIDES a tenu sans doute à se venger de son humiliation de la veille et c'est pourquoi il a réussi une course audacieuse dans la 15e étape Marseille-Cannes.

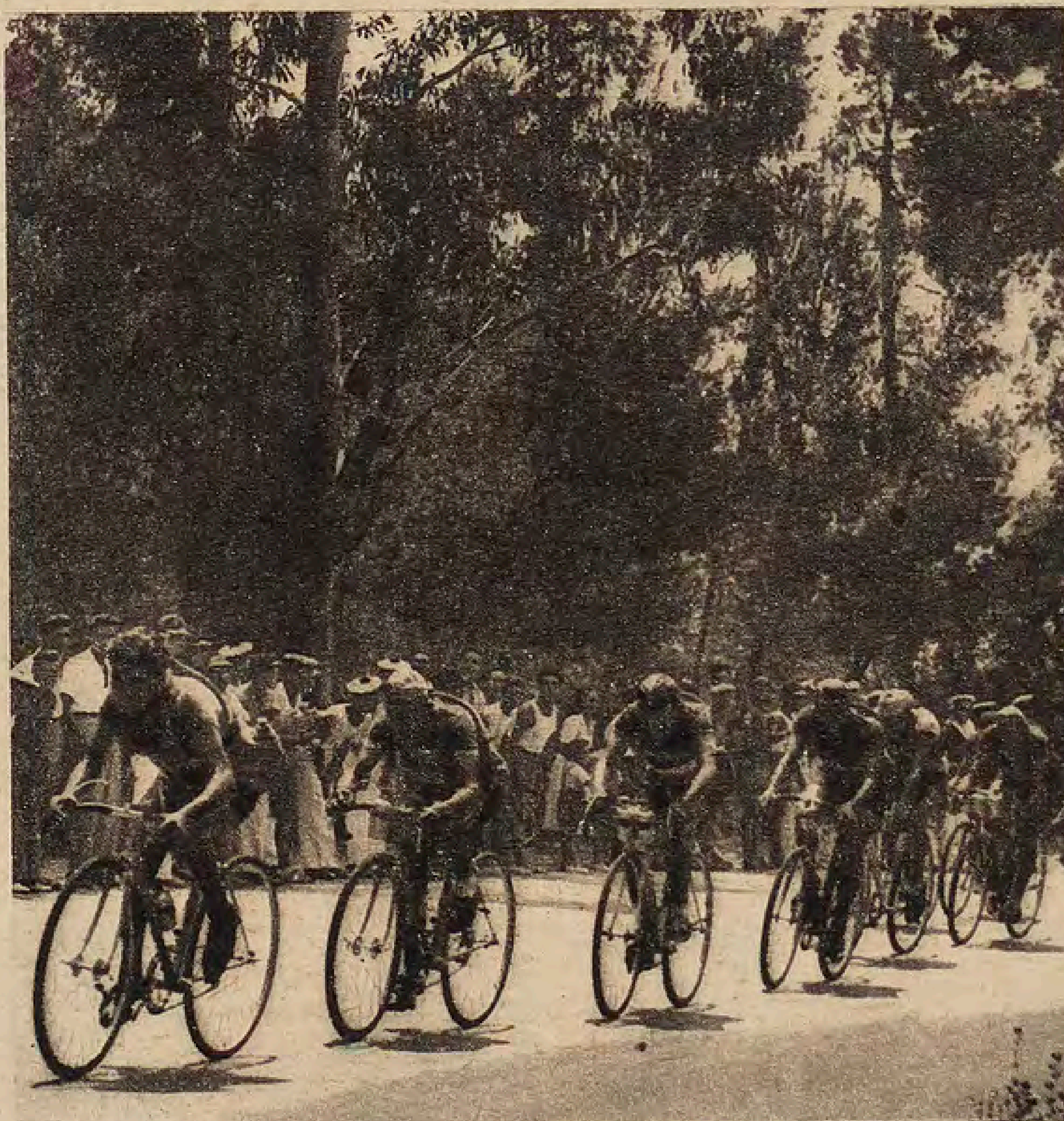
En effet, dès la première petite difficulté du parcours, Lazaridès, qui ne tenait pas en place, prit des risques. Il se leva sur ses pédales et se sauva en compagnie de Brûlé et Robic. Cette fugue ne devait pas être sérieuse, mais elle eut quand même pour résultat immédiat le lâchage de Vietto qui ne put suivre !

Follement ovationné par un public qui n'avait d'yeux que pour lui, « l'enfant roi » roula sous une haie de bravos ininterrompus tout au long de la Côte où les « pin-up » en bikini et à la peau dorée, avaient déserté les plages pour applaudir les « Tour de France ».

Ce fut à Toulon que Lazaridès, « survolté », Giguet, Diederich, Camellini, Lambrecht, Keteleer et De Santi faussèrent compagnie à tout le monde. La discorde régna encore dans le peloton, surpris, personne ne voulut mener et au moment où Keteleer gagnait le sprint sur l'allée de la Liberté les « grands » étaient à plus de 12'.

Apo Lazaridès, joueur audacieux, avait réussi un « banco » qui lui assurait un gain énorme et lui permettait de revenir très près des Italiens au pied même des Alpes.

Les Italiens, qui avaient laissé filer Lazaridès considéré par eux comme un adversaire assez redoutable, avaient essuyé une défaite sensible et leur directeur sportif, Binda, lui-même, ne pouvait qu'en convenir. Toutefois, il gardait une confiance inébranlable dans ses deux « campionissimi », Coppi et Bartali...



« APO » LAZARIDES, OVATIONNE, EMMENE LES « 8 » ECHAPPES.



LE PELOTON A 12' DE RETARD. MAGNI, EN TETE, DANS L'ESTEREL.



LE CLASSEMENT DE LA 15e ETAPE

(Marseille-Cannes, 215 km.)

1er **KETELEER,** les 215 km. en 6 h. 2' 29'', sur bic. Garin (moyenne, 35 km. 587), (temps avec bonification, 6 h. 1' 29'') ; 2. Idée, m. t. (temps avec bonification, 6 h. 1' 59'') ; 3. De Santi, m. t. ; 4. Giguet ; 5. Diederich ; 6. Camellini ; 7. Lambrecht, m. t. ; 8. A. Lazaridès, 6 h. 2' 31''; 9. Mathieu, 6 h. 14' 58'' ; 10. Corrieri, m. t.

LE CLASSEMENT GENERAL APRES LA 15e ETAPE

1er **MAGNI,** en 97 h. 5' 9'' ; 2. Fachleitner à 2' 10'' ; 3. Marinelli à 2' 40'' ; 4. Dupont à 7' 11'' ; 5. Lambrecht à 9' 28'' ; 6. Kubler à 10' 14'' ; 7. Ockers à 11' 29'' ; 8. Cogan à 12' ; 9. Bartali à 12' 34'' ; 10. Coppi à 14' 16''.



A L'ARRIVEE A CANNES, LE VAINQUEUR DE L'ETAPE, KETELEER, EUT BEAUCOUP DE SUCCES GRACE A UN BAISER « TRES CINEMA » !

LE TOUR

LES ALPES ONT INFIRMÉ LE VERDICT DES PYRÉNÉES

LES ALPES SE SONT PRONONCEES. LEURS TERRIBLES JUGES DE PAIX VARS, ALLOS, L'IZOARD, LE MONT-CENIS, L'ISERAN, LE PETIT ET LE GRAND SAINT-BERNARD ONT RENDU LEUR VERDICT. IL EST BEAUCOUP PLUS SEVERE QUE CELUI DES PYRENEES ET SURTOUT IL EST SANS APPEL. ROBIC, POURTANT TRIOMPHATEUR DES PYRENEES, APO LAZARIDES, QUI A DEÇU, FACHLEITNER, VAINCU PAR LA DOULEUR, KUBLER, TEMERAIRE INSENSE, TACCA, SURPRENANT, OCKERS, COURAGEUX A L'EXTREME, ET LE PETIT JACQUES MARINELLI QUI A LUTTE PIED A PIED, ONT ETE CONDAMNES MALGRE UNE DEFENSE BRILLANTE. DEUX CHAMPIONS ONT DOMINE LES DEBATS DE TOUTE LEUR CLASSE : GINO BARTALI ET SURTOUT FAUSTO COPPI. « BATTU CONSENTANT » PAR SON VIEUX RIVAL, FAUSTO A IMPOSE LE LENDEMAIN DE BRIANÇON A AOSTE SA NETTE SUPERIORITE ET ENDOSSE LE MAILLOT JAUNE ! LES ALPES AVAIENT INFIRME LE VERDICT (PROVISOIRE) DES PYRENEES. C'ETAIT PREVU...

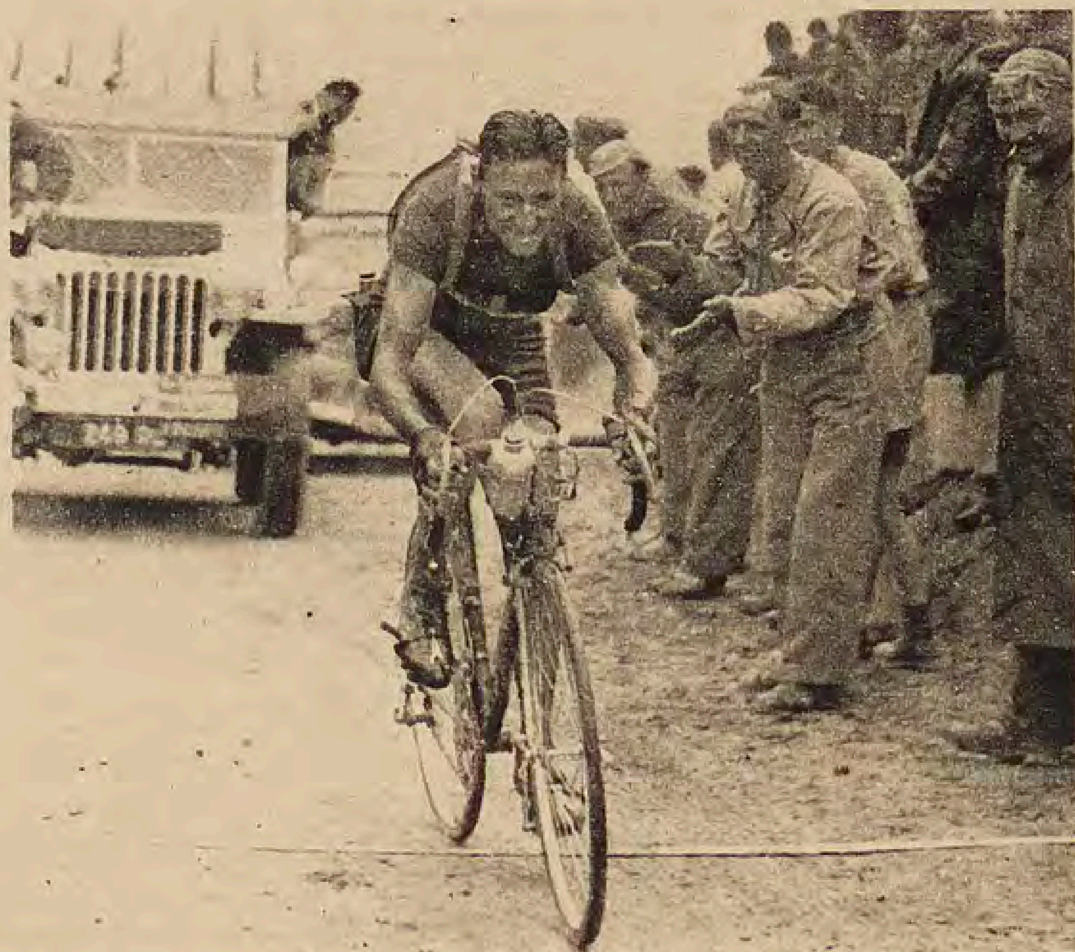


BARTALI ET COPPI SIGNATAIRES DU "PACTE A DEUX"

Finie la grande rivalité Bartali-Coppi ! Oubliées les vaines querelles. Les deux « campionissimi » signataires d'un pacte à deux ont unis (pour un jour) leurs efforts dans la montagne de Cannes à Briançon où ils arriveront détachés. Se faisant des politesses, les deux grands champions ont pris les deux premières places du classement général. Mais le lendemain, la guerre reprendra entre eux et Coppi s'assurera l'avantage.

DANS ALLOS, COPPI, BARTALI, ROBIC, OCKERS, DANS L'ORDRE, POURSUIVENT KUBLER, ECHAPPE.

A BRIANÇON ON SAVAIT DÉJA QUE COPPI SERAIT L



LE « FOU PEDALANT » KUBLER A JOUE SON VA-TOUT. A VARS,



KUBLER A CREVE. DESOLE, FURIEUX, IL APPELLE A L'AIDE !



LAZARIDES, COPPI ET ROBIC SONT SUR LES TRACES DE KU

BA

Après Allos, Vars et Izoard, Bartali a reçu un cadeau : le maillot jaune !

LE directeur technique de l'équipe d'Italie, Alfredo Binda, a montré ses talents de diplomate dans la 16e étape Cannes-Briançon. Il a réussi à faire signer un pacte de « non-agression » et d'aide mutuelle à ses deux « campionissimi » Coppi et Bartali.

Ce traité avait été conclu pendant la journée de repos au grand quartier général transalpin, à l'hôtel Martinez.

Et c'est pourquoi on a vu les deux phénomènes s'associer pour vaincre. Ils grimpèrent les cols ensemble, s'attendirent, se partagèrent les bonifications et à l'arrivée à Briançon, Fausto, complaisant, laissa Gino fêter son anniversaire par une victoire !

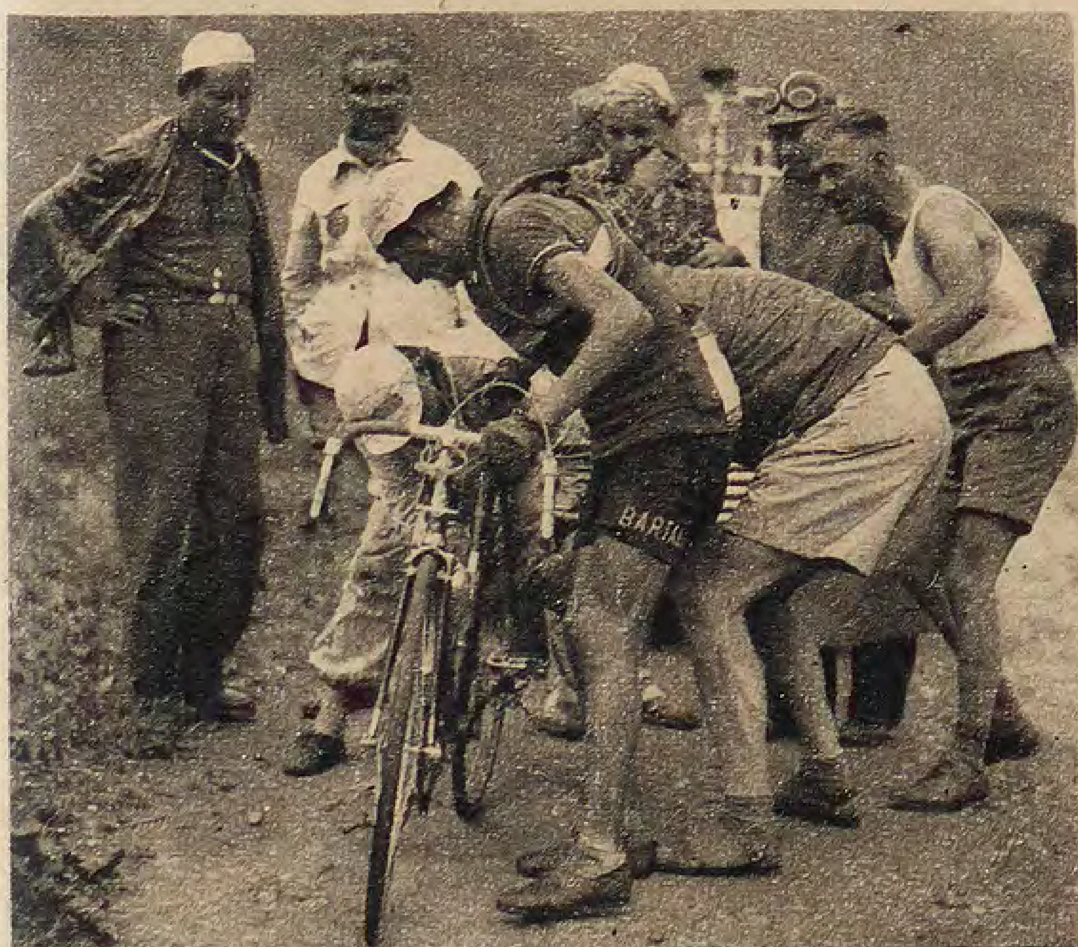
Bartali prenait le maillot jaune et Coppi passait second au classement général ! Binda avait réussi un véritable exploit en amenant ses hommes aux deux premières places, et il allait sans doute les laisser « s'expliquer à la régulière » dans l'avenir.

Un nom courait sur toutes les lèvres : Coppi. En effet, Fausto avait grimpé avec une telle facilité au côté de Bartali, alors que celui-ci souffrait énormément, qu'on savait déjà qu'il serait le grand vainqueur des Alpes.

Les premiers kilomètres de cette 16e étape furent marqués par l'envolée du « fou pédalant » Kubler qui tenta sa chance avec une rare audace, prenant des risques terribles, surprenant tous les suiveurs par son énergie et sa ténacité. Cette tentative insensée du champion helvétique força Bartali et Coppi à sortir de leur réserve, un peu plus tôt qu'ils ne le désiraient. Mais quand ils démarrèrent « la main dans la main », personne ne put leur résister et ils « semèrent » Robic, Apo Lazaridès, Ockers, Geminiani, Magni, dans les pentes abruptes et les lacets de la montagne, leur domaine.



LE GRAND VAINQUEUR DES ALPES...



BARTALI A PERCE DANS L'IZOARD. COPPI L'ATTENDRA.



BRIANÇON. BARTALI (1er) ET COPPI (2e) PARAISSENT FATIGUES.

LES PASSAGES EN HAUT DES PRINCIPAUX COLS

ALLOS : 0, Coppi, Robic, A. Lazaridès ; à 5'', **Bartali** ; à 20'', Kubler, Dupont, Ockers. **VARS :** 0, Kubler ; à 30'', **Bartali**, Robic ; à 1' 15'', Coppi ; à 2' 15'', Ockers. **IZOARD :** 0, Coppi, **Bartali** ; à 7' 13'', A. Lazaridès ; à 7' 2'', Robic, Ockers ; à 10' 40'', Marinelli.

LE CLASSEMENT DE LA 16e ETAPE

(Cannes-Briançon, 274 km.)

1er **BARTALI,** les 274 km. en 10 h. 25' 35'', sur bic. Bartali (moyenne, 26 km. 279), (temps avec bonification, 10 h. 24' 35'') ; 2. Coppi, m. t. (temps avec bonification, 10 h. 25' 5'') ; 3. Robic, 10 h. 30' 41'' ; 4. A. Lazaridès, 10 h. 32' 3''; 5. Ockers, 10 h. 32' 19''; 6. Marinelli, 10 h. 35' 2''; 7. Geminiani, 10 h. 37' 44''; 8. Magni, 10 h. 37' 47'' ; 9. Lauredi, 10 h. 38' 34'' ; 10. Chapatte, 10 h. 40' 48''.

LE CLASSEMENT GENERAL APRES LA 16e ETAPE

1er **BARTALI,** en 107 h. 41' 28'' ; 2. Coppi à 1' 22'' ; 3. Marinelli à 1' 24'' ; 4. Magni à 1' 28'' ; 5. Ockers à 7' 29'' ; 6. Robic à 9' 26'' ; 7. Dupont à 13' 4'' ; 8. Kubler à 14' 22'' ; 9. Fachleitner à 15' 7'' ; 10. A. Lazaridès à 15' 38''.

(Suite de la page 48)

28 LE ROMAN DU TOUR

CHAPITRE XVII

Passe-moi la casse...

Les Bartalistes n'auront pas eu le loisir de se réjouir très longtemps. Pour eux, le maillot jaune a duré ce que durent les roses, l'espace d'un matin. Et seuls leurs rivaux, les Coppistes, qui ce soir sont en liesse et chantent le los de leur champion.

D'ailleurs, cette lutte renouvelée de celle des Capulet et des Montaigu, prend une singulière allure et lorsque nous avons pénétré en Italie, la confusion la plus grande régnait entre les deux clans. Les peintres sur macadam, eux-mêmes, éprouvaient un grand trouble et c'est d'un pinceau réticent qu'ils alliaient les deux noms dans une même vénération.

Le paletot jaune a donc changé une nouvelle fois d'épaules. Nous finissons par y être habitués. Mais les choses commencent à être sérieuse et l'on peut se demander si le Tour ne s'est pas joué, d'une façon définitive, au moment précis où, dans la descente du Petit-Saint-Bernard, Gino fut terrassé par une chute.

Fausto connut un court moment de désarroi. Son instinct et sa vieille inimitié le poussaient à prendre la fuite, cependant que le respect dû au contrat, le retenait au rivage de la victoire.

C'est alors qu'un émissaire délégué par Binda lui apporta le seul message susceptible de faire taire ses scrupules en le remplissant d'allégresse.

— Fonce !

En vérité, tout cela prend l'allure d'une comedia dell'arte.

On se salue, on se fait des grâces. « Après vous, au sommet de ce col. » « Je vous en prie, je n'en ferai rien. » « Me permettez-vous de gagner cette étape ? » « Avec plaisir, cher ami ».

Et, de cette façon, on occupe les deux premières places en permanence, on escamotera le Grand Prix de la montagne et l'on est en tête du classement international. Aux autres les miettes...

De Briançon à Aoste, nous avons faufilé la frontière passant de la France à l'Italie et du mauvais temps au soleil, avec une virtuosité ignorée jusqu'à ce jour de l'administration des douanes.

LE ROMAN DU TOUR 29

Le but de ce parcours en zigzag est d'accumuler le plus grand nombre de cols dans l'espace le plus restreint. Cela nous vaut, après un Mont-Cenis, balayé par un vent aigre, un Iseran farouche, dramatique. Sur la neige et à travers un brouillard opaque, les coureurs semblent des fantômes. Schotte et Mathieu claquent des dents. Goldschmitt a les lèvres bleues.

Tacca crève. Ses doigts gourds sont paralysés par le froid et c'est avec ses dents qu'il doit arracher son boyau de sa jante. Quant au malheureux Peverelli, il trébuche sur un rocher et se fracasse la tête contre la paroi.

— Passez vos vacances à la montagne ! crie ironiquement Chapatte.

Le Petit-Saint-Bernard sert de tremplin à Coppi et à Bartali. Rageur, dressé sur ses pédales, Marinelli a essayé de se glisser dans l'ombre des seigneurs.

— J'ai fait doucement, avoue-t-il, des fois qu'ils ne se seraient aperçu de rien.

Sournois en diable, notre « nain jaune » !

Hélas, Signor Fausto a aperçu le jeune présomptueux et appuie légèrement sur l'accélérateur. Cela suffit.

Entrée dans le val d'Aoste. La température baisse à la verticale. Je parle de celle qui donne de coutume aux spectateurs la fièvre de l'enthousiasme.

Joignant le geste à la parole, quelques énergumènes font aux Français et à Robic en particulier, un accueil proprement inoubliable.

Glissons...

CHAPITRE XVIII

Les domestiques sont de sortie

Après la tempête, la bonasse. Après les quolibets, les fleurs. Par leur gentillesse et leur courtoisie, les Valdotains ont su effacer les mauvais souvenirs de la veille, et c'est sous le dais de pourpre que la caravane, si malmenée à son entrée, fit sa sortie du val

30 LE ROMAN DU TOUR

d'Aoste. Dans leur zèle à réparer leurs torts, nos hôtes ont été jusqu'à inscrire sur la route un monumental « Vive Jacques Goddet ! ». C'est presque trop beau.

Bien entendu, au pied du Grand-Saint-Bernard, un des toits de l'Europe, la cote est en faveur de Kubler. Un triomphe l'attend sur ses terres et chacun pense que le grand Ferdi pulvérisera ses adversaires sur son propre terrain. Patatras ! La sorcière est passée par là. Kubler parait, les traits décomposés, le teint verdâtre et se tenant le ventre à deux mains. Kubler aurait-il joué avec trop de conviction le rôle du « dynamitero » ?

Le malheureux se traîne sur la route et il faut que le brave Weilenmann se dévoue pour le hisser à la force du poignet jusqu'au moment où Ferdi s'écroule, littéralement, dans un fossé, les bras en croix et les yeux révulsés.

Gottfried sera d'ailleurs, d'un bout à l'autre, le héros de cette étape et il s'échappera bientôt en compagnie de Rossello et de Pasquini.

— Tiens ! s'écria Brulé. C'est aujourd'hui jeudi, c'est le jour de sortie des domestiques.

Une véritable pharmacie ambulante, ce fantastique Brulé. Souffrant d'une grippe violente depuis plusieurs jours, André est bandé de ouate thermogène, ce qui lui fait un bréchet de poule pondeuse, et il a ses poches bourrées de drogues, de pastilles, de gargarismes secs.

Salués par un chanteur de tyroliennes planté sur un promontoire de rochers, les coureurs pénètrent en Suisse. Giguet, au passage, louche sur un porte-bonheur en vente près de la douane : deux skieurs enlacés et surmontés d'une fleur d'edelweiss.

— Hélas ! soupire-t-il, j'ai acheté hier un coupon de soie pour ma femme et je suis raide comme un passe-lacet.

En fait de passe-lacet, il est plutôt mal à l'aise aujourd'hui pour franchir ceux du col des Mosses.

Cependant que ces messieurs les « gregari » se sont évadés de l'office et lavent avec désinvolture le valeureux Weilenmann, on musarde dans le peloton et l'on se donne congé. Pineau et Lévêque inventent un petit jeu et organisent un tennis-vaches en comptant les ruminants de chaque côté de la route.

LE ROMAN DU TOUR 31

— A propos de bestiaux, déclare le Belge Dupont, j'ai décidé, avec mes gains du Tour, d'acheter une grande boucherie à Liége.

Les dernières rampes du parcours n'excitent personne et c'est de concert que l'on se présente au stade de la Pontaise où les meilleurs gymnastes suisses font une éblouissante exhibition afin de faire patienter le public.

Juste avant d'entrer sur la piste, Teisseire sort un peigne de sa poche et se fait une beauté.

— On prétend que Rita Hayworth est à Lausanne. Je veux être présentable.

Lucien en est pour ses frais. Au lieu de la princesse, c'est Pauline Carton qui l'accueille, son chignon en bataille et chaussée de gros souliers de boy-scout.

Le soir même, Coppi, faisant pour une fois une infraction à la discipline de sa vie monastique, dînait chez son ami, le restaurateur Paris, et dégustait une monumentale croûte au fromage. Fausto a l'habitude de garder pour lui tout le gâteau.

CHAPITRE XIX

Alors, on se balade ?

En songeant à la fugue victorieuse de Rossello et de Pasquini, Geminiani s'est dit, après avoir franchi le col de la Vue des Alpes, qui s'apparente d'assez prêt à la butte Montmartre :

— Pourquoi pas moi ?

Et l'Auvergnat s'en alla, entraînant dans sa roue le malin Goasmat.

Ce fut, à vrai dire, une balade. Car les « gros bras » ne s'émurent pas pour si peu et laissèrent filer ces deux frétillants compagnons.

Une balade qui faillit d'ailleurs mal tourner : en effet, quelques énergumènes se livrèrent à des gestes très fâcheux vis-à-vis des coureurs italiens, soulevant la réprobation unanime des journalistes français.

SUITE PAGE 62.



LE "ROI DE LA MONTAGNE" VA ÊTRE SACRÉ

Dans la descente du col du Petit St-Bernard, Bartali vient de crever et Fausto Coppi ne l'attend pas. Il va se ruer à une allure folle sur Aoste où il arrivera premier, détaché. Bientôt « le roi de la montagne 49 » sera sacré !



DANS LES DERNIERS LACETS DU COL DU PETIT-SAINT-BERNARD, BARTALI ET COPPI, QUI MENENT, VONT ATTAQUER ET LACHER LE FRANÇAIS APO LAZARIDES, EN TROISIEME POSITION.



BARTALI SE RETOURNE VERS COPPI, MAIS « APO », MASQUE, EST LA!

Coppi à Aoste, a pris une option sur le "Tour" !

L'ETAPE Briançon-Aoste, 257 km. dans la montagne, avec ses quatre cols dont l'Iseran, le plus haut de tous avec 2.769 mètres, a suffi à Coppi pour régner sur le Tour.

Coppi et Bartali qui avaient laissé loin derrière eux tous leurs concurrents dont les plus brillants furent Robic, Ockers, Marinelli et A. Lazaridès, étaient seuls dans le Petit - Saint - Bernard, avec une bonne avance.

Gino creva dès les premiers kilomètres de la descente vers Aoste et cette fois, Coppi ne l'attendit pas.

A une vitesse folle, dégringolant à 70 à l'heure, maître de lui, semblant faire corps avec sa machine, Fausto rentra à Aoste avec 4' 35" d'avance sur Bartali !

Le «campionissimo» avait affirmé sa maîtrise. Il prenait le maillot jaune à son grand rival... et, du même coup une option sur le Tour 49 !

LES PASSAGES EN HAUT DES PRINCIPAUX COLS

MONT-GENEVRE : 0, Bartali, **Coppi,** Robic, Geminiani ; à 5", Kubler, Ockers, Marinelli. **MONT-CENIS :** 0, Tacca, Geminiani ; à 2' 20", Bartali ; à 2' 22", Marinelli ; à 2' 35", **Coppi. ISERAN :** 0, Tacca ; à 40", **Coppi** ; à 54", Robic ; à 1' 5", Bartali, Ockers. **PETIT-SAINT-BERNARD:** 0, Bartali, **Coppi ;** à 2' 47", Demulder ; à 3' 30", Marinelli ; à 6' 43", A. Lazaridès.

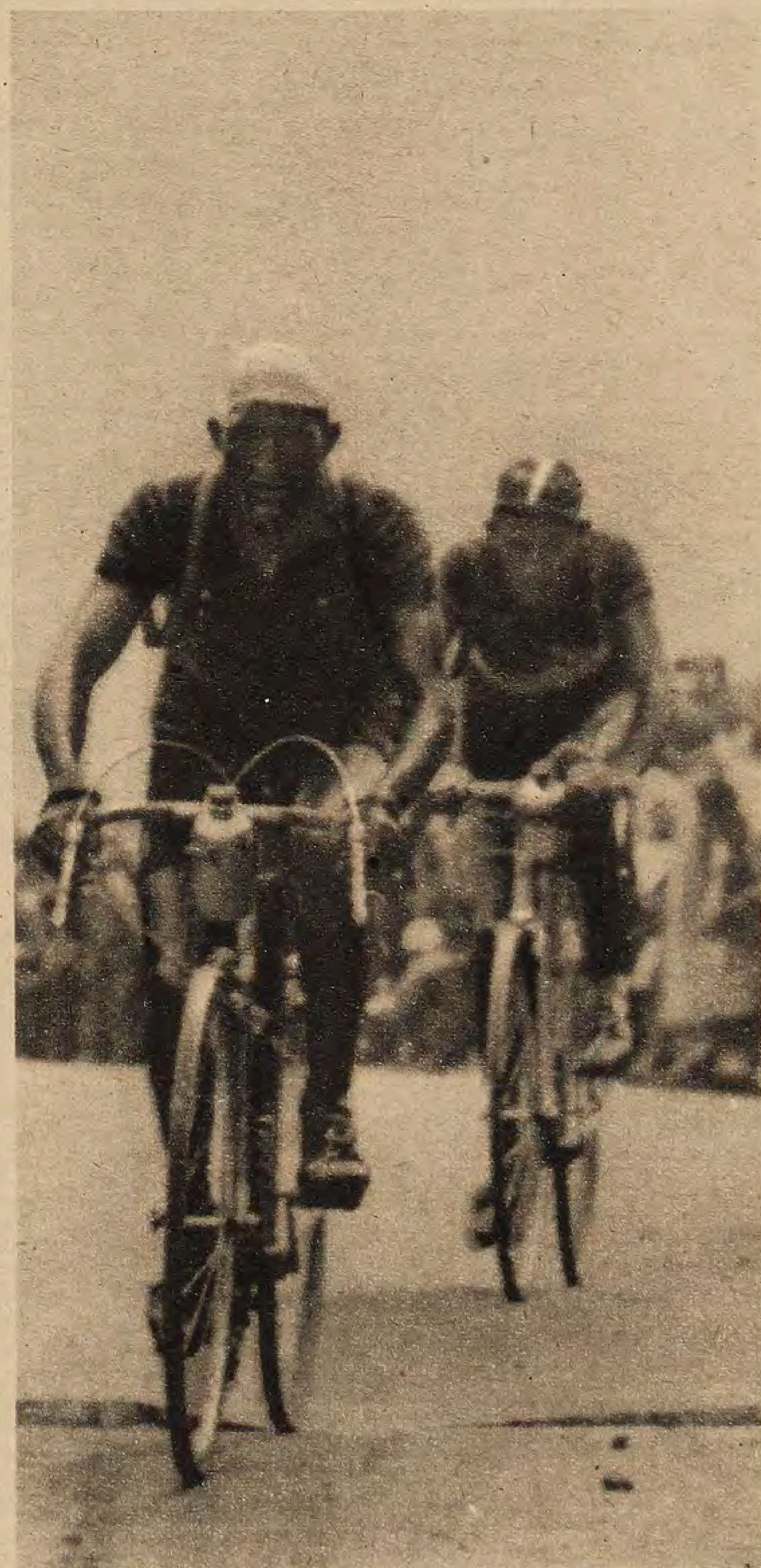
LE CLASSEMENT DE LA 17e ETAPE

(Briançon-Aoste, 257 km.)

1er **COPPI,** les 257 km. en 9 h. 8' 48", sur bic. Bianchi (moyenne : 28 km. 138), (temps avec bonification : 9 h. 7' 48") ; 2. Bartali, 9 h. 13' 43" (temps avec bonification : 9 h. 13' 13") ; 3. Robic, 9 h. 19' 4" ; 4. Ockers ; 5. Marinelli ; 6. Demulder ; 7. Dupont ; 8. Aeschlimann.

LE CLASSEMENT GENERAL APRES LA 17e ETAPE

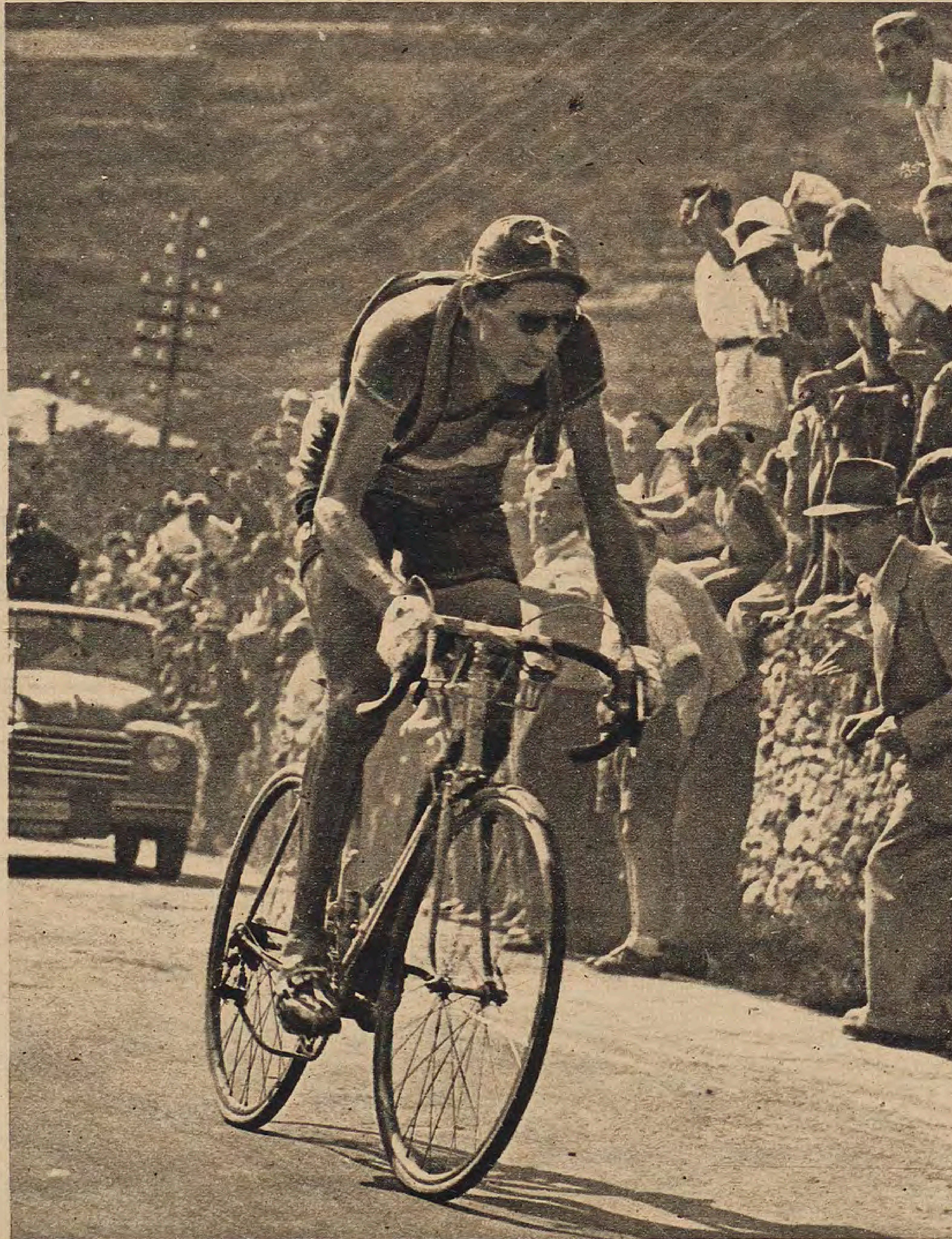
1er **COPPI,** en 116 h. 49' 48" ; 2. Bartali à 3' 53" ; 3. Marinelli à 12' 8" ; 4. Ockers à 18' 13" ; 5. Robic à 20' 10" ; 6. Dupont à 23' 48" ; 7. Magni à 27',32" ; 8. Apo Lazaridès à 30' 40" ; 9. Goldschmitt à 36' 54" ; 10. Cogan à 48' 18".



AU SOMMET DU COL, BARTALI BAT COPPI, LAZARIDES PERD PIED



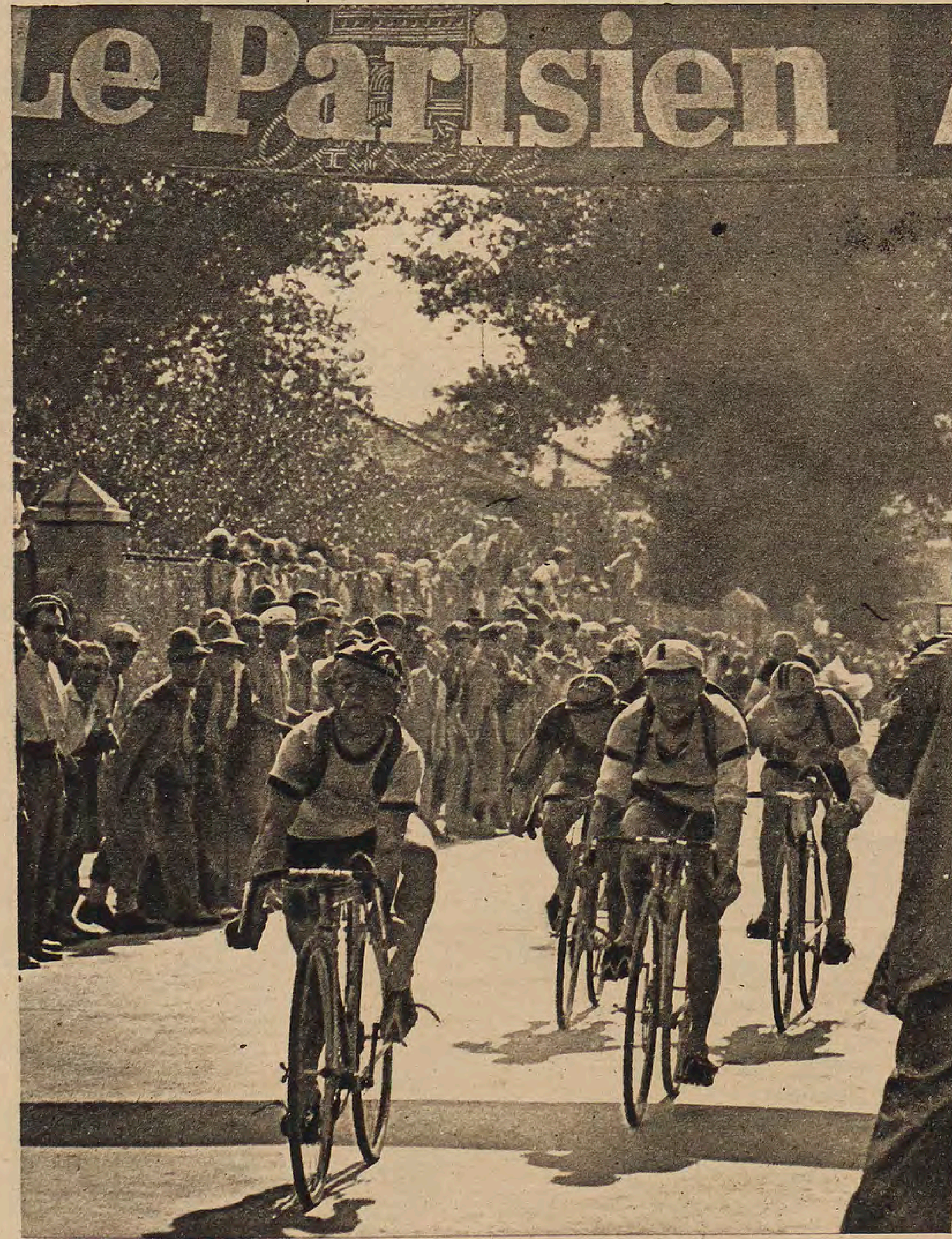
DÈS LE DEBUT DE LA DESCENTE, GINO BARTALI CREVE. COPPI NE L'ATTENDRA PAS, CETTE FOIS.



MAINTENANT, COPPI EST SEUL. IL DEVALE VERS AOSTE OU IL PRENDRA LE MAILLOT JAUNE.



L'ARRIVEE TRIOMPHALE DE FAUSTO A AOSTE, OU IL GAGNE EN SOLITAIRE, AVEC 4' D'AVANCE.



DIX MINUTES APRES COPPI, LE PELOTON FAIT SON APPARITION. ROBIC SPRINTE ET BAT OCKERS.

En territoire suisse Rossello et Pasquini " affranchis " ont pu montrer leur talent...

COPPI et Bartali, les deux grandes figures du Tour 49, ont encore brillé dans la 18e étape, Aoste-Lausanne, mais cette fois par personne interposée.

Pour un jour, deux de leurs domestiques réciproques, Rossello (Bartali) et Pasquini (Coppi), avaient rendu leur tablier. Le directeur technique de la « squadra », Alfredo Binda, leur avait donné congé et les deux hommes, affranchis de toute servitude, purent faire admirer leur classe.

Ils réussirent une fugue, emmenant avec eux le Suisse Weilenmann dont ils devaient se « débarrasser » dans les montagnes russes qui marquaient la fin du parcours.

Restés seuls, les deux Italiens filèrent à toute vitesse vers Lausanne, précédant le peloton de douze minutes. Au sprint, Vincenzio Rossello, qui avait fourni moins d'efforts que son camarade, le « régla » facilement. Pasquini (homme de Coppi) se montra furieux d'une telle désinvolture et les deux hommes faillirent en venir aux mains ! Heureusement, Binda était là et il les menaça de les renvoyer à la maison s'il ne se tenait pas tranquilles...

Les deux cols de l'étape, le Grand-Saint-Bernard et le col des Mosses, n'avaient pas effectué la sélection attendue, mais ils avaient permis à Bartali de reprendre 50" à Coppi, toujours sûr de lui.

Tout compte fait, le seul événement de cette 18e étape avait été l'abandon d'une des réelles vedettes du Tour 49, le Suisse Kubler qui, malade, monta dans une voiture sans même pouvoir profiter de la formidable réception qui l'attendait à Lausanne en fête.

LES PASSAGES EN HAUT DES COLS

GRAND-SAINT-BERNARD : 0, Bartali, Coppi, Robic, Ockers, Lucien Lazaridès, Demulder, Teisseire, Lambrecht (Bartali gagna le sprint devant Coppi et Robic et s'adjugea la minute de bonification). **COL DES MOSSES** : 0, Robic, Bartali, Coppi, Teisseire, Géminiani, Lambrecht (Robic gagna le sprint et s'adjugea la bonification de 40"). A chaque passage **Rossello,** vainqueur de l'étape, était dans le peloton.

LE CLASSEMENT DE LA 18e ETAPE

(Aoste-Lausanne, 265 km.)

1er **ROSSELLO**, les 265 km. en 9 h. 5' 26", sur bic. Legnano (moyenne : 29 km. 161), (temps avec bonification : 9 h. 4' 26"); 2. Pasquini, m. t. (temps avec bonification : 9 h. 4' 56") ; 3. Weilenmann, 9 h. 11' 3" ; 4. Ockers, 9 h. 17' 17" ; 5. Géminiani ; 6. Van Steenbergen ; 7. Schotte ; 8. Sciardis ; 9. Dolhats ; 10. Keteleer, m. t., etc...

LE CLASSEMENT GENERAL APRES LA 18e ETAPE

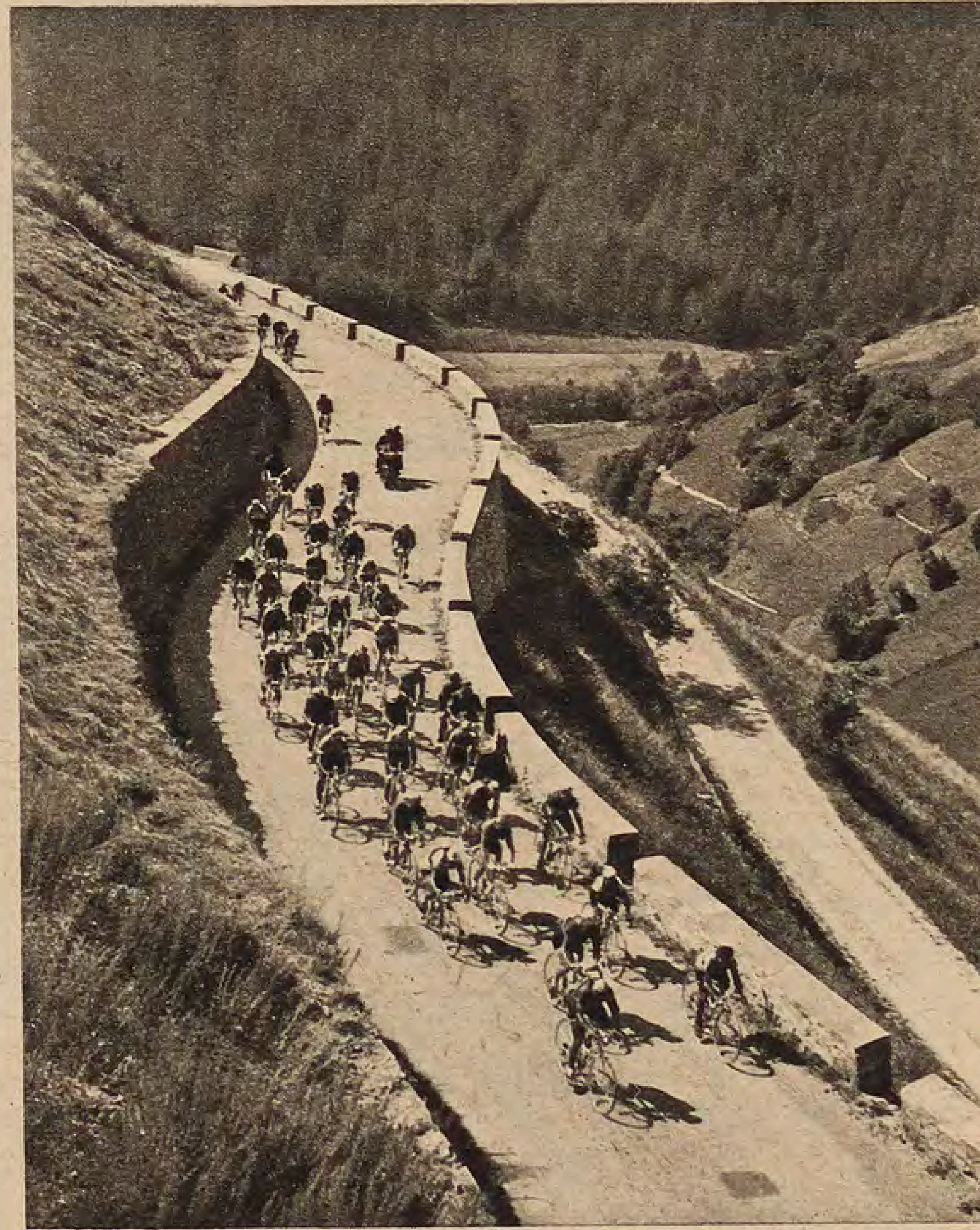
1er **COPPI,** en 126 h. 6' 35" ; 2. Bartali, à 3' 33" ; 3. Marinelli, à 12' 38" ; 4. Ockers, à 18' 43" ; 5. Robic, à 20' ; 6. Dupont, à 24' 18" ; 7. Magni, à 28' 2" ; 8. A. Lazaridès, à 31' 10" ; 9. Goldschmitt, à 37' 24" ; 10. Cogan, à 48' 48".



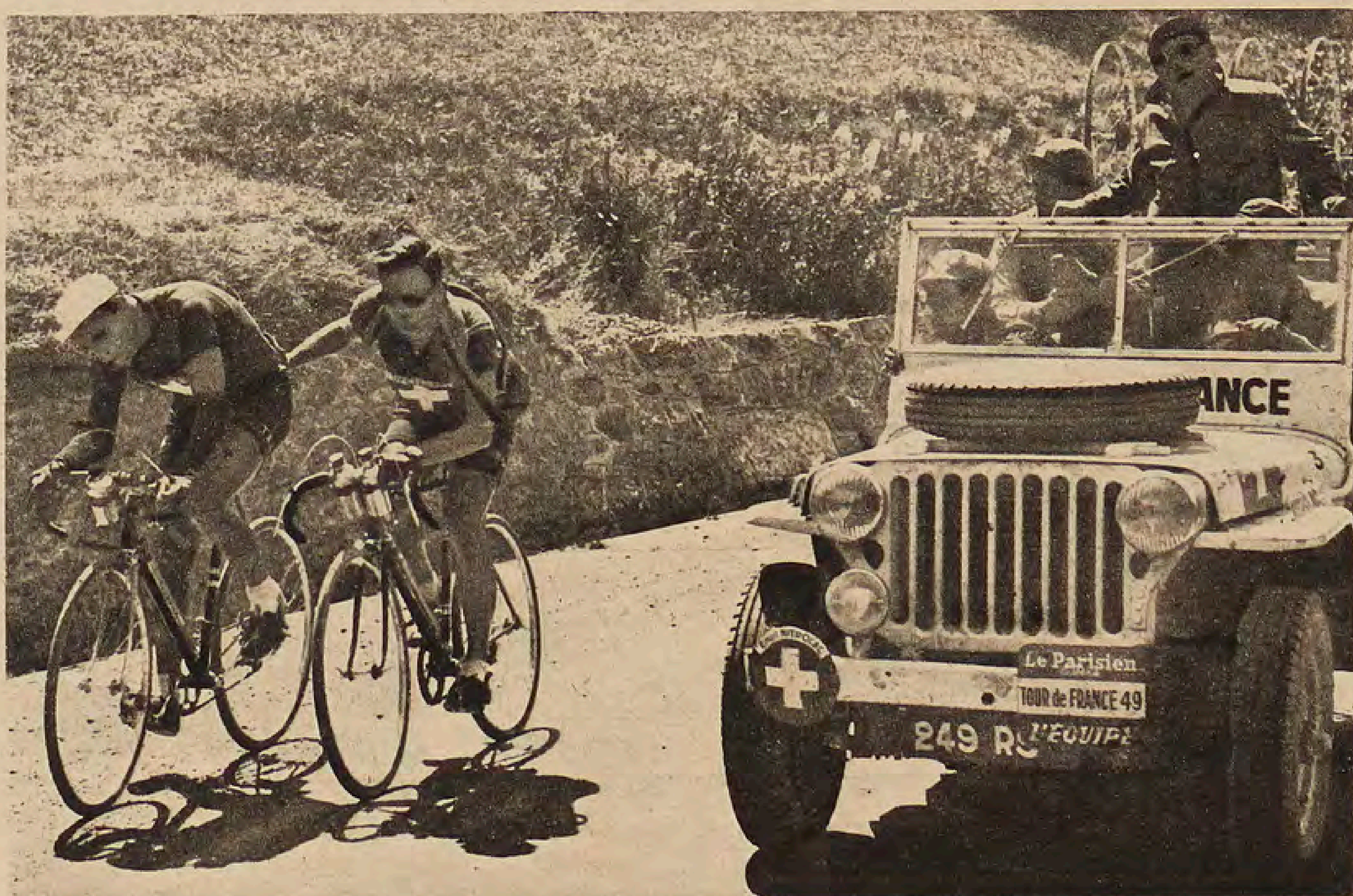
BARTALI, QUI A SPRINTE, GAGNE LA BONIFICATION AU COL DU GRAND-SAINT-BERNARD, BATTANT FAUSTO COPPI ET JEAN ROBIC.



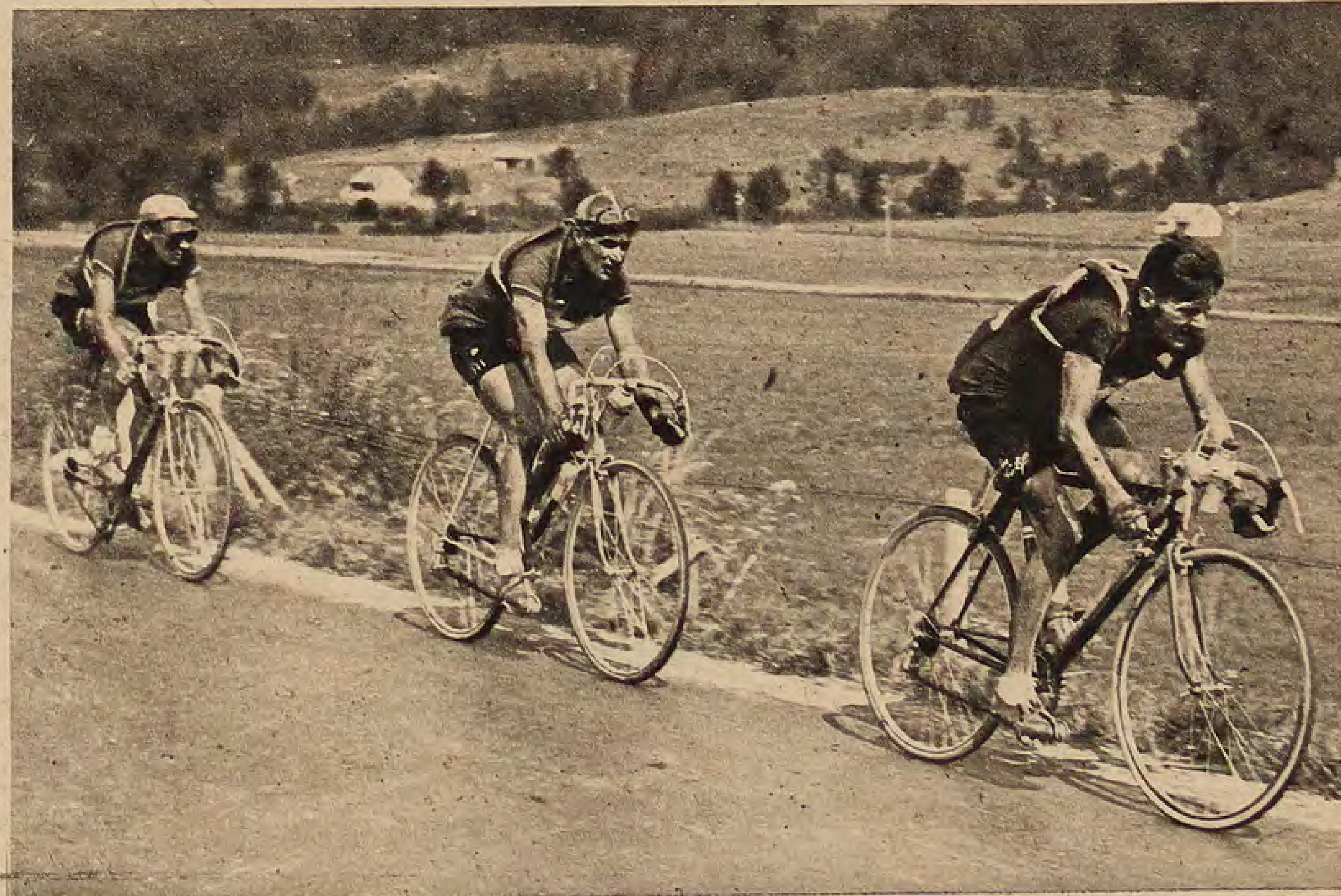
DANS LE COL DE MOSSE, COPPI VA SE DETACHER FACILEMENT.



LA DESCENTE DU GRAND-St-BERNARD. LE PELOTON EST GROUPE.



KUBLER, MALADE, N'EN PEUT PLUS. WEILEINMANN LE POUSSE. KUBLER ABANDONNERA.



L'ECHAPPEE : WEILEINMANN (QUI SERA LACHE) MENE DEVANT PASQUINI ET ROSSELLO.

LES "AS" ONT FERMÉ LES YEUX JUSQU'A COLMAR OU GEMINIANI ET GOASMAT SONT ARRIVÉS 7' AVANT EUX!

IL restait encore près de 200 km. à couvrir quand, dans la montée de la Vue des Alpes, le tricolore Géminiani et les Bretons Goasmat et Mahé (vite distancé) se retrouvèrent brusquement avec 100 m. d'avance sur le peloton.

On ne saura jamais s'ils prirent dès le début leur échappée au sérieux, quoi qu'il en soit, ils continuèrent sur leur lancée et ils comptèrent bientôt deux minutes d'avance.

C'est seulement à Charquement, quand on leur cria qu'ils possédaient cinq minutes d'avance sur le peloton, que Géminiani et Goasmat commencèrent à croire en leur chance. Ils venaient juste de passer la frontière et Colmar était encore distant de 158 km. !

Mais le peloton continua à sommeiller (pourquoi les as se seraient-ils inquiétés puisque Géminiani et Goasmat étaient loin au classement général) et les deux fuyards lui reprirent encore plus de deux minutes !

Et finalement c'est sept minutes avant le gros de la troupe que Géminiani et Goasmat firent leur entrée sur la petite piste de Colmar.

Au sprint, pas d'histoire. Goasmat n'eut pas son mot à dire et le Clermontois triompha avec aisance.

Ausenda, Diederich, Hendrickx, qui avaient lancé une contre-offensive sur la fin du parcours précédèrent de peu les « grands » Coppi, Bartali, Marinelli et consorts lesquels étaient restés sagement dans les roues. Une mesure pour rien.

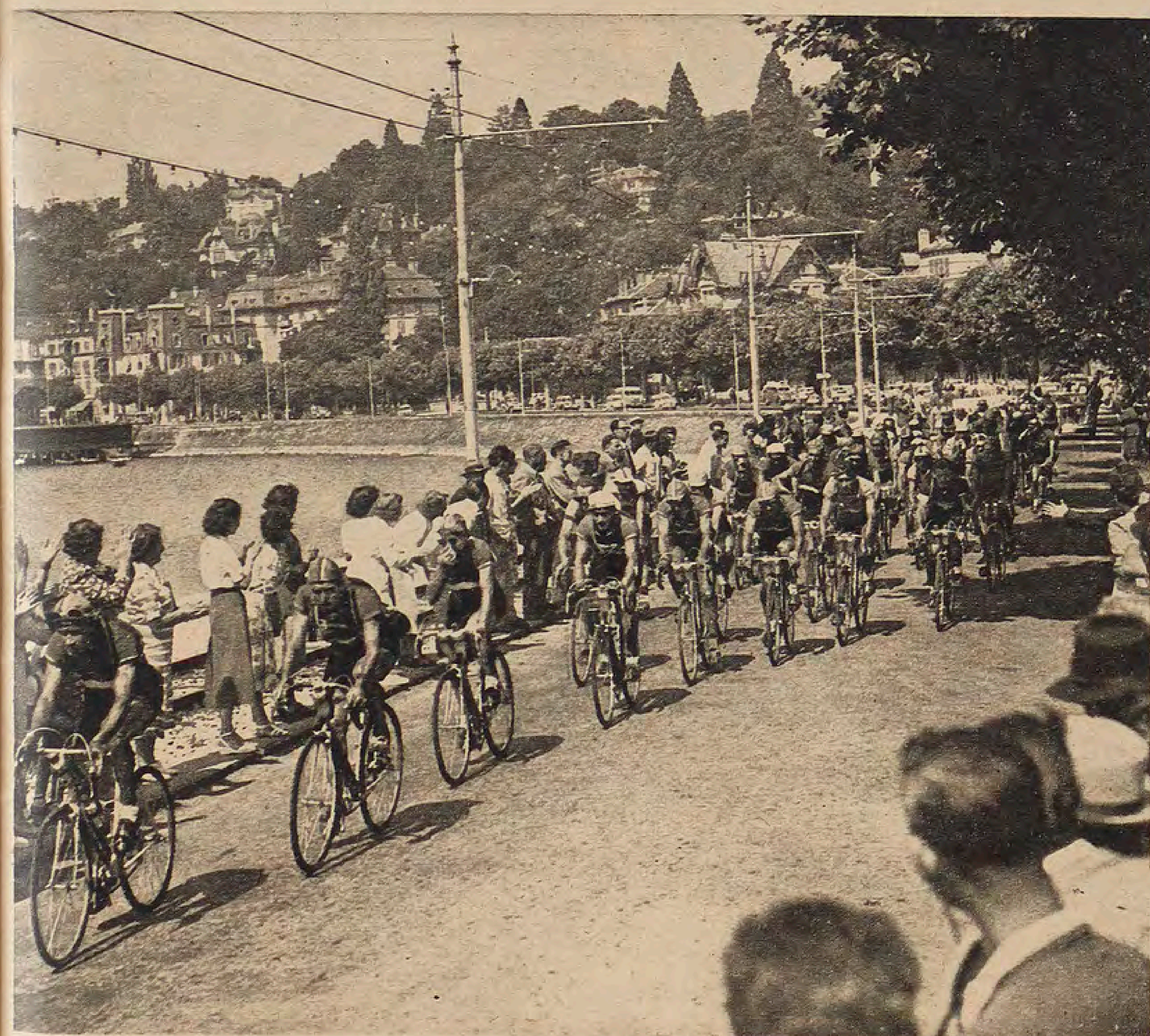
LE CLASSEMENT DE LA 19e ETAPE

(Lausanne-Colmar, 283 km.)

1er **GEMINIANI**, les 283 km. en 8 h. 59' 57", sur bic. Métropole (moyenne : 31 km 447), (temps avec bonification : 8 h. 57' 57"); 2. Goasmat, m. t. (temps avec bonification : 8 h. 59' 27") ; 3. Diederich, 9 h. 6' 4" ; 4. Ausenda, m. t. ; 5. Hendrickx, 9 h. 6' 26" ; 6. Robic, 9 h. 7' 9" ; 7. Sciardis ; 8. Ockers ; 9. Mathieu ; 10. Lambrecht, etc.

LE CLASSEMENT GENERAL APRES LA 19e ETAPE

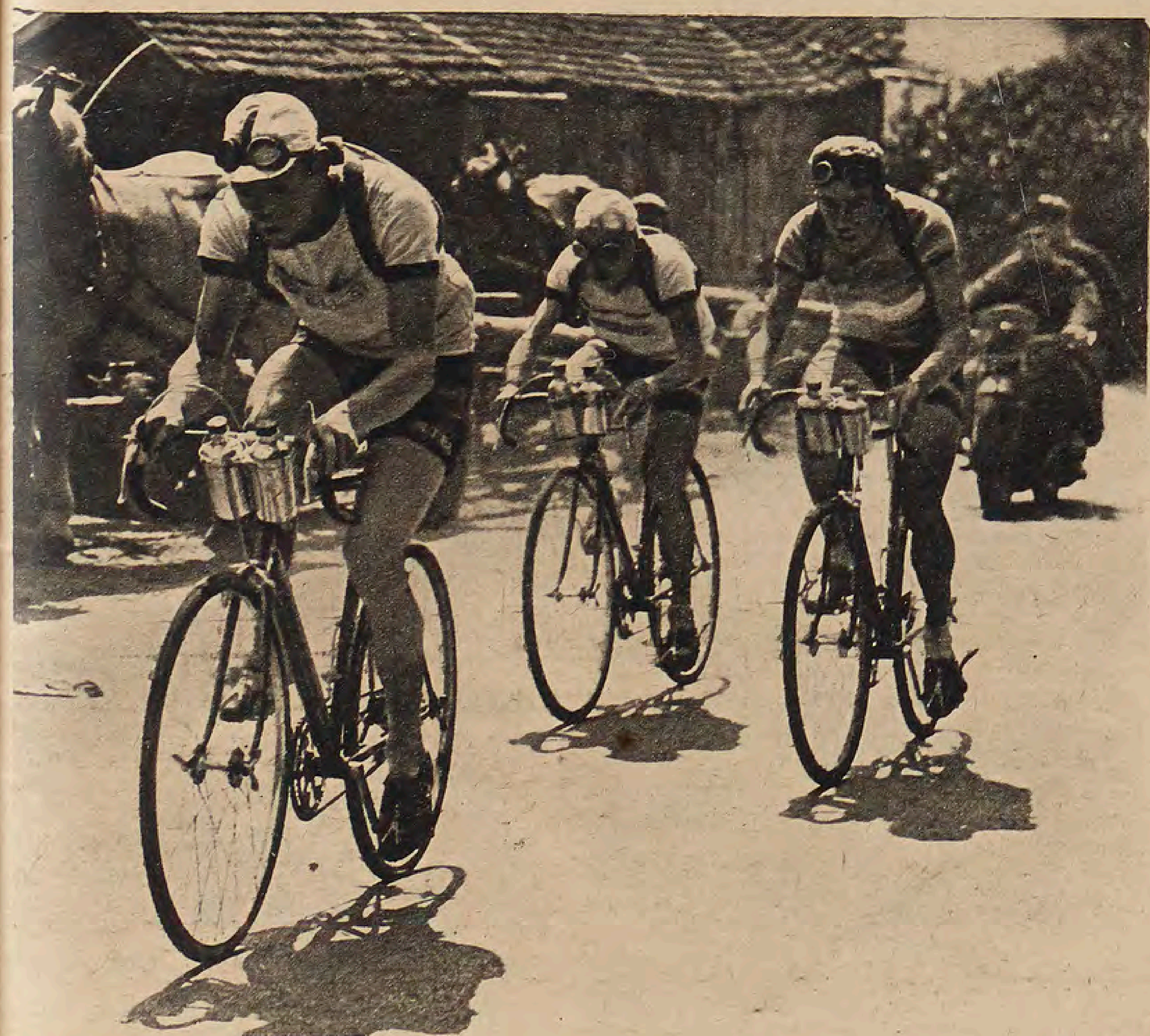
1er **COPPI**, en 135 h. 13' 44" ; 2. Bartali, à 3' 33" ; 3. Marinelli, à 12' 38" ; 4. Ockers, à 18' 43" ; 5. Robic, à 21' 40" ; 6. Dupont, à 24' 18" ; 7. Magni, à 28' 2" ; 8. A. Lazaridès, à 31' 10" ; 9. Goldschmitt, à 37' 24" ; 10. Cogan, à 48' 48", etc...



LE « TOUR » AU DEPART DE LAUSANNE, AU BORD DU LAC. PASQUINI EMMENE LE PELOTON.



« L'AIGLE NOIR », MARCEL KINT, SOUFFRANT DE FURONCULOSE, ABANDONNE, VAINCU.



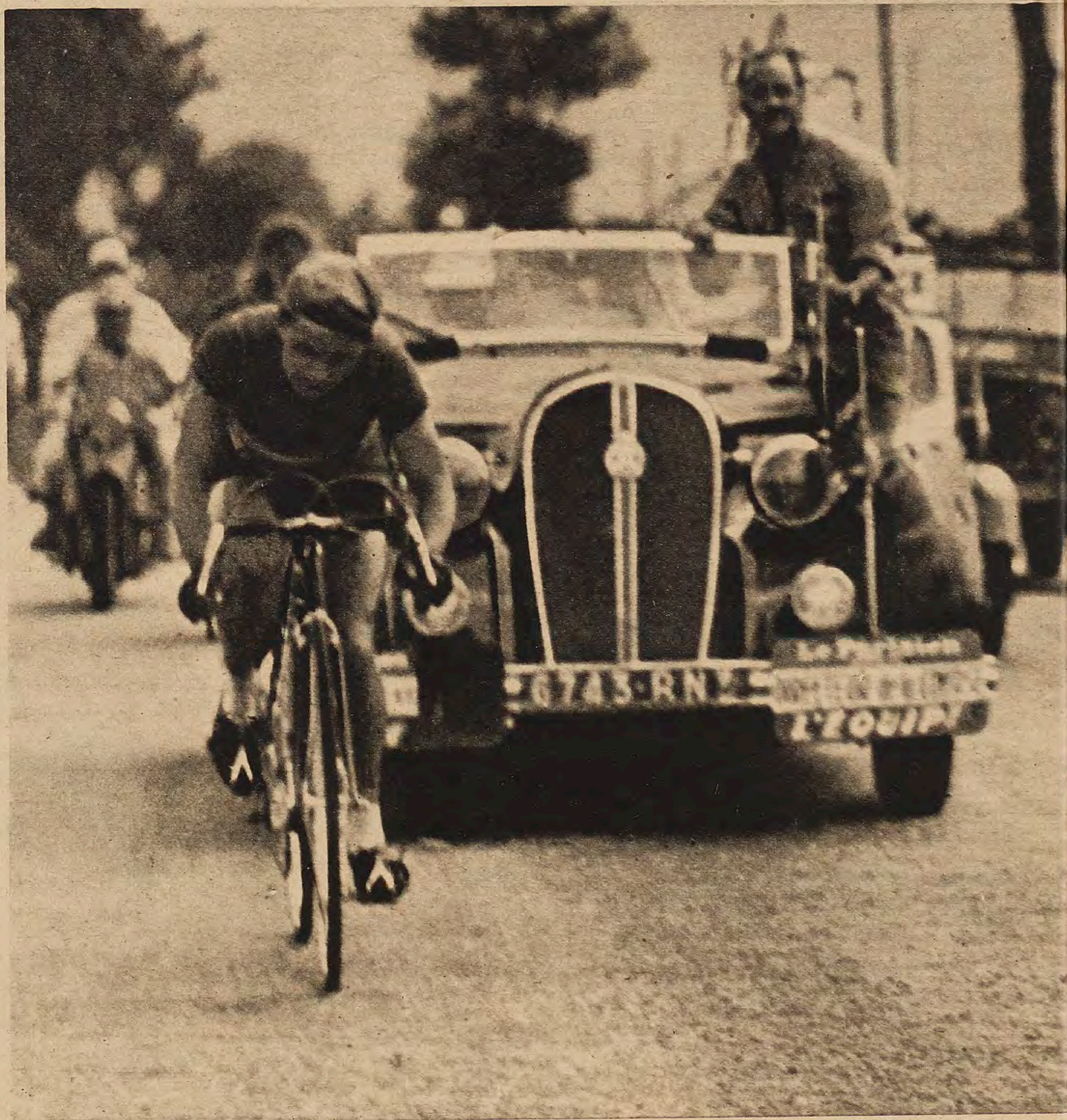
LA DECISION : MAHE, COASMAT, GEMINIANI ONT REUSSI A S'ENFUIR A 200 KM. DU BUT.

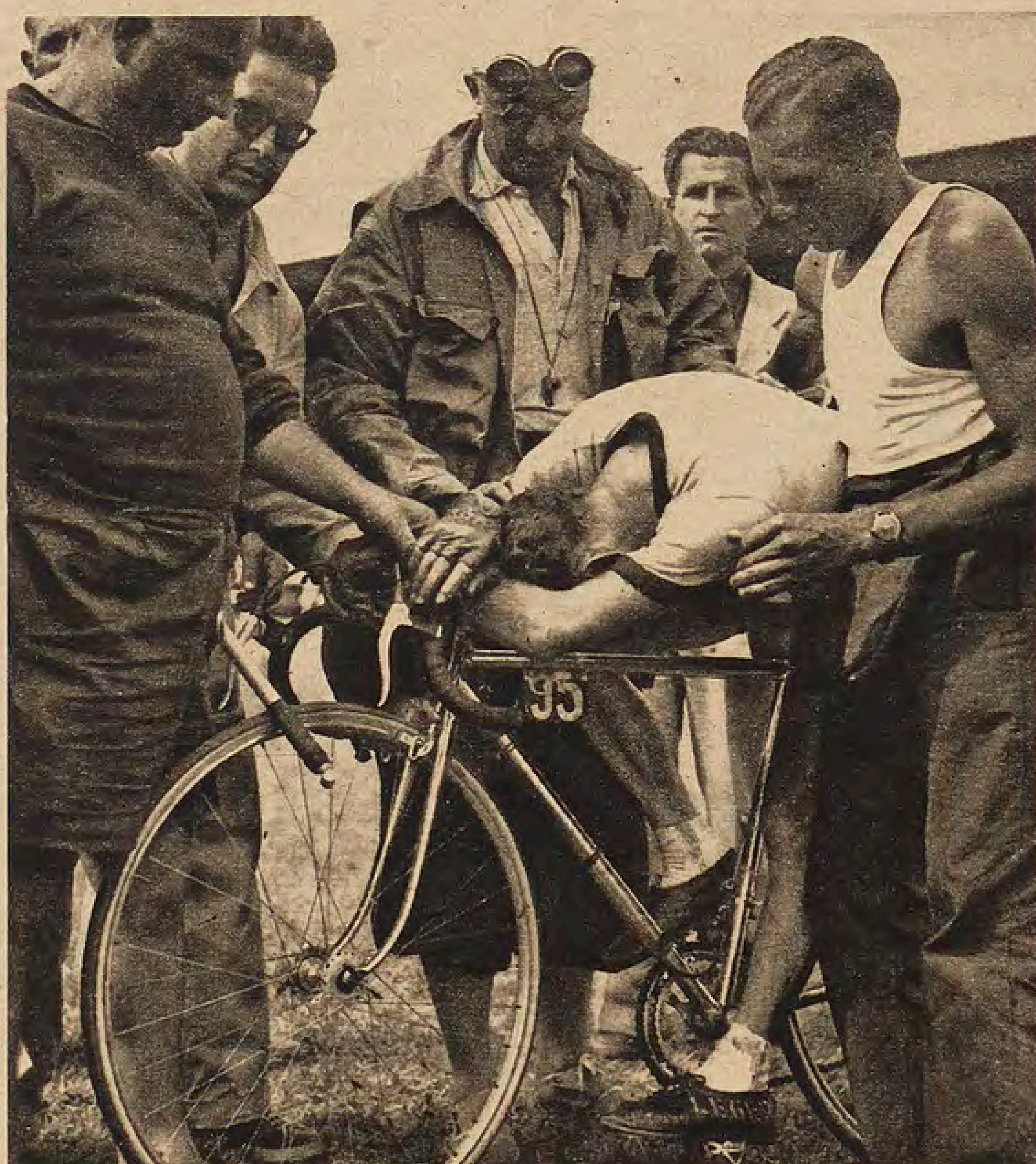


MAHE A ETE LACHE. GEMINIANI ET GOASMAT SE RAVITAILLENT AVANT D'ACCELERER.

M. OUZELET, CHRONOMÉTREUR OFCI
DE 88 COUREURS DES SABLES A LRO
DE 55 CONCURRENTS, DE COLMAR NA

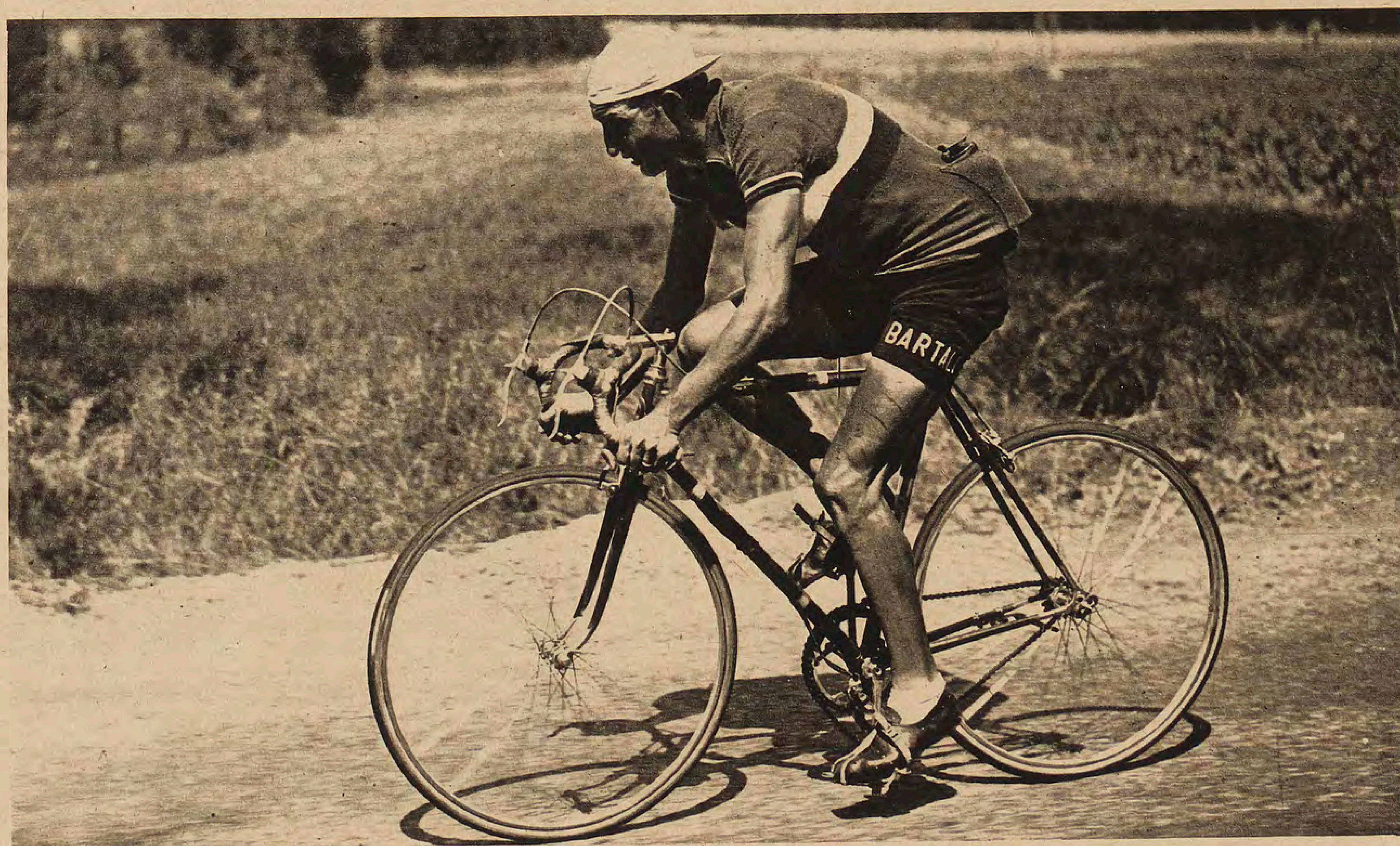






A L'ARRIVEE, ROBIC, EPUISE, S'EST EFFONDRE SUR SON VELO.

UNE SCENE PEU COURANTE DANS UNE COURSE CONTRE LA MONTRE : TROIS HOMMES (PRESQUE) GROUPES ! COPPI, QUI FON



GINO BARTALI, QUI N'EST PAS UN SPECIALISTE DES EPREUVES CONTRE LA MONTRE, A FAIT UNE COURSE BRILLANTE, TOUTE DE COURAGE.

La victoire d'car
au fil des 37

LES PASSAGES A FRAIZE (40e km

A 0, **Coppi ;** à 3' 30'', Lambrecht ; 4' 1'', Goldschmitt et Marinelli ; à 4' 56 Bartali ; à 5' 1'', Lauredi ; à 5' 49 Sciardis.

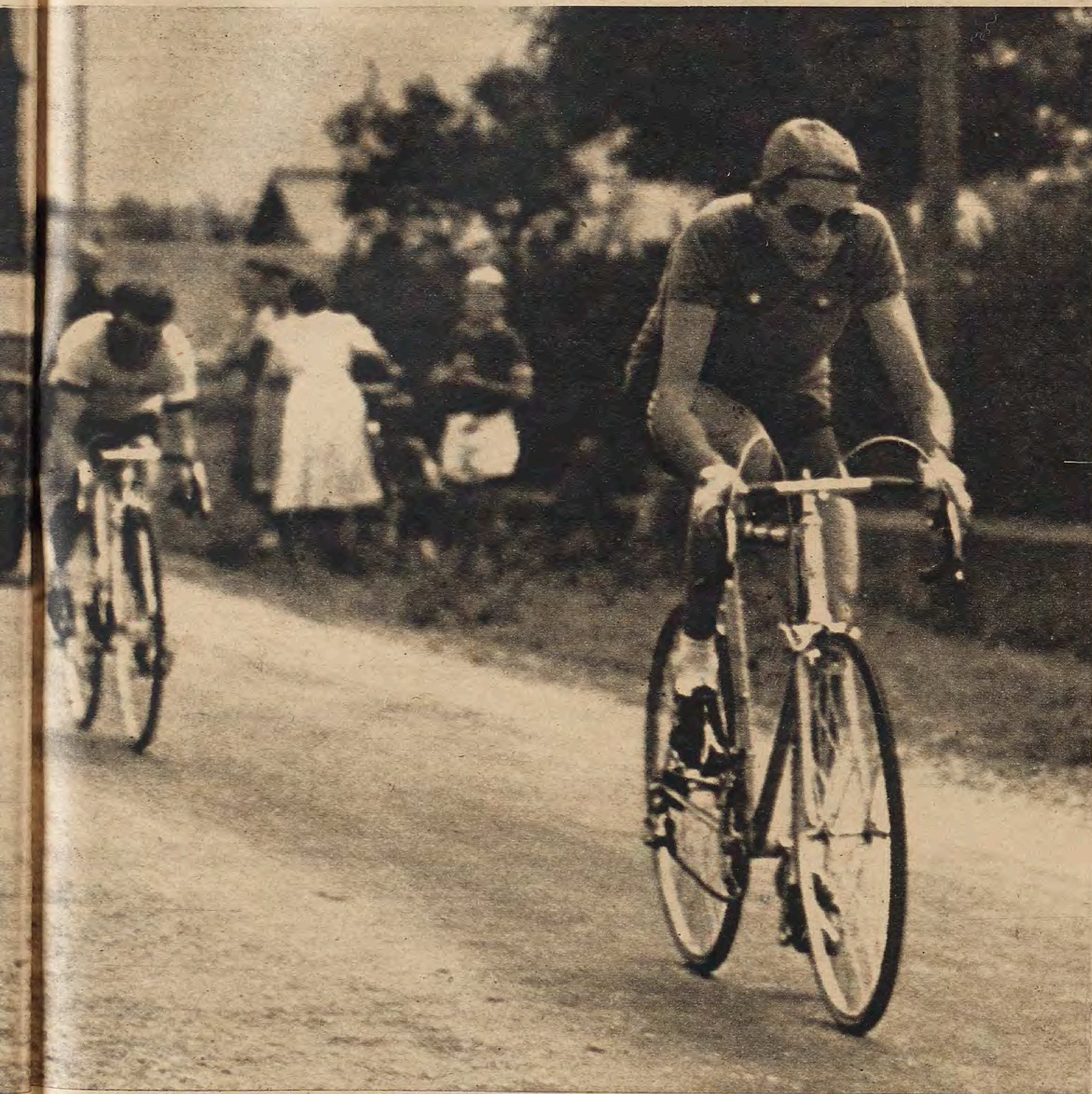
LES PASSAGES A ST-DIE (58e km

A 0, **Coppi ;** à 4' 49'', Lambrecht ; 5' 19'', Marinelli ; à 5' 48'', Goldschmit à 7' 4'', Bartali ; à 7' 19'', Sciardis ; 7' 25'', Lauredi ; à 8' 4'', Robic.

LES PASSAGES A BACCARAT (83e km.)

A 0, **Coppi ;** à 7' 15'', Marinelli ; à 58'', Goldschmitt ; à 8' 4'', Bartali ; à 9'', Lambrecht ; à 8' 59'', Lauredi ; à Sciardis ; à 9' 41'', Magni.

FICIEL DU TOUR, QUI AVAIT PRIS LES TEMPS
L ROCHELLE, N'A EU A SUIVRE LA MARCHE QUE
NANCY, OU COPPI A ASSURÉ SON TRIOMPHE



...ONC. 45 A L'HEURE VERS NANCY, A REJOINT ET DEPASSE ROBIC (AU FOND, EN BLANC) ET IL VIENT DE RATTRAPER MARINELLI.



MARINELLI, 4e, A CONFIRME SON TITRE DE REVELATION 49 !

...d "campionissimo" ...s 137 kilomètres

km ... t ; ... 56' ... 49' ... km ... t ; ... nitt ... s ; ... T ... à ... à ... à 9

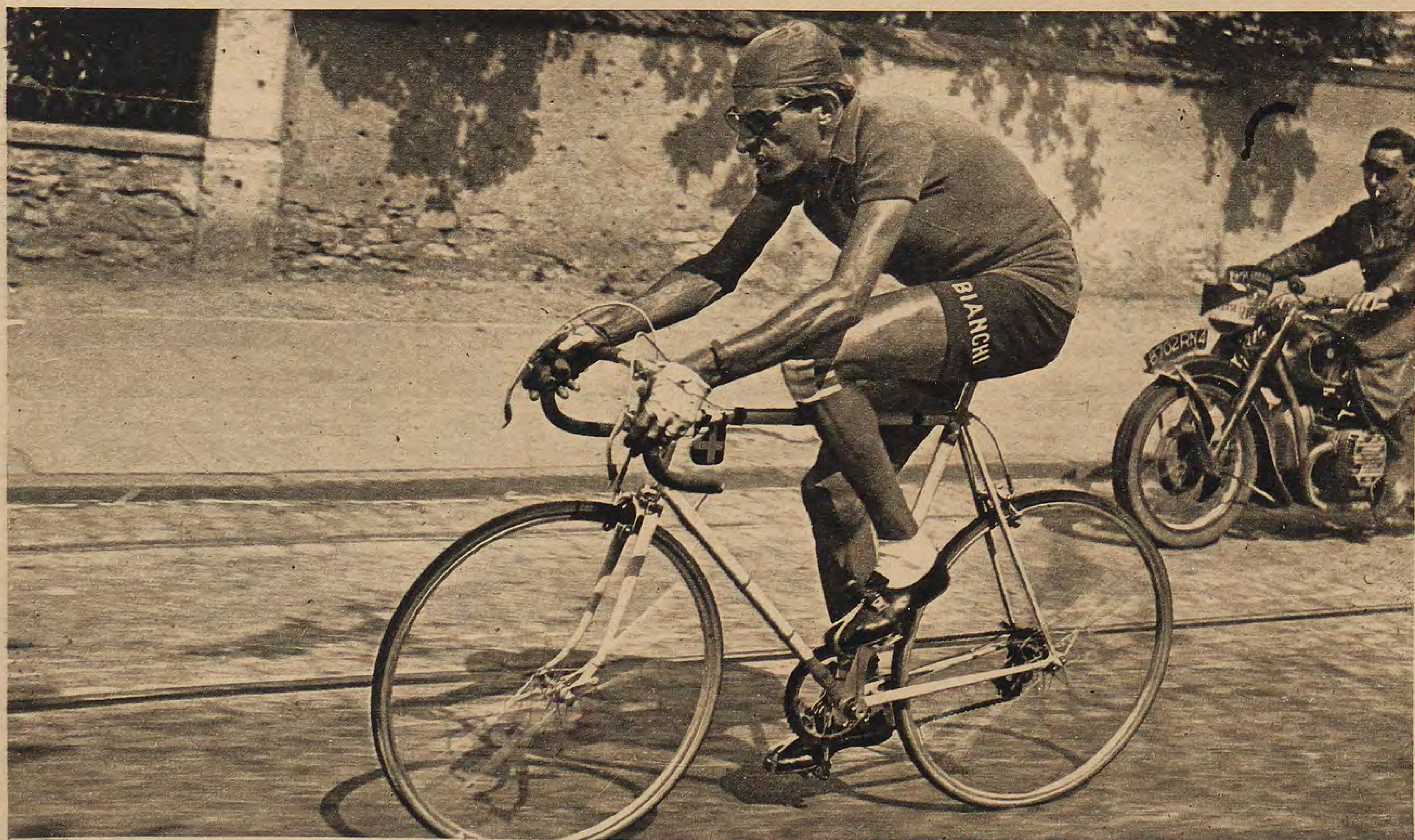
LE CLASSEMENT DE LA 20e ETAPE

(Colmar-Nancy, 137 km. contre la monte.)

1er **COPPI**, les 137 km. en 3 h. 38' 50", sur bic. Bianchi (moyenne : 37 km. 562), (temps avec bonification : 3 h. 37' 50") ; 2. Bartali, 3 h. 45' 52" (temps avec bonification : 3 h. 45' 22") ; 3. Goldschmitt, 3 h. 47' 30" ; 4. Marinelli, 3 h. 50' 5" ; 5. Lauredi, 3 h. 50' 43" ; 6. Magni, 3 h. 51' 38" ; 7. Robic, 3 h. 51' 58" ; 8. Sciardis, 3 h. 52' 7" ; 9. Dupont, 3 h. 52' 11" ; 10. De Santi, 3 h. 52' 48", etc...

LE CLASSEMENT GENERAL APRES LA 20e ETAPE

1er **COPPI**, en 138 h. 51' 14" ; 2. Bartali, à 10' 55" ; 3. Marinelli, à 25' 13" ; 4. Robic, à 36' 8" ; 5. Dupont, à 38' 59" ; 6. Magni, à 42' 10" ; 7. Ockers, à 45' 5" ; 8. Goldschmitt, à 47' 24" ; 9. A. Lazaridès, à 52' 28" ; 10. Cogan, à 1 h. 8' 5", etc...



SUR DE LUI, NE SEMBLANT PAS DONNER LE MOINS DU MONDE L'IMPRESSION DE FORCER, COPPI, SENSATIONNEL, VA VERS UNE NOUVELLE VICTOIRE.

 (Suite de la page 54)

Sous sa cape de collégien d'Eton, M. Jacques Goddet abrite un front que creusent les rides du souci. C'est que l'on affirme que dans la région de Sochaux des tracts ont été distribués. La présence sur le bord de la route du brave Mattler, qui donne le signal des applaudissements lorsque les Italiens défilent devant lui, ne suffit pas à le rasséréner.

Les membres de la presse transalpine ont relevé la capote de leurs voitures, les suiveurs belges arborent un drapeau à leurs couleurs et Binda a retourné sa casquette.

Cependant les craintes s'envolent alors que l'on dépasse Belfort. Le climat devient infiniment plus sympathique. Les Alsaciens justifient leur réputation de parfaits sportifs.

A l'avant, Geminiani et Goasmat accélèrent. On dirait un couple pour films comiques, Doublepatte et Patachon. Son long nez en coupe-vent, Jean-Marie voudrait bien marcher encore plus vite. Mais l'Auvergnat a reçu la consigne de ne pas trop foncer. Et il faut que le Breton utilise toutes ses ruses de paysan matois pour contraindre Geminiani à sortir de sa réserve.

— Des fois, lui susurre-t-il, que tu remonterais au classement général dans les dix premiers.

Jean-Marie se montre tentateur et s'écrie, humoriste sans le savoir :

— Raphaël, montre-leur que tu as de bons pinceaux !

Accueil merveilleux de l'Alsace qui pulvérise les records d'affluence. Dans le moindre hameau les maisons arborent un drapeau tricolore à leur pignon. Symphonie bleu, blanc, rouge. Et partout de longues files de bambins qui se tiennent par la main et dont les cheveux de houblon font des taches blondes parmi les guirlandes des vignes.

A l'arrivée, Geminiani décroche sa première victoire.

— J'ai eu de la chance, avoue-t-il avec un bon rire. Je me suis sauvé avec un homme qui est vite au train et lent au sprint. Le rêve, quoi !...

Cérémonieusement, Cuvelier est convié à la tribune d'honneur et y reçoit une magnifique corbeille de glaïeuls.

CHAPITRE XX

En passant par la Lorraine

Le temps est revenu au « beau fixe ». Jacques Goddet, d'un doigt circonspect, a consulté le baromètre de l'opinion. Tout va bien. Les esprits se sont apaisés. Les « rescapés » ont rédigé en commun un appel au public français.

Bien sûr la plupart des concurrents redoutent cette étape contre la montre.

— Pas d'erreur, dit Kirchen, il va falloir vider ses accumulateurs !

On attendait Coppi. Il ne déçut personne et exécuta, de Colmar à Nancy, une de ces chevauchées fantastiques qui laissa les spectateurs béats d'admiration.

— Coppi ! Coppi ! Coppi ! hurlait le stade tout entier.

Et c'est sous un tonnerre d'acclamations que Fausto, radieux, exécuta son tour d'honneur.

Mais, à côté des « millionnaires », il y a les obscurs, les humbles, les sans-grade. Ceux qui déploient un courage anonyme et peinent hors des rayons des projecteurs de la gloire.

— Ce Tour de France, me confesse Lévêque résigné, me rapportera en tout et pour tout 50.000 francs. Et j'attends encore que l'on me propose un contrat sur piste.

Il est évidemment plus intéressant de porter la livrée des « gregari » italiens. D'ores et déjà ces dévoués domestiques sont assurés de se partager les quelques millions glanés par Fausto et Gino.

Et l'on comprend le respect et l'attachement que tous témoignent à Alfredo Binda, parfait gentleman et merveilleux directeur d'équipe, qui fut incontestablement la figure maîtresse du Tour 1949.

Place Stanislas, cinq cents fanatiques hurlent :

— Au balcon ! Au balcon !

Ce sont les admirateurs de Fausto et de Gino qui, jusqu'à minuit, empêcheront les Nancéiens de dormir.

Le Tour vit sa dernière nuit et allume ses derniers lampions. Demain ne brillera plus que la lanterne rouge.

CHAPITRE XXI

La " dernière " d'une pièce à succès

Ainsi que tout roman bien conçu, celui du Tour de France se termine heureusement et comporte le « happy end » qui satisfait le cœur des lecteurs les plus sensibles.

Après avoir lutté, souffert, peiné, traversé maints épisodes dramatiques ou burlesques, les héros de notre aventure aux mille actes divers abandonnent leurs rivalités, oublient leurs querelles, pour ne plus songer qu'à l'épilogue.

De Nancy à Paris, c'est doublement dimanche. Il ne s'agit plus d'une épreuve sportive mais d'une marche triomphale vers la capitale. Escortés par leurs féaux, les princes préparent leur rentrée dans l'enceinte du Parc qui leur est dédiée.

L'atmosphère est exactement celle de la dernière représentation d'une pièce à succès, au cours de laquelle les acteurs se permettent de bousculer un peu le texte et de se livrer à mille facéties.

Je m'aperçois que j'ai commis un regrettable oubli. J'ai omis de dessiner en marge de ce roman la figure truculente d'un personnage épisodique. Celle de Henri Boudard. Il m'eût fallu une touche de beaujolais sur ma palette pour donner à sa carnation ce teint de pivoine qui lui sied si bien.

Inspiré par un grand souffle poétique, André Leducq a composé en son honneur un quatrain que les membres de la caravane ont appris par cœur et psalmodient :

Levé tôt et couché tard
Du bon vin toujours amoureux
Aux arrivées un peu bigleux
Voici le bon Monsieur Boudard !

Dès Coulommiers, c'est la cohue. En grappes, en essaims, formant des pyramides sur les talus, s'accrochant en espaliers le long des murs, des milliers et des milliers de Parisiens sont venus audevant des coureurs. A Tournan, la foule a la densité d'une fourmilière ; à Ozoir-la-Ferrière, celle du caviar ; après Choisy-le-Roi l'on ne distingue plus que deux murailles roses et noires d'où émergent des buissons de mains.

Le Parc est un immense cratère qui bout au soleil depuis plus de quatre heures lorsque, soudain, une éruption le secoue.

Par la faille du tunnel, le peloton se répand sur la piste ainsi qu'une coulée de lave.

Quarante mille bouches hurlantes s'ouvrent en même temps.

— Les voilà !

Dissimulé au centre du groupe de tête, Rik Van Steenbergen affûte secrètement sa pointe. Les dix hommes qui conduisent le sprint savent qu'ils transportent avec eux l'arme qui les frappera. Les dos se courbent, les muscles se tendent. D'un bond fulgurant, Rik a jailli. Il a parcouru 4.813.000 mètres pour prendre l'élan prodigieux qui le fait gagner, de quelques centimètres, au terme de l'étape la plus chargée de gloire.

Accolades, poignées de main officielles, bouquets de fleurs dans leur gaine de cellophane, embrassades familiales, écharpes tricolores, tours d'honneur, rumeurs de fête. C'est le cérémonial habituel.

L'équipe italienne est acclamée. Coppi et Bartali portés en triomphe. Tout est bien qui finit bien.

ÉPILOGUE

Le Tour 1949 n'appartient déjà plus à l'histoire. Il est entré dans la grande légende qui s'enrichit chaque année d'un nouveau et merveilleux chapitre.

Le portier de l'hôtel du Louvre en est le messager lorsqu'il vient frapper à la porte de la chambre de Coppi et déverse sur son lit un sac de télégrammes et dépose sur la cheminée une gerbe nouée aux couleurs italiennes et françaises.

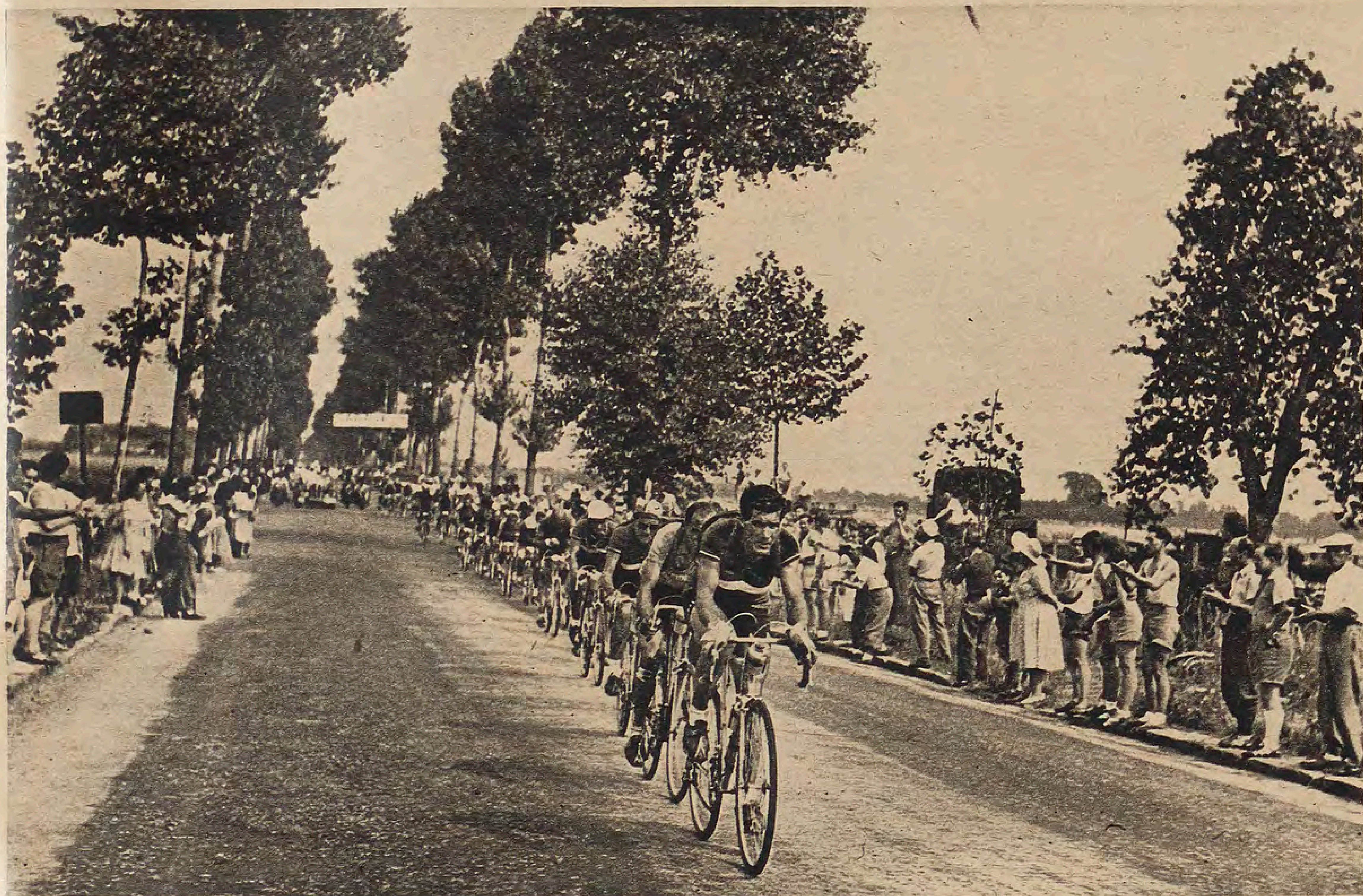
— 1949, diront plus tard les petits enfants qui apprendront à lire dans la collection de *But-Club*, ce fut l'année où Fausto le Prestigieux gagna devant Gino le Pieux.

— Et qui était Marinelli ? demanda le professeur.

— Un « nain jaune » qui grandit, fut heureux et eut beaucoup d'enfants.

On ne saurait achever un roman sur une plus belle phrase.

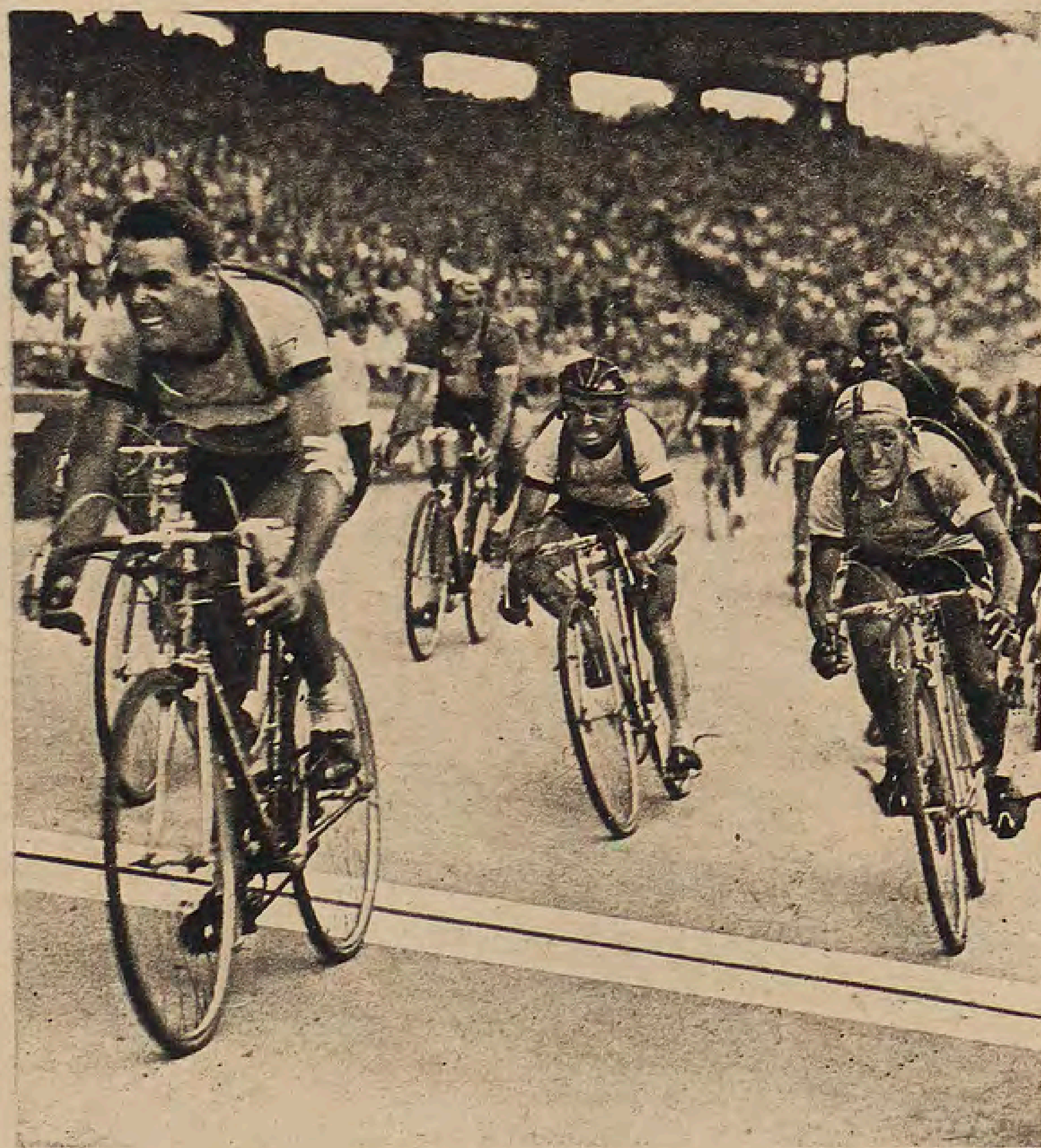
FIN



EN ROUTE VERS PARIS... PEU APRES NANCY, LE PELOTON EST CONDUIT PAR PASQUINI. LA MARCHE TRIOMPHALE EST COMMENCEE !



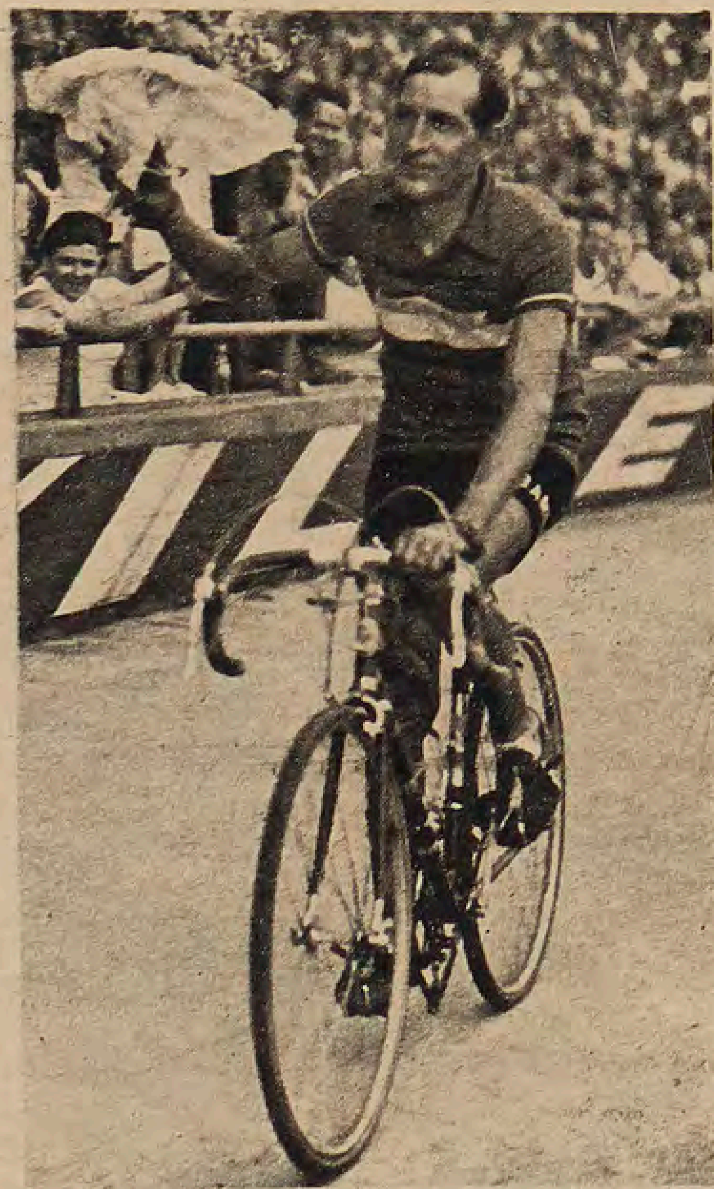
ATTAQUE SANS SUITE. G. MARTIN DEVANT ROBIC ET MARINELLI.



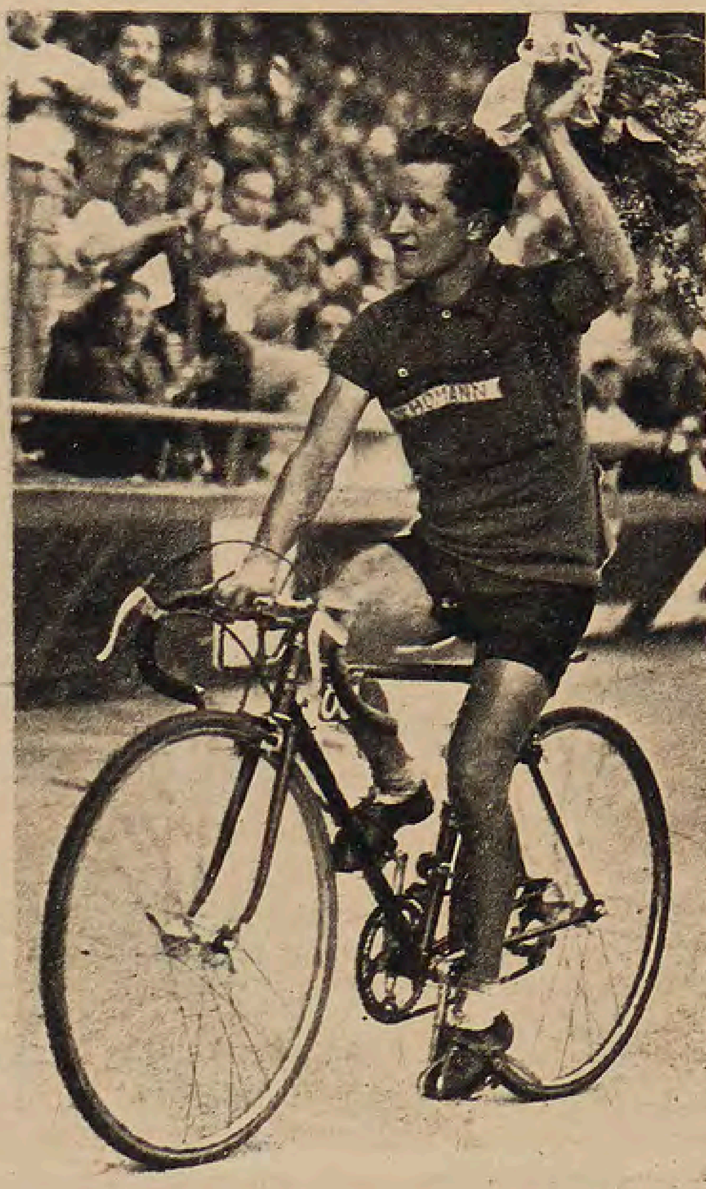
AU PARC, VAN STEENBERGEN GAGNE DEVANT OCKERS ET ROBIC.



BOUQUET ET TOUR D'HONNEUR. 1er COPPI.



G. BARTALI, 2e, LE SOURIRE AUX LEVRES.



LA REVELATION : LE 3e, MARINELLI.

De Nancy à Paris : 340 km. d'ovations pour Coppi et ses 55 camarades !...

LE Tour de France a vécu, de Nancy à Paris, une journée triomphale. Partis à l'aube de la ville du roi Stanislas, les cinquante-cinq rescapés de la grande épreuve ont roulé sous les applaudissements et les ovations d'une foule en délire.

Le maillot jaune, Fausto Coppi, qui tenait non seulement à contrôler toutes les échappées, mais encore à se faire admirer, se pavana à la tête de ses troupes. On eut dit un général tromphant rentrant au pays après une longue mais victorieuse campagne.

Et finalement un peloton fort d'une quarantaine de coureurs, parmi lesquels tous les as, fit son entrée sur la piste du Parc des Princes devant 40.000 spectateurs enthousiastes.

Bartali, en tête, passa pendant une minute pour un vainqueur possible, mais il avait le terrible Van Steenbergen derrière lui et le lévrier belge remporta avec facilité la dernière étape du Tour 49.

LE CLASSEMENT DE LA 21e ETAPE

1er VAN STEENBERGEN, les 340 km. en 10 h. 49' 35", sur cycle Mercier ; 2. Ockers ; 3. Corrieri ; 4. Robic ; 5. Bartali ; 6. Giguet, m. t., etc...

LE CLASSEMENT GENERAL FINAL

1er COPPI, 149 h. 40' 49" ; 2. Bartali, 149 h. 51' 44" ; 3. Marinelli, 150 h. 6' 2" ; 4. Robic, 150 h. 16' 17" ; 5. Dupont, 150 h. 19' 48" ; 6. Magni, 150 h. 22' 59" ; 7. Ockers, 150 h. 25' 24" ; 8. Goldschmitt, 150 h. 28' 13" ; 9. Apo Lazaridès, 150 h. 33' 17" ; 10. Cogan, 150 h. 49' 44" ; 11. Lambrecht, 150 h. 58' 10" ; 12. Sciardis, 150 h. 58' 54" ; 13. Kirchen, 151 h. 9' 3" ; 14. Teisseire, 151 h. 15' 45" ; 15. Diederich, 151 h. 16' 43" ; 16. Chapatte, 151 h. 19' 29" ; 17. Biagioni, 151 h. 19' 36" ; 18. Lauredi, 151 h. 24' 11" ; 19. Aeschlimann, 151 h. 28' 41" ; 20. Tacca, 151 h. 28' 50" ; 21. Demulder, 151 h. 29' 55" ; 22. Goasmat, 151 h. 41' 3" ; 23. Brulé, 151 h. 42' 7" ; 24. Pasquini, 151 h. 49' 34" ; 25. Geminiani, 151 h. 50' 58" ; 26. Brambilla, 152 h. 6' 22" ; 27. Geus, 152 h. 6' 55" ; 28. Vietto, 152 h. 11' ; 29. Van Steenbergen, 152 h. 12' 2" ; 30. Deprez, 152 h. 13' 45" ; 31. Lévêque, 152 h. 14' 18" ; 32. L. Lazaridès, 152 h. 29' 24" ; 33. Schotte, 152 h. 31' 18" ; 34. Keteleer, 152 h. 42' 29" ; 35. Martin, 152 h. 57' 15" ; 36. Rossello, 152 h. 58' 32" ; 37. Mathieu, 153 h. 2' 30" ; 38. Ausenda, 153 h. 11' 21" ; 39. Pineau, 153 h. 12' 8" ; 40. Weilenmann, 153 h. 21' 2" ; 41. Ricci, 153 h. 21' 40" ; 42. Dolhats, 153 h. 24' 27" ; 43. Hendrickx, 153 h. 24' 52" ; 44. Muller, 153 h. 31' 17" ; 45. Rolland, 153 h. 31' 35" ; 46. Ramoulux, 153 h. 37' 2" ; 47. Giguet, 154 h. 2' 15" ; 48. Blanc, 154 h. 20' 40" ; 49. Mahé, 154 h. 29' 29" ; 50. Pezzi, 154 h. 34' 24" ; 51. Milano, 154 h. 44' 40" ; 52. Corrieri, 154 h. 52' 46" ; 53. Brignole, 155 h. 19' 17" ; 54. Dos Reis, 155 h. 30' 58" ; 55. De Santi, 155 h. 48' 10".

Les comptes rendus d'étapes ont été rédigés par l'un de nos envoyés spéciaux : RENÉ MELLIX

But CLUB

Directeur : Gaston BÉNAC
Rédacteur en Chef : Félix LÉVITAN

DIRECTION - VENTE - PUBLICITÉ
100, Rue de Richelieu, PARIS
Téléph. : RICh. 81-55 et la suite

RÉDACTION - ADMINISTRATION
124, Rue Réaumur, PARIS
Téléph. : GUT. 75-20 et la suite

ABONNEMENTS

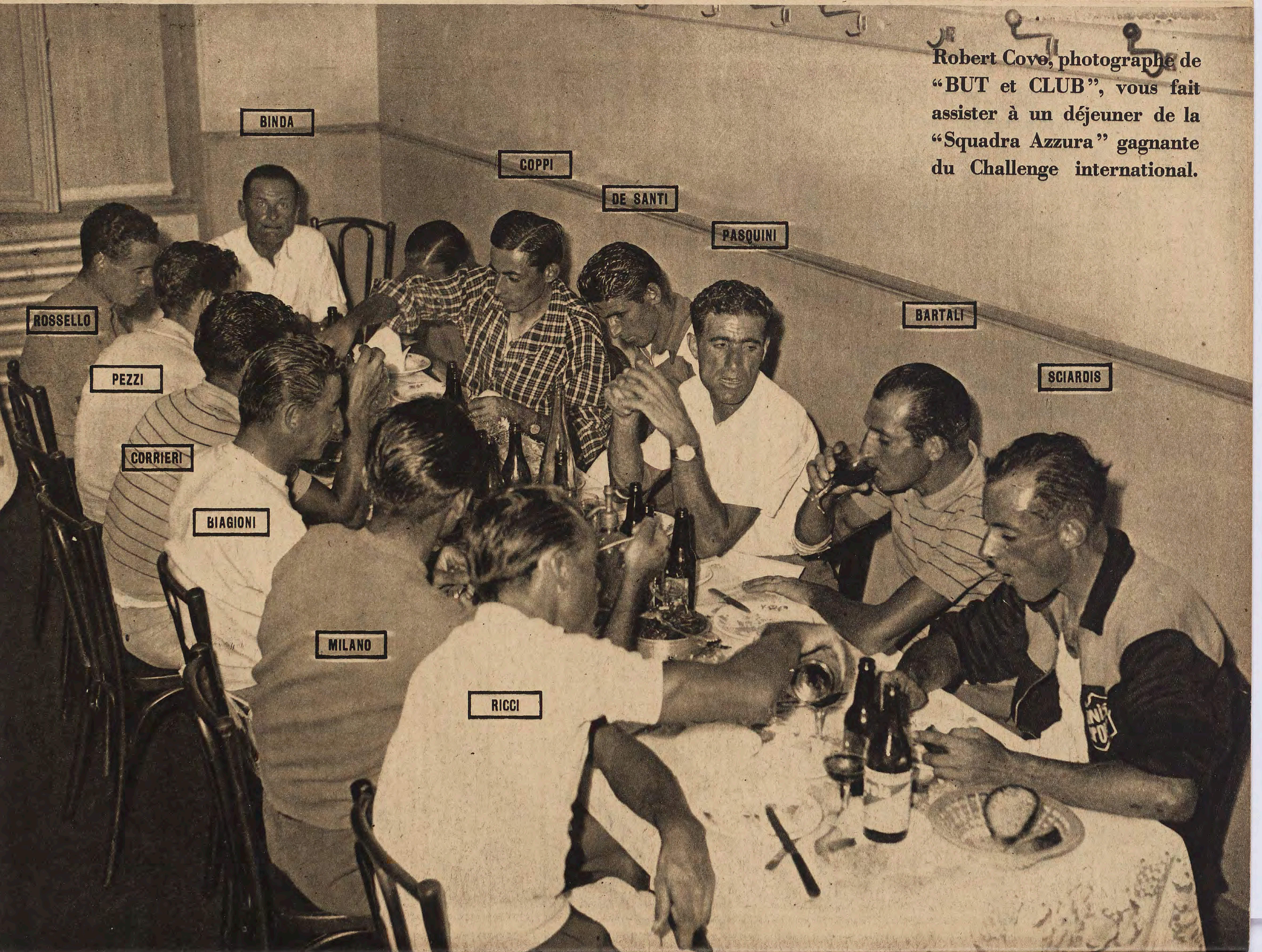
3 mois .... **230 fr.**
6 mois .... **450 —**

Provisoirement le journal ne fait pas d'abonnement d'un an

Compte courant : PARIS 5390.08

Directeurs-Gérants :
MM. BARRÈS et VERRIERE

E. Desfossés-Néogravure, Imp., 17, rue Fondary, Paris.
C. O. L. 32.0017. - 1949.



Robert Covo, photographe de "BUT et CLUB", vous fait assister à un déjeuner de la "Squadra Azzura" gagnante du Challenge international.



LE TOUR VA TROP VITE ET SES COUREURS N'ONT PAS PU GOUTER LES CHARMES DE CE PAYSAGE EVOCATEUR, QUAND ILS PASSERENT SUR LE PONT DE DINAN QUI ENJAMBE LA RANCE